Éditions MobileRead

# BROCHETTE DE CŒURS

Richard O'Monroy

# BROCHETTE DE CŒURS

Richard O'MONROY

Paris
Calmann et Lévy
1898

# LA POUPÉE

Les invités étaient partis. Une à une, les voitures, coupés, grands landaus, omnibus de chasse, avaient repris en longue procession le chemin de la grille, faisant craquer sous les roues les feuilles d'automne qui jonchaient l'allée, et un silence relatif s'était fait dans le château de la Chastaigneraye, tout en fête à l'occasion du mariage du vicomte Jacques de Mérope, avec mademoiselle Alice de la Chastaineraye.

Alice était rentrée dans la chambre de l'aile droite, chambre qu'elle avait toujours habitée au château depuis qu'elle était au monde, et tandis que sa vieille femme de chambre Francine emportait la robe de satin blanc garnie de malines et de points d'Alençon, la petite mariée, un peu frissonnante, endossa en hâte un peignoir en moire veloutée doublée de bleu-de-ciel avec bord de zibeline mêlé d'un flot de dentelles d'application.

Elle s'approcha du grand feu clair qui flambait dans la cheminée et, levant les yeux, regarda le changement apporté dans sa petite personne par cette robe d'intérieur fanfreluchée, qui la faisait *dame.* Elle admira en souriant les draperies flottantes, les amples épaulettes en dentelles, la grande collerette

reine Margot ruchée, d'où émergeait sa tête blonde aux yeux candides et rieurs.

— C'est fini, pensa-t-elle. Alice de la Chastaigneraye n'est plus. Voilà maintenant la vicomtesse de Mérope.

Et alors, tout en tendant à la flamme son pied nu chaussé d'une mule doublée de cygne, elle évoqua les événements de la journée qui défilèrent en galopant dans un tourbillon. Le départ de l'hôtel de la rue Saint-Dominique avec le coupé en livrée de gala, l'apparition de Jacques très beau en uniforme, ce qui mettait en valeur sa stature vigoureuse, mais un peu gêné pour monter on voiture avec son casque. Il y avait un diable de plumet rouge… Puis l'église de Sainte-Clotilde, tout illuminée et garnie de fleurs, les orgues, les suisses en grande tenue avec le bicorne garni de plumes blanches, le discours de Monseigneur, le petit serrement de main furtif que Jacques avait esquissé en lui glissant la bague, et qui lui avait fait tant de plaisir ; puis, à la sacristie, un interminable défilé de vieilles dames à cheveux blancs, d'amis et d'amies en grande toilette, de petits garçons frisés avec des cols marins ; et des accolades, et des embrassades, et des révérences entre deux présentations cérémonieuses. Puis le lunch à l'hôtel, des parfums de roses, de lilas, et de punch ; le départ en bousculade pour la Chastaigneraye, avec la famille ; le grand dîner offert aux châtelains du pays, une in-

terminable soirée, et enfin le départ général avec un nouveau déluge de compliments, d'étreintes et de baisers.

Et c'était fini. Ce grand jour qui marquait une date décisive dans sa via féminine était achevé. Elle se retrouvait un moment seule avec elle-même, ayant enfin une minute à elle pour réfléchir et songer. Elle jeta un regard circulaire dans sa chambre de jeune fille, ayant peina à la reconnaître avec le mobilier neuf en satin crème qui avait succédé à la perse à gros bouquets, et le grand lit, large, immense, solennel, et un peu inquiétant, qui avait pris la place du petit lit de jeune fille, étroit et tout blanc, dans lequel elle avait dormi de si bonnes heures ; et la petite pendule en Saxe destinée à sonner de nouvelles heures.

C'était cela, et ce n'était plus ça. Elle chercha un coin qui n'eût pas changé, un meuble qu'on n'eût pas déménagé, un tableau d'autrefois qui n'eût pas été décroché sur les panneaux tendus d'une nouvelle étoffe et, tout à coup, prise d'une idée subite, avec un sourire bizarre, elle se dirigea droit vers un petit placard situé à droite de la cheminée et, ouvrant la porte, elle aperçut sur la tablette accoutumée, Lili, sa poupée préférée, Lili, que tous les derniers événements avaient fait un peu négliger. Ô bonheur ! on n'avait pas songé à la lui enlever !

Avec une véritable joie, elle souleva Lili, et l'approcha de la lampe pour bien la regarder. Elle

avait toujours sa bouche carminée, immuablement souriante. Ses yeux bleu-faïence, ses boucles blondes et sa robe en velours Liberty, de forme déjà un peu surannée. Et alors, toute son enfance ensoleillée surgit devant elle. Elle se vit habillant et déshabillant cette petite chose inerte, mais qu'elle aimait d'une affection maternelle, lui essayant dix costumes, l'emmenant en visite, la promenant gravement dans le parc, et, le soir, la couchant avec précaution dans un petit berceau doublé de taffetas rose.

Elle se revit grondant Lili pour sa désobéissance, sa gourmandise, son manque de respect, ses bavardages, et ayant avec elle d'interminables conversations que la poupée écoutait attentive, impassible et toujours souriante. Elle se rappela lui avoir parfois conté à l'oreille ses petits chagrins, ses joies et ses espérances, et lui avoir un soir confié tout bas, tout bas, l'impression que lui avait produite le beau capitaine Jacques, à cheval en uniforme à une certaine chasse à courre. Lili avait toujours tout su, tout appris, et avait toujours été la discrétion même.

En somme, cette poupée c'était le passé, un passé heureux, sans nuage, plein de caresses et de sourires, un passé pendant lequel on avait été dorlotée, cajolée, aimée, un passé dont les heures s'étaient écoulées paisibles et douces entre les bons parents et la gouvernante miss Jackson, si drôle avec son pe-

tit tour jaune et ses lunettes. Et maintenant l'avenir ; que serait-il l'avenir ?…

Comme autrefois, Alice prit Lili dans ses bras et se mit à la bercer doucement, bien doucement, devant la flamme qui faisait danser sur les murailles des ombres fantastiques, et à fredonner un air qu'on lui chantait quand elle était toute petite :

Mon bébé chéri
Moi je l'ai pétri
Des plus belles choses
De lys et de roses,
De miel et de lait.
On le croquerait.

* *
*

J'ai pris pour ses yeux
Deux myosotis bleus ;
J'ai pris pour son bec
Un bec de fauvette,
Et pour qui, pour quoi ?
Pour rien que pour moi.

Sur cette dernière phrase d'égoïsme maternel et de farouche jalousie, elle embrassa Lili avec effusion, puis la regardant bien en face :

— Voyons, lui dit-elle tout bas, dis-moi un peu ce que me réserve la vie ? Est-ce que Jacques m'aimera un peu, moi qui l'aime tant ? Est-ce qu'il continuera l'existence capitonnée et douce que j'ai eue, et, blot-

tie dans ses bras, serai-je aussi heureuse que je l'étais dans ceux qui m'ont protégée jusqu'ici. Ou bien, au contraire, Jacques sera-t-il un méchant qui me fera souffrir, qui me fera pleurer ? Dis-moi, Lili, dis-moi ?… Être malheureuse, vois-tu, moi je ne pourrais pas, je ne saurais pas…

Une grande angoisse l'avait saisie à l'idée du terrible inconnu que cachait l'avenir, et ce fut avec une étreinte passionnée qu'elle serra Lili contre son cœur, tandis qu'une larme apparaissait comme une petite perle dans le coin des bons yeux attristés. Mais tout à coup, la porte s'ouvrit doucement, et Jacques apparut, très beau, très grand, très fort, mais très doux. Il prit Alice dans ses bras, aspirant voluptueusement la petite larme ; puis comme Alice, un peu confuse, cherchait à dissimuler Lili en la cachant derrière elle sur le fauteuil, Jacques prit la poupée et la reporta dans le placard qu'il referma.

— Pardonnez-moi, mon ami, c'est la dernière fois… Je vous jure que je ne la toucherai plus. D'ailleurs, elle m'a fait pleurer.

— J'ai tout compris, mignonne chérie ; mais à quoi bon regarder en arrière lorsque l'avenir est si radieux ? Ne regrettez rien, rien – pas même votre poupée, car d'ici peu, vous en aurez une bien plus belle, une que vous aimerez bien davantage… et qui sera vivante. Voulez-vous ?

Et sous la grêle des baisers ardents qui la couvrait, Alice, toute frissonnante, le cœur battant à tout rompre, envahie par une béatitude indéfinissable, se sentit toute consolée et ne pleura plus, oubliant Lili enfermée, prisonnière, tandis qu'à la petite pendule de Saxe les heures sonnaient heureuses…

# LE LEGS

Le vicomte de Michebourg, celui que ces dames ont surnommé « Veloutine », tellement il est extraordinaire dans la science des caresses perverses, avec ses menottes japonaises et ses façons enjôleuses et ensorcelantes, allait sortir après avoir jeté un coup d'œil au miroir qui lui renvoya l'image d'un gentleman à tenue impeccable, lorsque son valet de chambre entra avec une lettre sur un plateau.

Michebourg décacheta et lut :

Étude BARRÉ

« Monsieur.

» En qualité d'exécuteur testamentaire de madame la marquise de Joyeuse – née Pholle de Soncord – j'ai l'honneur de vous prier de bien vouloir passer dans mon étude, aujourd'hui à trois heures, afin de prendre possession d'un legs pour lequel la défunte a bien voulu vous désigner dans un codicille spécial, affecté à des dons particuliers.

» Veuillez agréer monsieur, l'assurance de ma respectueuse considération.

» Pour maître Barré, notaire,

» *Le premier clerc*,

» JUST »

— Tiens ! tiens ! dit Michebourg en effilant sa moustache, cette bonne Yolande a pensé à moi. Ça, c'est tout à fait gentil. Elle avait des bibelots charmants, chez elle…

Il continua, remuant les souvenirs :

— C'était certainement la perle des maîtresses, dévouée, fidèle, vibrante, comme une harpe éolienne, trop vibrante même, car je crois bien que la chère créature en est morte. Pendant cinq ans, je n'ai jamais manqué de venir chez elle le lundi soir, après l'Opéra, – nous avions ainsi réglé cela – tous les lundis – et ce jour de bonheur suffisait à me rendre fourbu pour le restant de la semaine. Quel merveilleux tempérament ! On n'en fait plus des femmes comme cela ! ah ! je puis dire qu'elle m'aimait bien, celle-là, et je crois, de mon côté, pendant ces cinq années consécutives, l'avoir rendue rudement heureuse. Elle s'en est montrée reconnaissante à sa dernière heure. Pauvre Yolande !…

Très attendri, le vicomte prit le chemin de l'étude de maître Barré, rue Richelieu, cherchant dans sa tête quel pourrait bien être le souvenir laissé. Peut-être le petit Debucourt qu'il aimait tant dans le boudoir, « les galeries de bois » ; peut-être le Baudouin : *la Surprise.* Il revoyait ce merveilleux ivoire : deux amoureux surpris par une visite inattendue, cachés précipitamment derrière les grands rideaux

verts d'un lit à dôme. Mais ils avaient laissé sur un fauteuil une robe de soie et un habit de velours, un tricorne et un jupon enrubanné.

— Ce petit tableautin ferait rudement bien dans mon cabinet de travail, pensait Michebourg.

Peut-être était-ce la petite cafetière tripode avec manche droit et guirlande Louis XV qu'il avait si souvent admirée, ou encore le moulin à poivre en argent à écusson fleurdelisé, ou bien le beau marbre de la Jeunesse par Weeck. C'est cela qui ornerait l'encoignure de son grand salon. Cette pauvre et chère Yolande !…

Tout en réfléchissant de la sorte, et en caressant des espérances assez agréables, en somme, pour un ancien amant qui a la religion du souvenir… et surtout pour un collectionneur qui a le culte des belles choses, Michebourg était arrivé rue Richelieu devant la porte mystérieuse où maître Barré avait accroché ses panonceaux d'or.

Dans la cour, il se heurta à Raoul de Poigne, l'ancien cuirassier, celui qui au mess soulevait en se jouant un billard sur son dos, le beau capitaine, que sa haute stature et ses épaules de porte-faix avaient fait surnommer Robustus.

— « Veloutine ! » dit le capitaine.

— Tiens, Robustus ! riposta Michebourg. Que venez-vous faire ici ?

— Mon cher, j'ai reçu un petit mot de maître Barré. Il parait que cette bonne marquise m'a légué un souvenir.

Et le capitaine essuya une larme qui roulait sur sa grosse moustache.

— Vous la connaissiez beaucoup ?

— Oh ! beaucoup ? je venais la voir tous les mercredis, après la manœuvre.

Les deux amis se jetèrent un coup d'œil soupçonneux, et montèrent le vieil escalier à rampe de fer ouvragé qui conduisait au premier étage. Devant la plaque de cuivre indiquant l'entrée de l'« étude », ils rencontrèrent le gros Samuel, le richissime baron Samuel, celui que les petites femmes au Palais de Glace interpellent sous le nom de « Mine d'Or ».

— Bonjour, Veloutine.

— Bonjour, Robustus.

— Bonjour, Mine d'Or. Est-ce que, par hasard, vous aussi, vous auriez été désigné pour un petit legs ?

— Mais oui, madame de Joyeuse était une de mes meilleures amies. Je l'avais guidée, pour ne pas dire plus, dans l'achat de ses collections, et il est probable qu'elle aura voulu me témoigner sa reconnaissance en me laissant quelque bibelot.

— Vous veniez la voir souvent ?

— Tous les vendredis, après la Bourse.

Le baron poussa un profond soupir et pénétra, à la suite de ses deux amis, dans le cabinet de maître Barré. Ce dernier, flanqué de son premier clerc, était assis devant une table à tapis vert, sur lequel apparaissait, sur papier timbré, le cahier représentant le testament ; et, tout autour, en habits de deuil, avec des mines douloureuses nécessitées par la circonstance, mais avec les yeux brillants d'une joie céleste, les héritiers, parents, cousins éloignés, amis, étaient assis en cercle.

Et alors, le premier clerc commença, d'une voix anonnante ;

— « Moi, Yolande Pholle de Soncord, marquise de Joyeuse, sentant ma fin prochaine, mais ayant conscience de n'avoir pas perdu mon temps on ce bas monde, je lègue tout ce que je possède, valeurs, immeubles et biens fonds en Normandie, à mes deux neveux, le marquis et le comte de Chanterelle, à charge pour eux d'exécuter les legs particuliers suivants…

Il y eut dans l'assistance un vif mouvement d'attention, et la nomenclature des bibelots commença : petits Saxe, bonbonnières, miniatures, tableaux, pas un n'était oublié dans cet éparpillement du musée de la belle marquise. Michebourg, de Poigne et Samuel, à chaque nouveau don, prêtaient l'oreille, attendant patiemment que leur tour arrivât,

mais voyant, non sans une certaine inquiétude vague, que les plus belles pièces de la collection étaient déjà réparties.

Enfin, le premier clerc Just, après s'être mouché et avoir pris un temps, continua :

« Je lègue à mon charmant ami le vicomte de Michebourg, le petit paquet étiqueté avec le numéro 1.

» Je lègue à mon vaillant ami, le capitaine de Poigne, le petit paquet étiqueté avec le numéro 2.

» Enfin, je lègue à mon généreux ami, le baron Samuel, le petit paquet étiqueté avec le numéro 3.

» J'espère que ce petit legs leur rappellera à tous les trois de bons souvenirs.

» Fait à Paris, en pleine connaissance d'esprit.

» *Signé :* SONCORD-JOYEUSE. »

— J'ai fait porter, pour plus de sûreté, les trois paquets chez moi, dit maître Barré ; si vous voulez, messieurs, prendre livraison tout de suite, je suis prêt à vous les remettre contre décharge.

— Comment donc ! firent les trois amis, mais avec plaisir !

À la suite de Just, ils pénétrèrent dans le salon particulier du notaire, et aperçurent, sur une console, trois petits paquets identiquement enveloppés dans du papier de soie et entourés d'une faveur rose.

— Le numéro 1, cria le clerc.

— C'est moi, dit Michebourg.

Il ouvrit le paquet vivement et trouva soigneusement pliée, une chemise de soie crème, marquée d'un *M* avec une couronne de vicomte.

Pendant ce temps, de Poigne avait également trouvé une chemise de soie bleue turquoise, marquée d'un *P,* et Samuel une chemise de soie vieil-or marquée d'un *S.*

— Ma chemise du lundi ! s'écria le vicomte. Elle me restitue ma chemise du lundi !

— Ma chemise du mercredi ! riposta le capitaine.

— Ma chemise du vendredi ! confirma la baron.

Veloutine, Robustus et Mine-d'Or, les trois entités qui avaient à eux trois complété la vie paradisiaque de la marquise, se regardèrent un peu désappointés, chacun tenant à la main l'ancien vêtement de combat qui avait pris part à tant de belles batailles, tandis que le premier clerc, qui avait gardé de jadis un peu de la malignité du saute-ruisseau, disait, entre deux éclats de rire :

— Messieurs, c'est ce que nous appelons une chemise-veste.

# UNE MAMAN

## *HISTOIRE D'HIER*

La marquise de Chabrand avait déjeuné seule au château. Le marquis, en effet, avait quitté Serigny le matin pour se rendre en déplacement de chasse pour quarante-huit heures chez les Palangridaine, à quelques lieues de là. Violent, jaloux, autoritaire en diable, vrai féodal, ne souffrant ni une observation, ni une contradiction, le terrible Chabrand faisait tout trembler, depuis son fils Bertrand, brigadier de dragons à Lunéville, jusqu'au dernier de ses tenanciers. À part cela, d'ailleurs, le meilleur homme du monde. Un peu pensive, la châtelaine s'était installée au coin du feu, savourant, à son insu, le plaisir d'être momentanément débarrassée de la tyrannie tonitruante de son noble époux, et se promettant, au milieu de ses livres, de ses revues et de ses fleurs, une bonne journée de calme, lorsque le maître d'hôtel entra, apportant sur un plateau une dépêche, ce petit bout de papier bleu qui, à la campagne, constitue encore un événement.

La marquise décacheta et lut :

« Perdu jeu. Plus même de quoi regagner garnison. Me tue si ai pas cent louis aujourd'hui même. Déshonoré. Réponse : Hôtel Minerve, rue Cujus.

» BERTRAND. »

Bertrand se tuer pour deux mille francs ! Son Bertrand adoré, sa chair, sa joie, sa vie ! Déjà la marquise le voyait étendu, exsangue, dans une chambre de cet hôtel Minerve. Affolée, elle courut à un petit coffre, où elle serrait ses économies du mois. Dieu merci ! il y avait deux mille six cents francs. On pouvait donc secourir l'enfant sans confier au père cette nouvelle incartade qui eût soulevé quelque tempête ; mais comment faire parvenir la somme ? Arriverait-elle à temps ?…

Madame de Chabrand feuilleta fiévreusement l'indicateur, vit qu'il y avait un train à six heures qui arrivait à Paris à onze heures du soir. Et, reprenant le lendemain matin le train de sept heures, elle pouvait être rentrée à Serigny pour déjeuner ; et comme le marquis restait encore à chasser, toute la journée, chez les Palangridaine, elle pouvait être de retour sans qu'il pût se douter de son absence.

Sans prendre même le temps de changer de robe ni de faire son petit sac, elle donna l'ordre d'atteler, campa sur sa tête le premier chapeau rond venu, jeta sur ses épaules une grande mante de voyage, et, l'air un peu égaré, se fit conduire à la ville où elle descen-

dit comme d'habitude à l'hôtel de la Cloche. Puis, à pied, elle se rendit au chemin de fer, non sans avoir été saluée, avec un peu d'étonnement, par le chef de gare et le capitaine de gendarmerie.

Et le train partit ; frissonnante, la marquise s'était accotée dans un coin du compartiment, trouvant que l'on marchait avec une lenteur désespérante, et cherchant comme un sens à la mélopée monotone que chantaient les roues du wagon dans leur rythme cadencé.

— Viens, maman. Viens vite, disaient les roues. Viens, ma maman ! Maman ! Maman !

La nuit tombait. De gros nuages noirs couraient dans le ciel, et çà et là dans la campagne endormie, une lumière piquait comme une étoile d'or. Enfin les maisons devinrent plus rapprochées, les étoiles plus fréquentes, les fortifications profilèrent leur monticule de gazon pelé, et les conducteurs lancèrent le nom de Paris, Paris la ville de perdition, la ville maudite, détestée des mères.

La marquise de Chabrand sauta dans un fiacre, et jeta au cocher l'adresse de l'hôtel Minerve, rue Cujas. Au bout d'une demi-heure de route, la voiture s'arrêta devant une maison de sordide apparence ; à la porte, une petite barrière de bois mettait en branle une sonnette, et donnait accès à un corridor sombre, exhalant une vague odeur de plombs. Au bout de ce

couloir une lampe fumeuse éclairait une porte sur laquelle il y avait écrit : *Bureau.*

La marquise entra, très émue, et s'adressant à une virago moustachue assise dans un fauteuil.

— Monsieur de Chabrand, s'il vous plaît ?

— Nous n'avons pas *ça* ici, répondit la vieille.

La pauvre maman faillit tomber, et la vieille continua :

— Il n'habite pas ici, mais vous trouverez au salon quelqu'un qui vient de sa part. Vous n'avez qu'à entrer en face du bureau, au rez-de-chaussée.

Là, en effet, il y avait un jeune homme très correct qui se leva, et demanda, en saluant respectueusement :

— Madame la marquise de Chabrand ?

— Oui, monsieur.

— Pardonnez-moi, madame de me présenter moi-même. Je suis Raoul Mallerre, étudiant en droit, ami intime de votre fils Bertrand. Il m'a chargé de vous attendre ici, et de vous recevoir. Voici la lettre qui m'accrédite auprès de vous.

— Oh ! monsieur, dit madame de Chabrand, je vous connais bien de nom ; Bertrand m'a souvent parlé de son meilleur camarade ; mais pourquoi mon fils ne m'attend-il pas ici lui-même ?

— Il craignait que sa dépêche ne fût tombée entre les mains de monsieur de Chabrand et que ce dernier ne fût venu à Paris en votre lieu et place. Or,

pour rien au monde, il n'aurait voulu affronter la colère paternelle.

— Je comprends ; mais maintenant où retrouver le malheureux enfant ?

— Ah dame, à cette heure-ci, ce sera difficile. Je vais envoyer au café Médicis.

— J'irai avec vous. Je veux absolument le voir, lui faire un peu de morale, et surtout l'embrasser.

— Comme vous voudrez, madame, je suis à vos ordres.

On remonta en fiacre et l'on se rendit au café Médicis. Pas de Bertrand. On fit ainsi la *Source,* le *Louis XIII,* la *Jeune France*, toutes les brasseries du quartier, toujours à la recherche de l'insaisissable brigadier. La marquise, rouge, confuse, se glissait au milieu des tables poisseuses et surchargées de bocks, et comme sous le voile elle était jolie encore, en dépit de la quarantaine toute proche, avec ses cheveux blonds cendrés et ses traits délicats et aristocratiques, elle avait à subir au passage les lazzis des étudiants : – Hé, Malterre ! – Tu ne t'embêtes pas. – Qu'est-ce que c'est que cette nouvelle ? – C'est de la rive droite, hein, veinard ? Présente-nous.

Et toujours pas de Bertrand ! À tout hasard, on fit le tour de Bullier, au milieu des groupes qui dansaient. Poussée, bousculée, dans cette atmosphère empuantie, où les parfums âcres du musc se mêlaient aux relents des saladiers à la française, madame de

Chabrand se sentait défaillir. On remonta en fiacre, et, dans l'aube blanchissante, on continua inutilement les pérégrinations à travers une foule de bouges variés.

— Que faire ? s'écriait désespérément la marquise. Il faut pourtant que je rentre ce matin au château ; sans cela, mon mari s'apercevra de mon absence, et il y aura tout un drame.

— Écoutez, madame, dit l'étudiant. Vous avez confiance en moi, n'est-ce pas ? Confiez-moi la somme. Je continuerai mes recherches seul, et, aussitôt que j'aurai rejoint votre fils, je vous adresserai une dépêche.

— Oh ! pas à moi, ce serait trop dangereux. Elle n'aurait qu'à tomber entre les mains de M. de Chabrand ! Envoyez-la à l'abbé Vincent, curé de Serigny.

— C'est convenu. Adieu, madame, et comptez sur moi.

La marquise se dirigea vers la gare, avala un bouillon au buffet, heureusement ouvert, puis elle alla s'asseoir dans un fauteuil de la salle d'attente jusqu'au départ du train. Arrivée à midi, elle reprenait sa voiture à l'hôtel de la Cloche où ses cheveux défrisés, sa toilette en désordre causaient un nouvel étonnement.

— D'où venait ainsi fagotée madame la marquise ? – et bientôt elle arrivait au château.

Là, coup de théâtre. Elle se trouvait en présence de M. de Chabrand qui, revenu de la chasse plus tôt qu'on ne l'attendait, avait appris avec stupeur que la marquise avait découché ! Quand il la vit arriver toute dépenaillée, avec son chapeau de travers, les traits tirés, sa mine pâle, il la prit brutalement par la main, l'entraîna dans le petit salon, et lui cria :

— D'où venez-vous misérable, d'où venez-vous ?

— Je ne puis répondre, murmura la marquise en s'affaissant terrifiée sur un fauteuil.

— Parbleu ! c'est clair ! Vous me croyiez parti jusqu'au soir ! Dans quel état vous rentrez au château ! À votre âge ! Une mère de famille, vous n'avez pas honte !

Madame de Chabrand, qui recevait ces outrages en plein cœur se mit à sangloter, tandis que le marquis continuait, de plus en plus exaspéré :

— Voulez-vous me dire, madame, où vous avez passé la nuit ? Oui ou non.

Il lui avait pris les poignets qu'il meurtrissait dans ses grosses mains velues de gentilhomme campagnard, et, au paroxysme de la fureur, il l'avait jetée à terre lorsque l'abbé Vincent entra apportant une dépêche pour madame la marquise. M. de Chabrand la lui arracha des mains, la lut d'un bout à l'autre, puis tout à coup une larme roula sur sa moustache ; il se précipita vers sa femme en lui disant :

— Ô ma Yolande ! ma pauvre Yolande ! Je comprends tout. Pardonne-moi !

Alors la marquise essuyant ses pleurs répondit en s'efforçant de sourire :

— Je vous pardonnerai, mon ami… si vous pardonnez d'abord à notre petit Bertrand.

## TROISIÈME LARRON

Je traversais en piéton l'allée de la Reine-Marguerite, lorsque j'aperçus le coupé de Liane de Clèves arrêté au coin de la route qui conduit au Pré-Catelan. Dans l'allée des cavaliers ; un capitaine de chasseurs d'Afrique en uniforme, penché sur l'encolure de son arabe, causait de très près par la portière ; j'entendis un éclat de rire, le capitaine esquissa, en guise d'adieu, un beau salut militaire, puis il partit au galop, comme un gaillard heureux, qui se tient à quatre pour ne pas envoyer son képi dans les nuages en signe d'allégresse.

Cela devenait très intéressant. La froide, la hautaine Liane de Clèves avait-elle une toquade pour un militaire ? Je rejoignis le coupé qui s'ébranlait au petit trot dans l'allée des Acacias, et je criai :

— Liane ! Liane !

Une gracieuse frimousse, à moi bien connue, coiffée d'une toque en lophophore avec piquet et cache-peigne de roses trémières, apparut dans l'encadrement de la glace, apparition bientôt suivie d'un coup de sifflet qui arrêta le coupé. Je sautai en bas de ma voiture et, après avoir serré avec effusion une petite menotte gantée de suède clair, je m'exclamai :

— Eh bien, c'est du joli ! Je vous y pince !

— Vous m'y pincez, à quoi, cher ami ?

— Eh bien, à flirter en plein Bois avec un guerrier. Vive l'Algérie, madame !

— Vous n'allez pas risquer une scène de jalousie, me dit-elle en riant, ce qui fit apparaître sous la voilette des quenottes de jeune chien.

— Hélas ! non, je n'en ai pas le droit… et au fond je m'en félicite… mais pour la rareté du fait, j'aimerais bien savoir.

— Tiens ! tiens ! Voyez-vous le vilain curieux ? Eh bien, monte*z* à côté de moi, je vais vous conter ça.

Je ne me le fis pas dire deux fois, et je m'introduisis dans le coupé qui fleurait bon, mais bon ! une tiède odeur de fourrure et de ghiki, et, sous le collet du zibeline, j'admirai le corsage vert drapé sur un devant de loutre étroitement serré dans un corselet de satin noir boutonné de côté par trois boutons anciens. Mon Dieu, que ma petite amie est toujours bien habillée ! Et quelle taille ! Et quels yeux ! Et quelle gorge !

— Alors, lui dis-je à brûle pourpoint, ça y est, cette fois, le cœur est pris ?

— Le cœur, je ne sais pas encore, mais… le corps, les sens, si vous aimez mieux ; ah ! sapristi, oui ! je n'ai jamais été à pareille fête. C'est fou absolument fou, mais c'est si bon ! je nage en pleine délectation charnelle !…

— Ma petite Liane, je vous en supplie, modérez vos descriptions, sans cela, je vous préviens que je baisse les stores, et me conduis, à mon tour, avec la brutalité d'une soldatesque en délire.

— Il ne manquerait plus que cela ! Mais, monsieur mon ami, vous seriez expulsé au premier geste irrespectueux par la portière toute grande ouverte ; ah ! mais !

— Il est donc bien beau, votre chass' d'Af ? Je ne l'ai aperçu que de loin.

— Non ! Il est ordinaire, mais ces choses-là, ça m'est tout à fait égal. D'ailleurs, il ne doit pas son succès à lui même, mais à Sommier et au petit vicomte de Champerel.

— Bah !

— Parfaitement. Figurez-vous que depuis mon retour de la campagne, Sommier et Champerel se sont mis à me faire la cour, mais une cour effrénée, un véritable match. J'étais très perplexe. Je vous ai dit que le physique m'était indifférent. Sommier est certainement beaucoup plus riche ; mais le vicomte est mieux posé. D'ailleurs, il est, lui aussi, dans une très bonne situation de fortune, et passe pour très généreux avec les femmes ; cela pouvait donc faire compensation. J'ai remarqué que ce ne sont pas toujours les hommes qui ont le plus d'argent qui en donnent le plus.

— Ah, comme c'est profond ce que vous dites-là ! petite Liane.

— Lâchez ma main, s'il vous plaît. Donc, comme je vous le disais, j'étais embarrassée. Il y avait trois semaines que la lutte durait, trois semaines de chasteté absolue, mais je tenais la dragée haute, et, ni à l'un ni à l'autre, je n'accordais ça ; pas ça ! Et les promenades succédaient aux promenades, et les dîners aux dîners, et les soirées aux soirées, tantôt avec Sommier, tantôt avec Champerel. Je ne voulais me décider qu'en pleine connaissance de cause.

» Ils me savaient tous les deux assez gourmande, et tâchaient de me prendre par mon faible, espérant toujours que j'aurais la digestion tendre. Depuis les huîtres Victoria et le canapé de homard en hors-d'œuvre, jusqu'à la croûte aux fruits et la glace archiduc, chaque dîner semblait un duo ingénieusement combiné, amalgame savant de plats mâles et de chatteries féminines.

» Le doux consommé de volailles princesse succédait à la rude bisque d'écrevisses ; les rissoles à la Pompadour, fantaisie légère, me faisaient oublier la solide truite saumonnée Chambord. Et la noisette d'agneau un peu matérielle, et les cailles à la Souvarow plus suaves. Quant à la question des vins, c'était tout un poème. Sommier et Champerel étaient connaisseurs, et chacun d'eux était persuadé que grâce à une savante gradation, il arriverait forcé-

ment à ses fins. Xérès, pour commencer, Lur Saluces 1874 au relevé, Château-Latfitte aux entrées ! Romanée-Conti 63 au rôti, et au dessert une certaine cuvée de la réserve, ah ! mon ami, qui vous tendait littéralement l'estomac en velours !

— Vous m'avez l'air joliment portée sur votre bouche, ma belle madame ?

— C'est vrai, je le reconnais… mais l'ennui c'est qu'eux étaient encore plus portés sur la mienne. Il faut vous dire qu'après le dîner on se rendait au théâtre dans quelque baignoire sombre et, alors, tout le temps de la pièce, qu'on n'écoutait guère, c'était des frôlements, des étreintes passionnées – de leur part, pas de la mienne – des chatouilles avec la pointe des moustaches. Sommier avait une façon de me parler tout bas dans le cou… Je ne sais pas où il allait chercher tout ce qu'il me contait ! Et Champerel, qui a les doigts très fins, très aristocratiquement fuselés, avait une manière de faire glisser sa main tout le long de mon épine dorsale dans l'entre-bâillement de mon corsage, avec des effleurements imperceptibles, à peine ébauchés qui, malgré moi, me secouaient de la tête aux pieds, en me faisant éprouver comme un frisson de plaisir.

— Vous savez, Liane, si vous continuez, gare aux stores !

— Vous êtes insupportable ; laissez-moi finir mon histoire. Donc je tenais bon, mais, avec cette

présence alternée de deux gentils garçons jeunes, très épris, très ardents, cette nourriture excitante, ces vins ultra-capiteux, ces caresses plus capiteuses encore, je sentais que j'étais toute prête à tomber, juste à point, et qu'au premier baiser bien campé, j'allais, cette fois, perdre la tête. Mais avec qui ? Serait-ce avec Sommier, serait-ce avec le vicomte ? Ce que je savais, par exemple, c'est que je n'en pouvais plus.

» Or, hier, je m'étais levée particulièrement nerveuse et impressionnable. C'était du feu qui courait dans mes veines, et tandis que ma femme de chambre me coiffait, avec ses gestes adroits et onduleux dont elle est coutumière, je me sentais envahie par une béatitude indéfinissable, et il me semblait que mes frisons allaient dégager des étincelles électriques. La coiffure terminée, je m'étais étendue sur ma chaise longue en m'étirant paresseusement, et, comme dans un appel inconscient à Vénus, je m'écriai en soupirant :

» – Non, ça ne peut pas durer, ça ne peut pas durer !

» Tout à coup la porte de mon boudoir s'ouvre et je vois entrer Lusignan, le capitaine Lusignan, un camarade de jadis que je n'avais pas vu depuis son départ pour Sidi-bel-Abbès. Ah ! mon ami, tout mon cœur s'est porté vers lui ! Sans dire un mot, j'ai poussé un grand cri rauque, en l'attirant dans mes bras et en l'étreignant avec rage. Ahuri, il ne paraissait

rien comprendre à une réception aussi chaude, aussi enthousiaste. Il n'en revenait pas et balbutiait bêtement :

» – Comment, Liane, vous m'aimez autant que ça !

» Bref, comme lui aussi avait pas mal de réserve, – on n'est pas gâté en Algérie, – il a été des plus brillants, et nous nous sommes donné l'un à l'autre des heures inoubliables. Voilà où j'en suis, quoiqu'au fond je me rende très bien compte que j'ai commis une sottise. Et maintenant, qu'est-ce que je vais faire de Sommier, de Champerel et de Lusignan ?

— Voulez-vous un bon conseil, un conseil désintéressé ?

— Dites toujours.

— Eh bien, lâchez-les tous les trois, et prenez en un quatrième : Moi !

… Je n'avais pas fini que la portière s'ouvrait toute grande, et je me trouvais expulsé le plus gentiment du monde La voiture partit, et je remontais en phaéton très énervé par toutes ces histoires.

Mâtine de Liane !…

## LA SUITE

La porte s'ouvrit, et mon ami Jacques entra en coup de vent dans mon cabinet de travail.

— Je viens de voir Andrée, me dit-il en se laissant tomber sur le canapé.

— Andrée ! l'ancienne maîtresse de Lorimont !

— Parfaitement.

— Eh bien, mon vieux, permets-moi de te dire que tu aurais fait aussi bien de rester chez toi. Lorimont est mort de cette femme, ruiné, fini, épuisé d'amour, furieux.

— C'est pour ça !

Je regardais Jacques avec une douloureuse inquiétude, tandis qu'il continuait fébrilement :

— Tu ne sais pas ce que c'est que d'avoir été pendant des années le confident intime de l'amour d'un camarade, d'avoir connu, jour par jour, toutes les phases de cette liaison, avec ses allégresses, ses jalousies, ses désespoirs, ses tracas d'argent et aussi ses joies délirantes ; car, ainsi que me le disait Lorimont, tout en frissonnant au souvenir des ivresses passées : « C'est le plus beau livre de volupté qu'on puisse lire. » J'ai tout su, tout appris, devinant même ce qu'on ne me disait pas. Famille, plaisirs, affaires, il avait tout quitté pour rendre à Andrée une position

qu'il pouvait croire abandonnée pour lui. Mécontent d'elle, de lui, de tout le monde, il a été cent fois sur le point de rompre sans en avoir jamais la force. Tiens, écoute bien les vers qu'il avait écrits presque à son lit de mort, et que je sais par cœur, comme s'ils étaient de moi :

M'apparaissant comme un éclair
Grande, brune, l'épaule nue,
D'une duchesse elle avait l'air
Ce premier jour que je l'ai vue.

* *
*

Je la croyais demi-vertu,
Au-dessus des amours vénales
Et longtemps mon amour têtu
Lui prêta des grandeurs morales.

* *
*

Et malgré la réalité
Parfois encore je me demande
Si son cœur et sa loyauté
N'étaient toujours que contrebande.

* *
*

Quoi qu'il en soit, j'en étais fou.
Je l'aimais à perdre la tête

À jeter tout l'or du Pérou
Si je l'avais eu pour sa fête.

* *
*

Et lorsqu'elle devait venir,
En relisant son écriture
Je voyais le pavé fleurir
Tout capitonné de verdure.

* *
*

Tout ce qu'elle m'a fait souffrir,
Serait une lugubre histoire
Et je me sentirais pâlir
Si je frôlais sa robe noire.

* *
*

Je m'arrachai d'entre ses mains
Pareil au forçat qui s'évade
Me traînant le long des chemins
Comme une grande ombre malade…

Où vais-je ? me disait-il parfois dans ses heures de découragement. Que puis-je faire autre chose que de constater la valeur du diamant que je ne puis garder ? Ma vie est une bataille, et je suis pareil au soldat qui pousse en avant sans s'inquiéter de ce qu'il y a de l'autre côté de la route. À quoi me sert d'avoir

mieux su que d'autres deviner ce que valait Andrée ? Un instant de fièvre m'a permis de reposer la tête sur ses genoux, mais demain ? Demain ?

Pendant des mois » il continua la lutte, avec quel sentiment de son insuffisance, avec quels mécontentements et dégoût de lui-même, et quand enfin sa maîtresse le quitta, il en perdit le sommeil, inconsolable. Je l'ai vu s'évanouir de chagrin et d'épuisement.

Je connaissais Andrée de vue pour l'avoir admirée de loin au Bois, ou au théâtre, mais jamais Lorimont n'avait voulu me présenter, et je savais que je lui aurais causé une véritable peine en cherchant à entrer en relations. Je m'étais donc abstenu, me bornant au rôle de confident ; mais à la longue j'avais fini par connaître cette femme, à laquelle je n'avais jamais dit un mot, mieux que si je l'avais fréquentée pendant des années, et j'éprouvai en songeant à elle comme une secrète épouvante.

Dernièrement le hasard m'a fait la rencontrer dans une soirée et, malgré moi, je me suis mis à la regarder de tous mes yeux, me disant : Voilà *celle* qu'a tant aimée Lorimont, voilà *celle* par laquelle il a vécu et pour laquelle il est mort.

A-t-elle senti le poids de mon regard ? Je ne sais ; mais tout à coup elle s'est avancée vers moi, avec cette haute stature qui donne toujours à sa démarche

quelque chose de triomphal, et sans aucun embarras, elle m'a tendu la main :

— Nous ne sommes pas des inconnus, monsieur, m'a-t-elle dit, je sais que vous étiez le meilleur ami de mon pauvre Lorimont. Venez donc me voir un de ces jours. Nous parlerons de lui. J'y suis toujours de six à sept. Vous savez où je demeure, n'est-ce pas ?

Si je le savais ! J'avais conduit Lorimont plus de cent fois la nuit jusqu'à la porte de son hôtel, et je me souviens encore de l'étreinte rapide, pressée avec laquelle il me serrait la main afin de sonner plus vite à la porte cochère qu'il refermait ensuite à toute volée et qui retentissait avec un bruit sourd. J'ai lutté pendant quelques jours, ne rêvant qu'à elle, la revoyant avec sa grande robe de velours noir, sévère et un peu étrange comme elle, tout l'effet résidant dans l'ampleur théâtrale de la jupe ; puis, un beau soir, je me suis décidé. Le cœur battant à tout rompre, à mon tour j'ai franchi ce seuil qui pendant si longtemps m'avait semblé l'entrée du paradis défendu et, sous la haute voûte, j'ai fait résonner la porte avec un bruit sourd.

J'ai franchi l'escalier solennel, et tandis qu'un domestique m'introduisait dans un boudoir du premier, tout de suite j'ai retrouvé ce parfum mystérieux, oriental, capiteux en diable, que Lorimont rapportait dans ses habits lorsqu'il rentrait de chez elle. Et promenant mes yeux tout autour de moi, dans

cette pièce qui m'avait cent fois été décrite, j'ai revu un tas de bibelots, de curiosités, de meubles que j'avais connus jadis chez mon pauvre ami, et qui, à la longue, m'étaient devenus familiers.

Il me semblait tout à coup que je revivais le passé, avec cette grande pendule ancienne, dont le balancier à figure de soleil avait marqué des heures si tristes, et dont l'entrée était gardée par Apollon lançant son quadrige flanqué de chaque côté par quatre cariatides. Et les petits Saxe ! Je reconnaissais bien cet amour rémouleur, cet amour désarmé, ce petit tambour, s'en allant, tout nu, vêtu seulement d'un ceinturon de buffle avec un grand sabre battant dans ses petits mollets ; tous ces adorables vauriens c'étaient des amis que je retrouvais se détachant au milieu des éclairs irisés des cristaux et des glaces biseautés, tranchant sur les harmonieuses oppositions de l'or, et de l'ébène des meubles.

Soudain, j'ai entendu un froufrou de soie, et je l'ai vue entrer, elle, avec une sorte d'habit Louis XV de velours mousse à larges basques, s'ouvrant sur un devant de satin mauve largement échancré au cou et sur la poitrine, garni de larges flots de dentelle, formant fraise à la nuque et encadrant la gorge altière. Ainsi parée, l'idole était merveilleusement belle. Je ne sais quels souvenirs lointains et profonds me traversèrent l'esprit, comme un rêve oublié depuis longtemps qui tout à coup se réalisait. Quel

tableau du Titien, quels vers de Musset m'avaient déjà parlé d'elle ? Mon esprit était emporté en de lointaines rêveries de courtisanes de Venise, ou de patriciennes de Lorenzaccio. Et quelle étrange rencontre que celle de ces deux êtres qui n'avaient jamais échangé une phrase et qui cependant se connaissaient si bien !

Nous avons parlé de Lorimont, bien entendu, réunis dans un même sentiment de tendresse pour le brave garçon, remuant tout un passé que je savais par cœur et auquel j'étais indirectement mêlé, Et quand mes yeux revenaient vers elle, je reconnaissais son sourire, et tout moi, esprit, cœur et sens, s'élançait vers cette femme, tandis qu'en balbutiant, je lui jurais que je serais son ami, rien que son ami, en mémoire de l'autre… Voilà où j'en suis.

— Mon cher, lui dis-je, veux-tu un bon conseil ? Prends le train ce soir, et va-t'en à Nice, à Vienne, à Pétersbourg, au tonnerre de Dieu, où tu voudras, mais fuis.

Jacques promit, mais je sais bien qu'il ne fuira pas. Est-ce donc moi qui vais devenir son confident et *voir la suite ?* À qui le tour ?

## LE PARFUM DE FORTUNIO

MAXENCE possédait un certain parfum qu'il appelait : le *parfum de Fortunio*, non pas que le parfumeur Fortunio eût présidé à sa confection dans un mystérieux laboratoire, mais parce qu'il se souvenait de la fameuse chanson du petit clerc d'Offenbach, chanson qu'il suffisait de chanter pour se faire aimer :

Si vous croyez que je vais dire
Qui j'ose aimer,
Je ne saurais, pour un empire,
Vous la nommer.

Pour un empire, lui aussi, n'eût pas donné la composition de son parfum. Le hasard lui en avait fait découvrir la recette dans les papiers d'une vieille grand'tante, dont il évoquait une vague silhouette aux jours les plus lointains de sa prime jeunesse. Toute blanche de cheveux comme si elle eût été poudrée à frimas, toute rose, toute potelée, avec des mains à fossettes ravissantes chargées de bagues, que de vieux messieurs glabres et cravatés de haut embrassaient avec une ferveur religieuse de fidèles. Et partout où passait tante Aurore, elle laissait derrière elle comme un sillage d'odeur, un parfum dé-

licat, capiteux et pénétrant, qu'il était impossible de respirer sans se sentir grisé, remué jusqu'au plus profond de son être. Une de ses phrases enfantines lui revenait à l'esprit :

— Ça sent bon… comme tante Aurore !

Et quand il avait dit cela, il avait tout dit. En somme, cette femme exquise, depuis longtemps disparue, lui avait donné le souvenir troublant d'un bouquet et d'un parfum, ce qui est la plus jolie trace de soi qu'on puisse laisser en ce bas monde. Et puis, un beau jour, dans une liasse de vieilles lettres jaunies, il avait trouvé une enveloppe sur laquelle il y avait écrit :

*Pour mon petit Max, afin qu'il soit aimé comme je l'ai été !*

AURORE.

et, dans l'enveloppe, l'indication de trois parfums avec l'adresse des trois maisons différentes où il fallait faire fabriquer chacun des flacons qui, réunis, dans des doses soigneusement graduées, devaient produire, comme résultante, le mélange magique, inconnu même de ceux qui collaboraient à sa fabrication.

Le lendemain, Maxence faisait les commandes. Dès qu'il eut les trois précieuses bouteilles, il les mêla avec un stilligoutte dans les proportions indi-

quées par tante Aurore, et, ceci fait, il eut la joie de retrouver absolument l'odeur de la chère femme. Rien ne rappelle un souvenir comme un parfum ; en respirant cet arôme subtil, Maxence remua tout un monde de souvenirs évanouis, à demi effacés comme des pastels qu'on aurait frottés du doigt, retrouva des traces lointaines de son enfance, et des gens qu'il voyait alors, belles dames aux bandeaux « à l'impératrice », beaux messieurs moustachus avec des barbiches au menton, cheveux à ondulations romantiques et des pantalons gris-perle à sous-pieds.

Puis, à son tour, il se promena dans la vie, un peu blagué par les camarades pour l'odeur qu'il répandait autour de lui, mais marchant grâce à elle de conquête en conquête. Bien peu de femmes résistèrent à un tour de valse, ponctué par une caresse de sa moustache parfumée et par les effluves chauds qui s'exhalaient de toute sa personne. C'était bien le parfum de Fortunio. Et toujours la même phrase revenait, après la chute :

— Je t'en supplie, mon petit Max, dis-moi ce que tu mets dans tes moustaches ?

— C'est un secret pour attirer les baisers.

— C'est vrai. Impossible d'y résister. Je t'en prie ! Je voudrais tant savoir ! Quelle est cette odeur ?

Mais Maxence tenait bon.

Je ne saurais, pour un empire,
Vous la nommer.

répondait-il en souriant ; et la discrétion lui était d'autant plus facile que, jusque-là, il s'était contenté de se laisser aimer, cueillant au passage des amourettes faciles, sans veille ni lendemain, et comme l'enfant chanté par Victor Hugo :

> Offrant de toutes parts sa jeune âme, à la vie,
> Et sa bouche aux baisers.

Mais il arriva un jour que Maxence à son tour se sentit pincé ; une grande femme brune pâle et mince, rappelant un peu les héroïnes de Boldini, qui s'appelait Edmée et qui, elle, plus forte que les autres, avait su résister au parfum diabolique, tout en en savourant l'attirance. À la fin du cotillon, où elle s'était laissée bercer dans les bras de Maxence dans des valses perverses, elle avait dit, en fermant à moitié ses beaux yeux :

— Alors, vraiment, vous êtes amoureux de moi ?

— J'en suis fou !

— Eh bien ! dites-moi le secret de votre parfum, ce secret que vous avez refusé à toutes les femmes… et je suis à vous ?

— Impossible.

— Alors, adieu !

Celte résistance piqua Maxence au vif. Le lendemain, plus épris que jamais, il retournait chez Edmée. Mais celle-ci, très maîtresse d'elle-même, resta inexorable et continua à poser ses conditions.

— Écoutez, lui dit Maxence, il y aurait peut-être un moyen terme : ce que vous voulez, en somme, c'est le parfum de Fortunio ?

— Je le veux absolument.

— Mais du moment que vous l'aurez, vous ne tenez pas rigoureusement à en connaître la recette !

— Oh ! assurément, cela m'est tout à fait égal.

— Eh bien ! demain, je vous enverrai un flacon.

— Et lorsqu'il sera fini ?

— Je m'engage à vous en fournir un autre, et à renouveler votre provision tant que nous nous aimerons… autant dire toujours ! Vous n'en manquerez jamais, je vous le jure !

Maxence paraissait si sincère, si convaincu, qu'Edmée pour toute réponse colla ses lèvres sur les siennes, savourant goulûment l'odeur aphrodisiaque et grisante dont elle, à son tour, pouvait faire rayonner la puissance charmeresse.

Le lendemain, elle recevait un beau flacon de cristal fermé à l'émeri, sans aucune étiquette ; Maxence avait honnêtement tenu sa promesse ; c'était bien le parfum aspiré la veille dans des étreintes folles. Et leur liaison dura longtemps, très longtemps. Comme dans les contes de fée, ils furent parfaitement heureux, et n'eurent pas d'enfants ; mais, hélas ! la nature féminine est toujours inassouvie ; de temps en temps, Edmée revenait à la charge.

Profitant des moments où elle croyait son amant entièrement à sa dévotion, elle disait :

— Petit homme, je veux que tu me dises la composition de ton parfum. Je veux !

— Ceci n'entre pas dans nos conventions, ma chérie. Je dois t'en fournir, j'ai juré que tu n'en manquerais jamais. Je tiens ma promesse. Ne me demande rien d'autre.

— Mais si un jour tu ne m'aimais plus ?

— Oh ! alors, répondit Maxence rêveur, je verrais ce que j'aurais à faire ; mais est-ce que ce jour-là arrivera jamais ?

Et cependant, il arriva ce jour qui semblait improbable. Tout passe, tout lasse, tout casse. Maxence, blasé sur les maigreurs élégantes à la Boldini, se sentit attiré vers les formes opulentes à la Rubens. De plus, ce parfum, qui lui plaisait tant sur lui, finissait par l'écœurer du moment qu'il le respirait sur une autre, d'autant plus qu'Edmée y mêlait son odeur ambrée personnelle de brune… bref, ce n'était plus cela. Mais comment lui dire brusquement adieu ? Quelle forme délicate donner à cette rupture de deux fantaisies, et à cette cessation de contact entre deux épidermes ? Après avoir bien cherché, Maxence prit une belle feuille de papier et écrivit simplement :

Trente grammes de Chypre… chez Lou-bidant.

Trente grammes de peau d'Espagne… chez Nivert.

Dix grammes de Sandringham… chez Riolet.

Puis il envoya sous enveloppe cachetée la recette à son amie.

… Et celle-ci, en la recevant, comprit bien que tout était fini, et qu'elle aurait désormais à faire fabriquer elle-même le fameux parfum que Fortunio ne lui enverrait plus.

## LE BIFTECK BOSSU

Monsieur – appelons-le monsieur pour ne compromettre personne – s'est marié il y a quelques mois. Il défrise à peine la quarantaine, mais il n'est pas arrivé à cet âge sans avoir ses petites manies, et surtout ses idées absolument arrêtées en fait d'hygiène pratique.

Il trouve que notre corps – petit corps chéri – doit être traité comme une maison de banque. On peut dépenser beaucoup, à condition d'encaisser beaucoup, et de se refaire des molécules neuves. Je ne sais pas si je me fais bien comprendre. Cela ne fait rien du tout que l'argent sorte par la porte, s'il rentre par la fenêtre, En un mot, il faut proportionner la dépense de force au travail réparateur. Or, parmi les agents de réfection les plus actifs, les plus efficaces, les plus généreux, il a trouvé que le bœuf jouissait de propriétés tout à fait spéciales. Que de fois, lorsqu'il était garçon (pas après, madame, pas après !) n'est-il pas entré, en plein jour, chez un restaurateur, après une petite fête où il avait dépensé sans compter. Là, feignant d'être un voyageur pressé, il se faisait simplement servir un bifteck bossu, bien bossu, et une demi-bouteille de vieux bordeaux. Il mâchait l'un, il buvait l'autre, et il s'en allait ra-

gaillardi, et tout prêt à recommencer, le cas échéant, une fois la digestion bien achevée. N'oubliez jamais, joyeux viveurs, la mort d'Attila et de Skobeleff.

C'est vous dire que le bifteck du matin à déjeuner était devenu comme un dogme. Une fois marié, cette habitude si simple se heurta à des résistances qui n'avaient pas été prévues. Madame, qui tenait la maison et commandait les repas en excellente ménagère, voulut, non seulement varier les menus, mais prouver qu'il y avait des jours où il restait ceci ou cela de la veille, et que ces précieux restes devaient être mangés froids ou en sauce de préférence à une grillade… Mais monsieur se fâcha tout rouge, et dit qu'on pouvait lui donner tout ce qu'on voudrait, à condition que le bifteck restât toujours, inéluctablement, comme pièce de résistance. Il ajouta, d'ailleurs, que c'était sa seule manière de résister… aux joies de la lune de miel.

Et ma foi, il résistait si bien, et l'absorption régulière du bifteck bossu produisait des résultats si merveilleux, et amenait un service conjugal si brillant, si admirable, que madame comprit bien vite qu'il y avait tout avantage pour elle à laisser perdre quelques rogatons.

Et le « bifteck de monsieur » devint une institution devant laquelle les cuisinières n'avaient qu'à s'incliner, une nécessité comme les écrevisses célébrées par notre ami Jacques Normand :

Le tête-à-tête obligatoire
Pas une fois ne fut omis,
Mais brune ou blonde, blanche ou noire,
Il variait à l'infini,
Seul, présidant au sacrifice,
Le menu restait régulier.
C'étaient toujours des écrevisses
En cabinet particulier.

Cela marchait ainsi depuis pas mal de temps, lorsqu'au commencement du carême dernier, madame, qui avait des principes religieux, ce dont nous ne saurions trop la féliciter, déclara à monsieur que jusqu'à Pâques fleuries, la maison ferait maigre quatre fois par semaine, les lundis, mercredis, vendredis et samedis, et que par conséquent ces quatre jours-là le fameux bifteck disparaîtrait forcément du menu familial.

Le premier lundi, monsieur ne dit rien, et avala stoïquement sa sole frite, ses œufs béchamel, et sa salade à la russe ; mais le soir, lorsque l'heure du couvre-feu vint à sonner, il alluma son bougeoir et prit le chemin de sa chambre particulière.

— Tiens, vous m'abandonnez ? demanda madame un peu surprise.

— Évidemment, répondit monsieur. Je n'ai pas mangé mon bifteck. Vous connaissez mes principes. Au reste, cela ne sera pas un mal, nous nous reposerons un peu, et cette petite mortification nous sera éminemment salutaire.

Madame leva les yeux au ciel en femme qui accepte avec une résignation chrétienne un sacrifice supplémentaire auquel elle n'avait pas songé, puis elle se coucha dans son grand lit solitaire, après avoir offert au Seigneur cette amertume trouvée au fond de son calice d'épouse. La nuit fut mauvaise, et madame dormit mal, passant son temps à promener à droite et à gauche des jambes divines et des mains fuselées qui ne rencontraient que le vide.

Le mercredi, la même scène se renouvela ; mais le plus dur, ce fut d'accepter les deux jours consécutifs, vendredi et samedi, sans aucune compensation intermédiaire pour couper la faim. Chômage complet. Monsieur ne bronchait pas, avalait ses menus maigres et devenait joufflu et pâle. Quant à madame, elle était envahie par une mélancolie noire. Finies, les bonnes rentrées du bal ou du théâtre, où, à la lueur de la lampe persane, dans le grand dodo fanfreluché – un dodo de ménage et de manège — on se disait, avant de s'endormir, les choses les plus tendres du monde, où l'on se chuchotait à l'unisson le cantique à Éros, tandis que les heures heureuses sonnaient lentement, dans le silence de la nuit, à la pendule de Saxe, où petit polisson d'amour-voyeur regardait avec un doigt sur la bouche. Le cher vaurien était toujours à son poste, jambe de ci, jambe de là, avec sa chair délicatement carminée, souriant et grassouillet ; mais sa discrétion n'avait plus raison

d'être, puisque les trois quarts du temps il ne se passait plus rien – rien !...

Un certain samedi, madame, qui revenait de l'église, entra toute radieuse dans la chambre de monsieur, et lui dit :

— Ah, mon ami, je suis bien contente !

— Que se passe-t-il ? fit monsieur étonné de cette joie.

— Eh bien, j'ai vu mon directeur de conscience, le révérend Père Suçonnet ; je lui ai dit que vous aviez été longtemps militaire et, par conséquent, dispensé à ce titre de toute obligation de maigre ; qu'un aussi brusque changement dans vos habitudes pouvait avoir un effet pernicieux sur l'état général de votre santé. Bref, j'ai obtenu que vous fissiez gras le samedi. Aussi, cher ami, ce matin, je vous ai commandé un splendide bifteck saignant et bossu comme vous les aimez.

— Bravo ! fit monsieur, ce révérend Suçonnet me semble avoir des idées larges, bien modernes, et je vous prie de croire que j'userai de sa tolérance.

Le bifteck, cuit à point, présentant une belle tranche rouge vif, centrale, entre deux tranches blanches, tendre, juteux et fondant dans la bouche, fut dégusté par monsieur avec une sensualité intense ; et le soir, comme autrefois, comme au bon vieux temps jadis, il franchit allègrement le seuil de la chambre conjugale, dont les échos retentirent lon-

guement de soupirs et de baisers. Cette petite débauche légale paraissait cent fois meilleure, précisément parce que l'on en avait été sevré, et, fort des économies accumulées par la maison de banque, pendant le chômage, on fit mille folies jusqu'à l'aurore.

Le mercredi suivant, le bifteck reparut sur la table de famille, et comme monsieur interrogeait madame du regard :

— Eh bien, oui, lui dit-elle triomphante, je vous ai encore obtenu du révérend Père Suçonnet, le mercredi !

Un ange, ce Suçonnet, et de plus en plus moderne. Aussi, le soir venu, madame murmura en baissant les yeux :

— Eh bien, vous avez eu votre bifteck, vilain gourmand ! Votre petite femme compte sur vous.

— Oui, oui, fit monsieur, c'est une affaire entendue.

Il eut la vague sensation qu'il payait une lettre de change, mais il s'exécuta très brillamment. Bientôt ce fut le lundi qui fut enlevé de la même manière. On ne se reposait plus que le vendredi, un repos vaillamment gagné. Mais Suçonnet, ardemment sollicité, finit par lâcher le vendredi, si bien que ce doux vestige des prescriptions orthodoxes disparut à son tour, et le bifteck bossu régna dans toute sa gloire quotidienne sur la table reconquise.

C'était beau, c'était très beau !… peut-être même était-ce trop beau. Ô faiblesse humaine ! Ô défaillance même des natures les mieux équilibrées, les mieux entraînées, les mieux préparées à la lutte !

Vendredi dernier, monsieur a insinué :

— Dites donc, ma chère amie, croyez-moi. Le bifteck bossu, c'est très joli, mais *pour la tenue de la maison*, je crois que nous ferions bien de reprendre le vendredi, et de faire maigre… au moins une fois par semaine. C'est au gens de notre monde à donner le bon exemple.

# FAUTE DE GRIVE

Tiens ! d'Égremont ! Qu'est-ce que tu deviens ? Il y a un siècle qu'on ne t'a vu.

— Mon cher, me dit-il, que veux-tu ! c'est le collage.

— Bah ! Est-ce que la belle vicomtesse se serait enfin décidée ?

— Marcelle ?… Ah ! bien, tu vas voir. Tu sais depuis combien de temps je lui faisais la cour sans rien obtenir. Ça en devenait idiot, mais je savais tellement que le moindre geste irrespectueux, la moindre petite patte en avant pouvaient tout compromettre. Et puis elle avait une diable de façon de froncer le sourcil et de me regarder de bas en haut avec son grand air, en esquissant une petite moue hautaine qui me paralysait.

Je connaissais si bien ses théories : la seule excuse pour une femme de se donner, c'est un grand amour, et ce grand amour ne peut naître et se développer qu'à la longue. Elle ne disait pas non, certes, mais la possession définitive ne pouvait être que le couronnement de l'édifice, édifice fragile que toute attaque à la hussarde devait faire écrouler. Rien que l'idée d'une tentative semblable la révoltait et elle pratiquait le préjugé absurde de beaucoup de

femmes qui se figurent que nous avons, au fond, un secret mépris pour celles qui se donnent vite, sans coquetterie, sans calcul et sans pose.

— Ah ! quelle erreur, mon pauvre d'Égremont ! Moi, sais-tu, au contraire, celles que je méprise : ce sont celles qui se disent : « Je tomberai le 15 février prochain, à cinq heures dix minutes du soir, après m'être énergiquement défendue pendant trois mois. »

— Enfin, que veux-tu ! Marcelle était comme ça : c'était à prendre ou à laisser, et elle était assez royalement belle pour me faire juger que c'était à prendre. Seulement aurai-je le courage de jouer mon rôle respectueux jusqu'au bout ? À cet égard, la dernière soirée avait été absolument déplorable. Figure-toi qu'elle m'avait invité à dîner, en tête à tête, et, comme toujours elle était merveilleusement mise, avec une espèce de teagown en crépon Louis XV, décolletée en carré, qui tenait le milieu entre la robe de chambre et la robe de bal.

Tout en dégustant le menu, des plus délicats et des plus soignés, j'admirais le cou haut et bien attaché, les épaules larges, la poitrine saillante sous la soie, sans corset, la taille fine, les reins puissants ondulant sous le pli Watteau. Les seins bien servis, encadrés par la ruche du corsage, semblent le doux oreiller où l'homme oublieux des soucis de lu vie voudrait reposer sa tête. La lumière de la table, tami-

sée par les écrans roses des candélabres, cernait les contours extérieurs des chairs et la chevelure d'une sorte de nimbe lumineux. Et tout cela mobile, remué, palpitant, exhalant une subtile odeur de femme et d'essences.

Après le dîner, on passa dans le boudoir, et, tout à coup, prise d'un caprice, peut-être pour ne pas avoir à lutter contre mon étreinte, la voilà qui se met au piano et qui entonne à pleine voix, « les Griffes d'or », ce grand air d'Augusta Holmès, si vibrant, si exalté, si frissonnant de passion. Quelle étrange profondeur, dans ces yeux parfois demi-fermés, voluptueux et doux, parfois s'ouvrant tout grands, éclairés de lueurs fauves, tandis que ses mains longues et effilées effleuraient les touches d'ivoire, et que le cou se gonflait de roucoulements de tourterelle tandis qu'elle chantait :

J'ai placé mon cœur dans tes griffes d'or…

Quel beau rêve d'amour bestial, quelle compréhension de la volupté confinant à la douleur, et quelle envolée vers l'idéal ! Un moment vint où je n'y tins plus. Enthousiasmes, admirations, désirs, se concentrèrent en moi, avec une violence telle que mes tempes se mirent à battre ; ma gorge se serra, et me levant du fauteuil où je fumais ma cigarette après avoir promis d'être bien sage, je campai sur la nuque de Marcelle, à la racine des cheveux, le baiser le plus

goulu, le plus ardent, le plus fou que j'aie jamais déposé sur la chair satinée d'une femme.

Ah ! mon ami, ce ne fut pas long. Marcelle se leva comme si elle eût reçu la décharge d'une pile électrique, puis elle sonna, et dit au domestique qui apparaissait :

— Faites avancer une voiture pour monsieur.

Puis elle rentra dans sa chambre me laissant tout penaud. J'eus l'intuition que si je risquais encore une fois une familiarité de ce genre, je serais irrémédiablement mis à la porte. Le lendemain, en effet, je reçus un petit mot :

« Venez à cinq heures vous faire pardonner votre brutalité d'hier soir ; mais si vous n'êtes pas capable de vous tenir tranquille et de vous conduire comme un galant homme avec une femme comme il faut, restez chez vous. Sans cela nous nous brouillerions définitivement… et j'en serais désolée.

» M. »

Vers les quatre heures et demie, je sortis pour me rendre rue Murillo à l'hôtel de la vicomtesse ; mais je n'étais pas sans une certaine inquiétude, car je me sentais très… en forme, trop en forme, et dans un état d'âme déplorable au point de vue de la correction qu'on exigeait de moi. Aurais-je ce jour-là plus de force sur moi-même que la veille ? Serais-je

plus discret, plus réservé ? Ah ! je sentais bien que non, et j'avais la sensation lancinante que, ce jour-là, j'allais commettre quelque sottise qui gâterait, cette fois, à tout jamais mes affaires.

Je montai l'avenue de Messine à petits pas, à tout petits pas, m'efforçant de me calmer au souffle de la bise glaciale, lorsque arrivé au coin de la rue de Lisbonne, à la fenêtre d'une maison de modeste apparence, j'aperçus une petite tête brune qui souriait derrière le rideau mi-soulevé.

Je regardai. Le sourire s'accentua, bienveillant, aguichant, prometteur. Je jetai un regard furtif à droite et à gauche, puis, brusquement, j'entrai sous la voûte :

— Où allez-vous ? me demanda une vieille portière.

— Mais… au troisième.

— Ah ! bon, chez mam'zelle Margot. C'est à gauche sur le palier.

— Merci, répondis-je un peu honteux.

Au reste, je n'eus pas la peine de chercher, car mam'zelle Margot, en simple peignoir rose, m'attendait sur l'escalier. Elle était très jeune, très gentille, et d'une docilité touchante.

Qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse.

Une demi-heure après, je reprenais le chemin de la vicomtesse, sinon meilleur, du moins plus léger,

plus assagi. Elle fut elle-même étonnée de ma tenue impeccable. Tout le temps de la visite, je restai à ma distance, assis dans un fauteuil, sans quitter mes gants, avec mon chapeau à la main, et je causai musique et littérature avec un parfait détachement.

— À la bonne heure, me dit-elle, au moment où je me retirai en lui baisant respectueusement la main, voilà comment je vous aime !

Le remède était trouvé. Maintenant toutes les fois que je me rendais chez la vicomtesse, je passais au préalable faire une petite visite préventive à Margot, ce après quoi, tranquille, sûr de moi, je pouvais affronter toutes les tentations charnelles. Seulement, à ce petit jeu-là, Margot devenait de plus en plus affectueuse ; ce qui n'avait d'abord été qu'une précaution devint un véritable plaisir ; chaque fois, j'augmentai le temps de la visite rue de Lisbonne, diminuant d'autant celui de la rue Murillo, où d'ailleurs j'étais de plus en plus correct, réservé et froid.

Et Marcelle de me répéter toujours :

— Voyons, est-ce que cela ne vaut pas cent fois mieux ainsi ?

À la longue, après l'entrevue avec Margot, la conversation intellectuelle avec la vicomtesse finissait par m'apparaître comme une véritable corvée ; j'arrivai un peu las, avec des jambes un peu molles, et des idées un peu vagues. C'était une véritable fa-

tigue que de me montrer enjoué et brillant causeur. Un beau jour je me suis dit comme Bobinet de la *Vie parisienne* embrassant les nièces du concierge, qu'on allait chercher bien loin le bonheur qu'on avait sous la main, et comme il était six heures et demie, je ne me suis pas rendu chez Marcelle, et j'ai emmené la petite Margot dîner au cabaret. Dans le cabinet particulier, je lui ai outrageusement manqué de respect et loin de s'en formaliser, elle s'est montrée très fière de ce complet oubli d'égards.

— Vois-tu, conclut d'Égremont, on a bien tort de trop compliquer certaines choses de la vie. Certaines femmes sont faites pour être des amies – à nous les périodes ailées ! – et d'autres pour être des maîtresses – à nous l'amour, mais l'amour sans phrases ! D'autant plus qu'au fond toutes ces appréciations sont bien subtiles, les femmes pouvant être divisées en deux catégories bien distinctes : celles qui sont légères… et celles qui ne le sont plus.

… J'ai quitté d'Égremont en faisant toutes mes réserves sur cette façon de voir.

## SURMENAGE

Depuis le commencement de la saison, Jacques courait derrière la petite marquise, celle que nous avons surnommée la belle Alice. Il courait, mais il ne la rattrapait pas, au milieu de cette existence absurde où nous accumulons en soixante jours les plaisirs, les dîners, les bals, les excursions, les mariages et même les enterrements qui, en bonne conscience, devraient être répartis sur tout le reste de l'année. Certainement, les malades chics et les vieilles dames élégantes mettent un certain snobisme à ne partir pour l'autre monde qu'au mois de juin, afin d'avoir une plus belle assistance à leurs obsèques. Je ne saurais appeler cela du savoir-vivre.

Alors, quoi ? On ne trouve plus le temps de se couper les ongles, à plus forte raison on n'a pas les loisirs de s'occuper des choses de l'amour, occupation qui, même lestement enlevée, demande toujours, avec les habillages, déshabillages et autres préparations oratoires ou… hygiéniques, une petite heure.

Eu vain Jacques s'arrangeait pour rencontrer la marquise à peu près partout où elle allait, ce qui n'était pas commode. Montant en mail dès l'aurore pour aller prendre en grand tra-la-la, je ne sais quelle

boisson apéritive au Chalet du Cycle, sautant en selle pour un rendez-vous de trois minutes et demie, entre deux temps de galop à la Potinière, déjeunant dans l'île de Puteaux, ou enfourchant sa bicyclette pour avaler une quarantaine de kilomètres – une misère – en compagnie du « Cyclamen » ou du « Rallye-Vélo », deux réunions ultra-selects. Mettez de la *crème* sur du *gratin*, et vous n'aurez encore qu'une idée imparfaite du « Cyclamen » et du « Rallye-Vélo ».

Dans la journée, c'étaient les visites, les garden-parties, les matinées de contrat, la répétition de la Revue, le passage au grand trot dans l'allée des Acacias où, à hauteur des vaches du pauvre Sagan – vous savez, ces vaches que le prince avait installées pour les distraire sur les pelouses du Tir aux pigeons – on avait la chance de pouvoir échanger un petit bonjour avec Alice, passant en huit-ressorts.

Quant aux soirées, elles étaient encore plus insensées. Jacques continuait sa poursuite à travers trois salons, quatre salons, y entrant parfois quand la marquise en sortait, galopant en coupé aux coins opposés de Paris. Bien heureux lorsqu'il arrivait à forcer Alice – hallali courant – au coin de quelque table de souper, où, vers les cinq heures du matin, il avait parfois la chance de grignoter à ses côtés le saumon sauce verte, et la caille en caisse, arrosés de quelque coupe de champagne qu'on avalait en s'étranglant.

On rentrait au grand jour, en se serrant la main, et en constatant des deux côtés qu'on était un peu verdâtre ; on dormait trois heures du sommeil du juste – qui ressemble tellement à celui de la brute que ce doit être le même – et on recommençait le lendemain.

Jacques était pourtant soutenu par un espoir sublime et fou comme tous les espoirs. (Je ne sais pas du tout pourquoi je mets cela, mais je trouve que cela fait bien.) Un jour qu'il recommençait l'éternelle chanson, Alice lui avait dit :

— Vous y tenez donc tant que cela à cette petite formalité, fatigante si l'on vibre et ennuyeuse si l'on n'éprouve rien ?

— Mais certainement que j'y tiens ; j'y tiens follement. Que voulez-vous ! J'ai été élevé dans un tas de vieux préjugés dont je ne puis me défaire. Je me figure naïvement que, lorsque on aime une femme, il faut autant que possible, arriver à la posséder.

— Quelle drôle d'idée ! Enfin, vous avez peut-être raison. Un peu de vibration modérée doit être une bonne chose. Le docteur me le disait encore hier… mais, voilà, il faudrait le temps.

— Eh bien ! prenons le temps, nous ne sommes pas au bagne.

— C'est facile à dire, mais si l'on va chez l'un et pas chez l'autre on se fait des ennemis. De là l'engrenage fatal. Écoutez… je vous jure que la pre-

mière soirée libre, vous entendez, la première soirée libre sera pour vous.

— C'est promis ?

— C'est juré !

— Et… tout ?

— Eh bien oui… tout !

C'était là l'espoir sublime et fou ; le voilà bien, ah ! que le voilà bien ! Mais les jours s'écoulaient et l'on ne trouvait toujours pas la fameuse soirée libre. Rageur, Jacques avait écrit quatre vers du sonnet de Benserade qu'il savait par cœur, heureusement !

Vous eûtes de la complaisance,
Mais il en fallait moins avoir
Et ne pas vous mettre en dépense
Pour ne me donner que l'espoir.

Mais si Jacques avait eu le temps d'écrire, la marquise n'avait pas eu le temps de lire, et quand elle avait vu que c'était des vers, et non une invitation à un dîner ou à un cotillon elle avait jeté la lettre au panier. Enfin, l'autre jour, à l'ambassade d'Angleterre, où Jacques avait fini par entrer après avoir fait queue pendant une grande heure sous une pluie battante dans le faubourg Saint-Honoré, il parvint enfin à saluer l'ambassadrice, et, tout à coup, au tournant de la serre, il aperçut la marquise délicieuse avec sa robe de crêpe de Chine garnie d'un col de guipure de Venise formant étoile et son chapeau en feuillage de roses campé sur ses blonds cheveux.

— Mon cher, lui dit-elle, je n'en puis plus. Je me suis levée à sept heures ce matin ; j'ai été déjeuner à Versailles en bicyclette ; revenue à trois heures, je me suis habillée en hâte pour venir ici, et voici une heure que je piétine sur place devant le portrait de Sa Gracieuse Majesté la reine Victoria. Aussi, je m'en vais.

— Eh bien, reposez-vous ce soir.

— Je ne peux pas, j'ai les Mézensac à dîner mais ils vont à l'Opéra et partiront à neuf heures et demie. Par exemple, je n'irai nulle part après. Je resterai chez moi.

— Tiens ! Tiens ! Et, si je venais à dix heures, moi ?

Ils se regardèrent. Allait-elle sonner enfin, l'heure du berger ? Jacques avait l'air si amoureux, si convaincu, si suppliant ! En somme, pourquoi ne pas enfin accorder à ce pauvre garçon ce qu'on lui avait depuis si longtemps promis ? Elle hésita un moment :

— Écoutez. Je suis éreintée… mais je veux être bonne pour vous. Ne venez qu'à onze heures. Il faut faire la part des retards possibles et j'aime mieux que les Mezensac ne vous rencontrent pas. Les domestiques seront couchés, et il n'y aura que le suisse en bas pour vous ouvrir la porte de l'hôtel. Vous monterez directement à ma chambre.

— Merci ! merci ! Ah ! que vous êtes gentille !

— Allons, modérez vos démonstrations enthousiastes et soyez calme. À ce soir.

Jacques quitta l'ambassade, fou de bonheur, se tenant à quatre pour ne pas envoyer son chapeau on l'air, geste d'allégresse qui eût peut-être surpris les beaux laquais poudrés rangés en haie sur la perron. Il dîna légèrement, avala deux tasses de café pour réagir contre la somnolence éventuelle de l'après-dîner, et à onze heures moins le quart, il prit à petits pas le chemin de la rue de Varenne. L'orage avait nettoyé le ciel, la nuit était superbe, et les grands parcs du quartier aristocratique envoyaient dans les airs des parfums embaumés. Il sonna. Un suisse en livrée vint ouvrir, et Jacques, traversant la grande cour sablée, franchit le vestibule et monta au premier. Il trouva 1a marquise en peignoir de mousseline de soie brodée de petites valenciennes. Elle était étendue sur sa chaise longue, et il était bien évident qu'elle luttait contre le sommeil. Elle ouvrit un œil appesanti, et dit en lui tendant la main et en désignant un fauteuil auprès d'elle :

— Comme vous venez tard !

— Onze heures. Vous m'aviez dit : « Pas avant onze heures. » Vous comprenez bien que, quant à moi, j'aurais préféré de beaucoup venir plus tôt. Tout mon cœur se portait vers vous. Je comptais les minutes, les secondes…

Et tandis qu'il parlait, il s'aperçut tout à coup que les paupières d'Alice étaient refermées et qu'elle dormait d'un sommeil profond. Que faire ? Il toussa légèrement. Il attendit un peu, espérant un réveil naturel, le réveil artificiel ayant de grandes chances pour être mal accueilli. Lui-même, plongé dans le large fauteuil de satin capitonné, sentait dans ses yeux alourdis les picotements précurseurs, ce que les enfants appellent la *fée au sable.* Allaient-ils donc s'endormir ainsi côte à côte ? Ce serait bien ridicule. Devait-il, lui, risquer une attaque brutale qui pouvait tout compromettre, et pour laquelle, d'ailleurs – il faut bien l'avouer – il se sentait assez peu en forme ?…

Onze heures et demie sonnaient à la petite pendule de Saxe. Alice dormait toujours, Alors Jacques se leva discrètement, prit son chapeau sortit sur la pointe du pied, et rentra chez lui se coucher comme un philosophe et comme un sage.

## IDYLLE TRAGIQUE

MINUIT. Au réveillon chez la princesse. Salon brillamment illuminé à la lumière électrique. Dans tous les coins, sur la cheminée, sur le piano, des corbeilles de fleurs, sabots, brouettes, petits moulins, envoyés par de bons amis reconnaissants. Il y a dans l'air des parfums de Chypre et de truffes. On soupe par petites tables, tandis qu'étagée sur les marches de l'escalier, *l'estudiantina* de Diego Larrès, toute de velours noir vêtue avec nœuds aux couleurs espagnoles sur l'épaule, fait entendre ses séguedilles, ses fandangos, et ses allégros. Olle !

À une petite table, Pierre et Ely de Carisberg. Pierre, grand, mince, très élégant, longue moustache châtain, un peu chauve. Ely, blonde, majestueuse, type Hading, robe de crêpe de Chine mauve, bordée de fleurs à teintes effacées. Écharpe formant étole pailletée d'acier. Dans les cheveux, pouf de plumes noires. Ensemble demi-deuil.

PIERRE – Par exemple, si je m'attendais à vous retrouver ici ce soir !

ELY. – Que voulez-vous, il faut se faire une raison ! Olivier a été pleuré par moi autant qu'un

homme peut être pleuré et, maintenant, je vais essayer de reprendre goût à la vie… si possible.

PIERRE. – Cela vous sera facile.

ELY. – Pas tant que vous croyez. Il m'aimait tant ! Vous savez s'il m'adorait, vous qui avez été si souvent son confident. Trois ans de bonheur absolu, paradisiaque… puis plus rien. À propos, pourquoi n'êtes-vous jamais revenu me voir depuis mon malheur ?

PIERRE. – Vous comprenez… Un vieil ami… Je ne voulais pas avoir l'air de briguer sa succession.

ELY. – Ah mon cher, me croyez-vous donc femme il changer d'amants comme de chevaux ! Je ne chasse pas si vite de mon cœur celui qui y a tenu tant de place. *(Elle porte son mouchoir de dentelle à ses yeux.)*

PIERRE – Voyons, je n'ai pas voulu vous faire de peine. Prenez donc une de ces petites cailles en chaud-froid sur canapé. C'est délicieux.

ELY. – Merci… Voyez-vous, si j'ai voulu souper à côté de vous, c'est que votre vue évoque le souvenir de mon pauvre Olivier. En avons-nous passé de ces bonnes heures ensemble ! Et quelles amusantes parties carrées !… Vous êtes toujours avec Marcelle !

PIERRE. – Toujours ! Que voulez-vous ? L'accoutumance, les habitudes prises, et puis je reconnais que c'est une excellente fille.

ELY. – Je ne dis pas, mais Olivier ne pouvait pas la sentir. Il m'a dit cent fois : « Comprends-tu qu'un garçon intelligent comme Pierre reste collé avec cette petite dinde de Marcelle ? » Qu'est ce qu'elle a donc, celte fille, pour avoir su garder si longtemps un coureur comme vous ?

PIERRE, *souriant* – Ça, c'est mon secret, et c'est peut-être le sien aussi.

ELY. – Elle doit avoir deviné quelques-uns de vos vices cachés… Mais pardon, je deviens méchante. Que voulez-vous, le malheur aigrit le caractère. Suis-je assez rococo avec mon chagrin ? Je ne suis pas dans le mouvement, hein, mon pauvre ami ?

PIERRE. – Mais si, je vous comprends parfaitement. Olivier était mon ami d'enfance… Nous avions grandi côte à côte, nous avions été élevés ensemble. Et tenez, les regrets que vous m'exprimez si gentiment vous rendent encore plus sympathique. *(Il lui serre la main.)* Cela devient très rare, vous savez, par le temps qui court, les femmes qui savent encore aimer.

ELY. – On nous calomnie. Les femmes sont ce que les hommes les font. Ainsi, moi, la mort d'Olivier m'a causé une véritable révolution. J'ai maigri de douze livres, en quatre mois.

PIERRE. – Tiens ! Tiens ! On ne dirait pas. Vous m'avez l'air fort en chair.

ELY. – Vous ne me croyez pas ? Tenez, sentez mes côtes, là, à travers le corsage. Ah ! mais non, vous tâtez trop haut. Je vous parle des côtes, je ne vous ai pas parlé de la gorge. Celle-ci, Dieu merci, est restée présentable.

PIERRE, *très allumé.* – Présentable ! Je vous crois, saperlipopette ! Je vous connais depuis longtemps ; eh bien, je n'aurais jamais cru… non, jamais je n'aurais cru que c'était aussi bien.

ELY. – Parbleu ! Hypnotisé par votre Marcelle, vous n'avez jamais fait attention à moi.

PIERRE. – Ce n'est pas ça. Je vous l'ai dit. J'étais fidèle à l'amitié… un métier de dupe peut-être, car je ne sais pas si Olivier, le cas échéant, aurait eu la même délicatesse. Enfin, maintenant, il faut vous refaire physiquement et moralement, je dirais presque immoralement.

ELY. – On m'a ordonné les grillades et le vin de champagne.

PIERRE. – Bon régime, mais le docteur ne vous a pas également conseillé de reprendre un amant !

ELY. – Mais oui. Il prétend que j'ai les nerfs trop tendus et que c'est pour cela que je dors mal. Vous savez, quand on n'a pas l'habitude de la solitude la nuit…

PIERRE. – Allons, vous l'avouez ?… Ça vous manque ?

ELY. – Je n'ai pas de secrets pour vous ; mais je n'ai encore le cœur à rien ; la blessure n'est pas suffisamment cicatrisée.

PIERRE. – Buvez donc un peu de Rœderer, puisque ça fait partie de votre traitement.

ELY. – Volontiers. Cela m'aidera peut-être à chasser les idées mélancoliques éveillées par tous nos chers souvenirs. Tenez, ce collier de perles avec ferrets en diamants, il est joli, n'est-ce pas ? Eh bien, c'est un des derniers cadeaux de ce pauvre Olivier.

PIERRE. — Ah ! c'était un garçon très large.

ELY. – Oui, et, ce qu'il y a de plus drôle dans l'histoire, c'est qu'indirectement c'est vous qui êtes cause de ce cadeau. Vous rappelez-vous, l'hiver dernier, un certain vendredi au Palais de Glace, vous m'avez donné une leçon de patinage. J'avais un peu peur, je me cramponnais à vous ; vous me serriez dans vos bras un peu plus qu'il n'eût été nécessaire, et retenu au rivage, c'est-à-dire sur la galerie circulaire, Olivier qui ne savait pas patiner, le pauvre, regardait votre manège avec une certaine inquiétude.

PIERRE. – Bah ! un frère, un vieux frère comme moi !

ELY. – Enfin, la jalousie ne se commande pas. D'autant plus qu'à force de vivre ensemble, vous aviez fini par avoir entre vous deux comme un air de famille ; vous aviez le même chapelier, le même chemisier, le même tailleur. Vous portiez la moustache

ébouriffée de la même façon ; bref, j'en arrivais à me faire illusion… jusqu'à vous confondre, et c'est pour cela que je vous laissai prendre un tas de petites privautés. Car vous en avez pris, ce jour-là, des privautés, je m'en souviens. Vous aviez glissé votre bras autour de ma taille, sous le collet de zibeline, et, soi-disant pour me soutenir, vous vous hasardiez à de petits voyages… ce que vous appelez des explorations globales. Je vous laissais faire, parce que je savais que de vous je n'avais rien à craindre.

PIERRE. – Merci de cette bonne confiance. Encore un peu de vin de Champagne !

ELY. – La moitié du verre seulement, car je n'ai plus l'habitude, et je me sens toute drôle. Ce ne serait pas convenable d'être grise pour ma première sortie après mon deuil.

PIERRE. – Mais je ne vois pas du tout l'histoire du collier que je vous ai fait offrir.

ELY. – Attendez donc. Je vous ai dit qu'Olivier avait parfaitement vu votre petit manège. Un autre, en rentrant, m'eût fait une scène épouvantable. Savez-vous ce qu'il a imaginé, le cher ami. En sortant du Palais de Glace, il m'a emmenée rue de la Paix et m'a offert ces perles. C'était sa manière de se venger, *(Elle porte son mouchoir à ses yeux,)* Ah, c'était un garçon unique !

PIERRE, *attendri.* – Ça, c'est vrai. Il n'y en avait pas deux comme lui.

ELY. – Vous comprenez donc que je ne l'aie jamais remplacé.

PIERRE. – Ah ! si je vous comprends ! *(Il lui serre affectueusement la main ; longue étreinte.)*

ELY. – Allons, je m'en vais. Je ne suis pas encore guérie. Ces rires, cette musique espagnole m'énervent, et toute cette joie me fait mal. La princesse ne verra rien. Je vais filer à l'anglaise.

PIERRE, – Voulez-vous me permettre de vous reconduire en bon camarade ?

ELY. – J'ai ma voiture, mais je vous permets de m'accompagner jusqu'à ma porte, nous causerons de lui en route. Ce pauvre Olivier !

PIERRE. – Si bon, si loyal, si dévoué, si généreux !

ELY. – Cela me fait du bien de vous entendre parler ainsi de lui. Quand on a connu comme moi toutes les joies, il ne faut pas essuyer de recommencer un bonheur semblable.

(Trois heures du matin. Dans une chambre à coucher, toute drapée à la grecque en satin mousse. Ely, Pierre).

ELY, *pensive.* – C'est étonnant. Tu enlèves tes bretelles d'un petit coup sec absolument comme Olivier.

## PARS POUR LA CRÈTE

Voici revenir le mois sacré où Leucade-les Bains attend le retour annuel d'Agamemnon, le roi des rois. Déjà, Parthœnis, celle qu'on appelle la *reine-mère,* s'est installée sur la Côte d'Azur, bientôt rejointe par les deux préférées, dernières en date, Labarrès et Martella. Elles ont revêtu la tunique brodée d'or, laissant deviner tous les détails des corps souples et charmants à travers leurs étoffes rappelant les cartes transparentes ; elles ont ajusté sur leurs épaules, avec la broche en camée, les chlamydes aux plis soyeux, ceint leur taille de ceintures faciles à dénouer, même en voyage, et orné leurs chevelures crespelées des bandelettes liliales.

Mais aucune trirème royale n'est signalée à l'horizon. La partie de dés languit à la villa des Roses et au cirque, et c'est à peine si quelques talents et quelques mines tombent sur le tapis vert devant les habitués du jeu de l'oie qui font eux aussi de drôles de mines. Le krach des mines.

Chez Laurentès-Cagerydos, les coupes s'emplissent mélancoliquement de vin de Syracuse, et de Chio carte blanche, cuvée cent quatre-vingt-sept ans avant l'ère chrétienne ; c'est en vain que dans le temple voisin, Phryné, la belle Phryné elle-

même, remise des émotions de la première heure, apparaît chaque soir demi-nue, demi-lune, que dis-je, étoile ; devant un aréopage de jeunes éphèbes et de sénateurs un peu gagas, et que Marcella Dartoyès, nantie des soixante mille drachmes que lui obtint l'éloquent orateur Cleryphas, chante des airs antiques tout en exécutant la pyrrhique entraînante. Où sont les voluptés d'antan, les réceptions enthousiastes où Agamemnon débarquait au milieu des oriflammes blanches et bleues et des fleurs, effilant sa longue moustache blonde, salué par les croupiers et les archontes comme un ami, et comme un père, distribuant une poignée de main au docteur Kazalès, un sourire à Honorès, un regard bienveillant à Claude, les savants échansons, tandis que toutes les hétaïres mises en joie entonnaient dans la langue d'Argos le cantique scandé par les bruit des crotales :

Tsim la la. Tsim la la
Ola Kéfalé, oh la la ! oh la la !

Ah ! C'était la grande époque ! Les souverains attirés pur l'exemple affluaient à Leucade, et sous l'arc élevé sur la place des bains, c'était chaque jour un nouveau défilé. D'abord la doyenne des reines :

C'est moi qui suis la doyenne, suis la doyenne,
La reine Victoria, Victo-Victoria
Voyez quelle mine est la mienne, mine est la mienne,
Mon fils attendra, fils a, fils attendra.

Puis c'était le tour de Léopold, pour une fois, qui, caressant sa barbe blanche, faisait une entrée claudicante et triomphale :

Le roi barbu, comme Hérode, bu comme hérode,
C'est Léopold deux, Léo, Léo-pold deux,
Faisant à Cléo de Mérode, o de Mérode,
Un œil langoureux, œil lan, œil langoureux.

Mais rien ne valait l'armée d'Agamemnon, si connu à Leucade, qu'il pouvait entrer partout sans payer, couvert par le manque absolu d'incognito :

Et cela seul me dispense, seul me dispense
De dire mon nom, dire, dire mon nom.

Et tandis que ces événements se passaient auprès du lac chanté par Homère – en voulez-vous des Homères ? – des discussions intestines et intestinales curent lieu à Athènes. Chaque jour le général Agathon, qui lui aussi avait ses motifs pour avoir conservé bon souvenir de la station balnéaire, montait à la coupole en s'épongeant le front et disait à Agamemnon :

— Il me semble, Sire, que vous oubliez votre cure annuelle à Leucade.

— Moi, disait le roi consterné, ah ! peux-tu dire, ami, mais je ne pense qu'à ça !

— Alors, pourquoi ne donnez vous pas l'ordre au chef de la flotte d'appareiller la trirème aux voiles de pourpre ?

— Parce que ce sacré bouillant Achille – que Pluton emporte ! – fait je ne sais quelle sottise du côté de la Crète ; voilà un gaillard qui est embêtant. Ah ! si je pouvais réunir la haute cour !

— Mais, Sire, ne pourriez-vous pas laisser le bouillant Achille se croire fort comme un Turc, et exécuter ses petits massacres à sa guise ! Tout s'arrange. Qu'importe quelques turbans de plus ou de moins sous le ciel bleu ! Les massacrés n'auront-ils pas le paradis de Mahomet ! Et c'est pour ces vétilles que vous allez renoncez au traitement de soufre, et surtout aux délices de Leucade, aux parfums des cyclamens, et aux séductions de la lascive Martella ! Rappellez- vous, Sire, sa grâce enchanteresse, son teint doré, ses grands yeux bleus frangés de longs cils noirs, rappeliez-vous les promenades au petit port sous les rayons de la pâle Phœbé, et la porte mystérieuse par laquelle vous vous introduisiez, la nuit venue, dans le gynécée fanfreluché tout tendu de dentelles et de satin cuisse de nymphe… Oui, c'est un rêve, un doux rêve d'amour !

— Tais-toi ! Agathon, tais-toi et retourne à tes phalanges tandis que je ronge les miennes de désespoir.

Et Agathon, très contrarié, retournait à la caserne, tandis qu'enfermé dans son palais, Agamemnon restait pensif, se plaignant de sa grandeur qui l'attendait au rivage. Parfois, de doux messages lui

arrivaient de Leucade, billets parfumés apportés dans le bec de quelque colombe, l'oiseau cher à Vénus, une missive officielle écrite par le tenancier des jeux du cirque, se plaignant du manque d'entrain dans la partie. On n'avait pas encore une seule fois allumé le lampadaire de la quatrième table de dés dans la galerie de Bacchus !

À la fin, Agamemnon n'y tint plus ; le jour même un bicycliste partait pour Leucade-les-Bains, et à la Villa des Roses, dans le petit cadre réservé aux nouvelles importantes, les habitués du jeu de Foie pouvaient, ravis, lire les deux lignes suivantes :

*Le roi Agamamnon annonce son arrivée à Leucade-les-Bains pour le dixième jour du mois.*

Aussitôt, comme par enchantement, la villa d'eau prit un air de fête ; on balaya les rues, le chef des gardes reçut une tunique et un casque neufs, la musique municipale répéta l'air national, et les fleuristes tressèrent des couronnes où le myrte se mariait au laurier. Quant au roi, aidé de son fidèle Agathon, il empilait des douzaines de mouchoirs embaumés de parfums d'Asie dans son sac de pourpre. Occupé à celte agréable besogne, il fredonnait en riant l'ode à Mercure :

Moi je m'en fiche pas mal au reste,
Car c'est la Grèce qui paiera.

quand tout à coup un stratège souleva la porte et annonça le grand augure Calchas-Delyannis.

— Que veux-tu, grand augure ? demanda le roi.

— Je viens du temple, dit celui-ci d'une voix caverneuse, j'ai pâli sur les entrailles palpitantes de trois jeunes génisses en bas âge – on dirait du veau – eh bien, écoute ce que les Dieux t'ordonnent par ma voix.

Et sur un rythme de polka, il commença :

Pars pour la Crète, pars pour la Crète,
Que rien ne t'arrête !

— Cependant, objecta le roi très ennuyé, ne pourrais-je pas remettre ce petit voyage-rasoir à l'automne.

Mais Calchas, imperturbable continuait toujours :

Para pour la Crète !
Pars ! pars ! pars ! pars !

… Et voilà pourquoi un nouveau message, trempé de larmes, vient d'être affiché dans le vestibule de la Villa des Roses :

*Le roi Agamemnon ne pense pas venir à Leucade avant le mois prochain.*

— Anankai ! s'est écrié le tenancier des jeux.

— O, i, oï, ioï ! s'est exclamé Martella.

— Nom de Zeus ! a juré le général Agathon.

## UNE PAGE D'HISTOIRE

*La courtisane Parthœnis à Agamemnon,*
*le roi des rois, en son palais de l'Acropole.*

*Athènes.*

MON DOUX SEIGNEUR et roi bien-aimé.

Est-ce que, cette année encore, les soucis de la politique extérieure vont vous empêcher de venir passer le mois d'Auguste à Leucade-les-Bains ? Où est-il ce temps heureux où votre arrivée, certaine était annoncée longtemps à l'avance par les tenanciers du jeu de l'oie à la villa des Roses ? Toutes les prêtresses de Vénus étaient en joie et sortaient leurs plus belles tuniques brodées d'or ; et l'on faisait fête non seulement au roi « au roi barbu qui s'avance, bu… » mais encore à ses fidèles lieutenants Pélopidas et Agathondès. De grands soupers s'organisaient au palais de Laurentidès-Cogerydos, de belles représentations avaient lieu au théâtre du Cirque et, quant à moi, chaque soir lorsque Phœbé se levait au-dessus du lac de Leucade célébré par Uomôre, baignant le « grand port » dans une lumière d'argent, j'attendais le roi des rois par la petite porte du jardin :

Oui, c'est un rêve, un doux rêve d'amour ;
La nuit lui prête son mystère.
Il doit finir avec le jour,
Goûtons sa douceur passagère…

Ah ! c'était le bon temps ! L'an dernier, vous m'avez dit que vos ministres vous chantaient tous les matins : « Pars pour la Crète ! Que rien et n'arrête ! » pour y créer je ne sais quelle autonomie. Ils vous ont conseillé là, mon doux Seigneur, de la belle besogne. Voyons, entre nous, n'auriez-vous pas mieux fait, pour la Grèce et pour vous, de venir simplement savourer à Leucade le piment de mes baisers ? Si fortes qu'eussent été mes exigences, je doute qu'elles vous eussent coûté quatre millions de talents, – ces talents qui deviennent si rares en Grèce, – et jamais je ne vous eusse parlé d'une rectification de frontière en Thessalie, question dont je me soucie comme de ma première chlamyde.

Allons, écrivez-moi vite que la paix est faite et que vous arrivez.

Oui, c'est Agamemnon, c'est ton roi qui t'éveille.

Je vous tends mes lèvres.

PARTHŒNIS.

*Agamemnon, le roi des rois,*
*à mademoiselle Parthœnis,*

*actrice au théâtre des Jeux gymniques.*
*122, rue de Corinthe.*

Ma blanche colombe de Vénus,

Ta lettre m'a ému et navré. Évidemment j'aurais mieux fait de rester tranquille. Mais je ne pouvais pas avoir l'air de Canée, ni prévoir que mon fils Oreste se ferait flanquer une formidable Heraclée. Il n'en est pas moins vrai que me voici pauvre, pauvre, pauvre, mes espérances sont à Volos et, comme disait le roi Milan, dans une circonstance analogue :

— Mes soldats n'ont plus qu'une capote pour deux.

Jupiter veuille que la paix se fasse ! Depuis trois mois, je l'attends d'heure en heure, et je ne sais pas ce que fiche la diplomatie étrangère au concert des Ambassadeurs. Ce n'est pas possible, ils doivent jouer aux dés sur le tapis vert ou inviter des petites femmes à souper sur la table – peut-être sous la table – des délibérations.

Je te couvre de caresses, ma belle Parthœnis, et reste ton petit.

GAGA-MEMNON.

*La courtisane Parthœnis au roi des rois.*

Tout cela c'est très joli, mon doux seigneur, mais j'aurais besoin d'être fixée pour ma saison pro-

chaine. J'ai de suaves propositions à Chic-sur-Mer, et un Romain très riche m'offre de venir passer quinze jours à Capoue dans la villa des délices. Je ne demande pas mieux que de vous donner la préférence, car un roi c'est très décoratif ; mais décidez-vous, ou sans cela, je vous lâche d'une stade.

PARTHŒNIS

*Agamemnon, le roi des rois,*
*au grand augure Calchas.*

*Concert des Ambassadeurs.*
*Bouyouk-Déré.*

Mais, sacré mille noms de Zeus, ça avance-t-il cette paix ! Je ne peux pourtant pas passer tout mon mois d'Auguste à me raser à Athènes, sous prétexte que je ne vois pas la situation sans Pirée ! Accélérez les négociations, car, par Mars et Dellone, j'en ai plein ma royale échine et si ça continue, j'envoie dinguer le trône, la couronne, je fais fustanelle et je laisse mes Grecs en plan. J'ai dit.

Et cela seul me dispense
Seul me dispense
D'en dire plus long.

AGAMEMNON.

*Le grand augure Calchas,*
*au roi des rois.*

En réponse à la lettre pressante que vient de m'adresser Votre Majesté, je lui conseillerais d'envoyer quelque télégramme attendrissant et bénin au grand monarque Nicolas, et à l'auguste souveraine Victoria qui doit ne trouver encore en pleine jubilation. Quelques mois bien sentis au subtil et aimable Hanotos-Mobile, pour avoir le jugement de Pâris, feraient aussi bien dans la question, et satisferaient une royale importance dont je devine les dessous – des dessous très soignés.

Votre fidèle grand augure,

CALCHAS.

*Agamemnon à la Reine Victoria*
*Buckingham-Palace, London.*

Bouzou, bonne maman chérie. Elle est belle bonne maman. Elle est gentille. Elle aime bien son petit loulou Danois – devenu Grec par accident. – Il est bien ennuyé le toutou Danois ; il a de grosses pepeines. Est-ce que bonne maman chérie interviendra pas pour faire cesser les peines au toutou ? Si elle voulait bien, la bonne maman chérie, elle n'aurait qu'à dire un mot, un petit mot en anglais.

Ze vous bise en pincette, ma vénérable aïeule, *God save the queen !*

TOUTOU DANOIS.

*Le roi Agamemnon au grand Nicolas*
*ah ! ah ! ah !*
*dans la Ville-Sainte.*

Jeune cousin, j'ai un absolu besoin d'aller en France le mois prochain. Tu comprendras ce désir-là, toi qui aimes tant ce *doux* pays.

Tu n'as qu'à lever lu petit doigt pour arranger l'affaire. *Rodgi tsara krani.* J'envoie à la petite Olga un beau polichinelle. C'est le portrait de Delyannis, mon dernier ministre.

AGA.

*Au roi Agamemnon*

Réponse collective des souverains

Souhaitons de tout cœur cessation crise orientale, mais mettez-y un pou du vôtre ; augmentez indemnité et cédez quelques pikis de plus sur la frontière de Thessalie.

(Ont signé tous les souverains, sauf le bouillant Achille, qui continue à être *sur l'œil.)*

*Parthœnis à Agamemnon.*

Pas reçu réponse. Vais accepter propositions riche Romain pour villa des délices à Capoue.

PARTHŒNIS.

*Agamemnon au grand augure Calchas.*

Finissons-en. Proposez un million de drachmes de plus, comme indemnité de guerre.

A.

*Calchas au roi des rois.*

On accepte le million de drachmes, mais on voudrait également l'éparchie de Phtiotide entre l'Othrys et l'Oéta. Sans cela, rien de fait.

CALCHAS.

*Agamemnon à Calchas.*

Zut! Zut! Zut! Donnez l'Attique, la Boétie, l'Étolie, l'Arcanie l'Argolide, les Cyclades et les îles Ioniennes. Ajoutez les bottes de l'amiral Reneck, la chaîne de montre du général Thon et mon vieux fez.

A.

*Calchas à Agamemnon.*

Dans ces conditions, je crois que ça va marcher, et que Votre Majesté peut compter sur la paix. Les bottes de l'amiral Reneck ont été peu appréciées, mais l'offre de votre vieux fez a tiré les larmes. L'Europe ne veut pas vous priver de votre fez.

CALCHAS.

*Agamemnon à la courtisane Parthœnis.*

Evohé ! Ça y est ! Tu poux louer, comme les années précédentes, à Leucude, la petite villa des Cyclamens.

GAGA-MEMNON.

*Parthœnis au roi des rois.*

Je m'amène ; mais envoyez le terme d'avance.

# ROMAN DE PROVINCE

*Si jeunesse savait !...*

Parmi les lettres du courrier qui s'empilent chaque semaine sur mon bureau, j'ai trouvé cotte épître dont la longueur m'avait d'abord un peu effrayé ; mais le commencement demandait grâce si courtoisement, mais la suite montrait un chagrin si vrai que, peu à peu, je me suis intéressé à la lecture, et, ma foi, puisque mon correspondant inconnu croit que la publicité donnée à ses justes plaintes pourrait peut-être arranger ses affaires de cœur, je ne veux pas lui refuser cette chance à courir.

Voici sa lettre que je reproduis avec sa note émue, avec sa sincérité naïve, et sans me permettre d'en changer un mot :

« Monsieur,

» Vous me promettez tout d'abord de me lire jusqu'au bout ? J'y compte, n'est-ce pas ? C'est bien le moins que vous puissiez faire pour moi qui vous ai lu tant de fois, depuis la première jusqu'à la dernière ligne.

» Voici le cas. Les hasards d'une carrière m'ont exilé dans une sous-préfecture du Nord. Du jour au lendemain il a fallu rompre avec toutes mes habitudes, et quitter tous ceux qui m'aimaient. Oh ! l'arrivée dans la petite ville, si silencieuse, si calme, avec les rues où l'herbe pousse si drue entre les pavés, où le passage d'une voiture met tout le monde aux fenêtres, où la nuit tombe si vite et parait si lugubrement triste ! Quelles comparaisons navrantes évoquées par le fait divers de tel ou tel journal apportant l'écho de quelque « première », de quelque fête, de quelque événement parisien ; et quelles silhouettes surgissent dans l'ombre, à la lueur tremblottante des becs de gaz, dans le café où l'on se réunit après dîner avec ses compagnons de chaîne !

» Eh bien, monsieur, cette petite ville était devenue pour moi un paradis que je n'aurais pas voulu quitter pour tout l'avancement du monde. Je suis l'ami, l'amant le plus dévoué et le plus fidèle – ne riez pas, c'est très sérieux – d'une femme plus âgée que moi de neuf années… ce qui ne la fait pas encore bien vieille ; d'ailleurs ce droit d'aînesse était précisément une des choses qui me plaisaient en elle. Il me semblait que je trouverais dans son affection un peu de ce charme attendri, de cette protection dont nous sentons comme un besoin instinctif lorsque nous nous trouvons ainsi lancés tout seul dans la vie. Belle, non ; séduisante au possible, avec son teint

mat, ses grands yeux de velours frangés de cils noirs, et surtout son sourire enchanteur d'une douceur si calmante, si persuasive, si maternelle. Avec cela, instruite, intelligente, et possédant cette force immense, la gaieté, une gaieté qui parfois même m'inquiétait un peu, avec la crainte vague que cette sérénité inaltérable ne cachât un manque de cœur.

» Il y a un mari qui est… le mari ; c'est tout dire. Vous allez sourire, monsieur, avec votre scepticisme de boulevardier, lorsque je vous aurai affirmé qu'il est brutal, égoïste, commun absolument nul ; bref, un être qui ne compte pas. Et cependant il est ainsi, et je sais par ses confidences qu'il n'y a plus aucun rapport entre sa femme et lui : partage dont je ne saurais supporter l'idée. Que voulez-vous, je suis encore très jeune pour une foule de choses…

» Il y a trois ans déjà que cette liaison dure, trois années que j'ai cette femme pour unique horizon, et que toute ma vie tient dans les quelques heures qu'elle peut me consacrer par semaine. Plusieurs fois j'ai eu l'occasion de changer de résidence pour un poste supérieur ; j'ai toujours refusé. Je ne sais plus que les rues sont tortueuses, que les tuyaux d'usine qui se profilent lugubrement sur le ciel gris envoient dans les airs une poussière de charbon qui retombe en pluie sur les maisons noirâtres et sur la ville désolée ; tout m'apparaît fleuri, pimpant, ensoleillé, tout le reste n'existe plus, il n'y a plus qu'*Elle* au monde !

» Or, voici ce qui me navre. Elle a toujours été coquette avec la plupart de ceux qui l'approchaient, surtout avec les nouveaux venus, les passants dont les visages inconnus rompaient la monotonie de son existence provinciale. Pour eux, elle déployait tout l'arsenal de ses séductions, vive, enjouée, poussant le flirtage jusqu'à la légèreté ; mais en dépit de ses apparences, je sentais bien que tout cela n'était que des feux de paille, et qu'au fond elle n'aimait que moi. Elle me donnait d'ailleurs les preuves d'une affection réelle, se promenait avec moi à l'écart, accompagnée de ses enfants, car vous savez comme on est potinier dans ces petits trous, et parfois même venant audacieusement passer une heure dans ma modeste garçonnière.

» Tout à coup tout a changé. Visites et promenades sont devenues plus rares et plus brèves. À peine un petit mot de temps en temps, rempli d'ailleurs des protestations les plus amoureuses comme pour me faire prendre patience. Alors j'ai voulu savoir et j'ai su. Elle a comme voisin un étudiant plus jeune encore que moi, beaucoup plus jeune, et on les a vus se promener ensemble du côté des remparts. Cette découverte m'a causé une peine atroce ; j'ai senti comme un grand froid au cœur. Tout me fait croire cependant qu'il n'y a encore aucun lien entre eux, je sais par expérience qu'elle ne se donne pas à la légère, et qu'elle est très longue à

se décider ; mais qui me dit que ce flirtage ne va pas être un commencement de liaison ?

» Et ce qui me renverse le plus – par-donnez ma fatuité à mon anonymat – c'est que je passe pour un très joli garçon, très loyal, très discret, très sensible, et – comment vous dirais-je cela d'une manière convenable ? – d'une vigueur en amour indémontable. Jadis, à l'École de droit, mes camarades m'avaient surnommé *Robustus.* Toute modestie à part, je crois que les heures que mon amie passait chez moi ont toujours été délirantes. J'ajoute que je ne lui ai jamais fait une minute de peine, et qu'au bout de trois ans tout le monde en est encore à ignorer notre liaison, ce qui, ici, est un véritable tour de force. Eh bien, monsieur, l'étudiant, cause de toutes mes angoisses, est absolument laid, petit, malingre, chétif, imberbe, les cheveux rares, et avec cette vanité et ce besoin de bavarder qui sont l'apanage du tout jeune homme, il se vante déjà publiquement d'être très avant dans les bonnes grâces de la dame.

» J'ai voulu avoir une explication décisive. Elle est venue chez moi, bonne, affectueuse toujours, calmant mes appréhensions sous ses baisers, et me berçant sur sa poitrine satinée, comme un enfant malade. Ah ! je vous jure que ses caresses paraissaient sincères, et que ses cris de plaisir n'étaient pas une comédie ! De vraies larmes de volupté tombaient de ses yeux mi-clos, de ses paupières convulsées, avec

un regard parti vers les paradis artificiels ; elle est sortie de mes bras, absolument brisée, me jurant une fois de plus, entre deux aveux reconnaissants, un amour éternel… Et le lendemain, monsieur, le hasard, aidé par l'exiguïté de la ville, me les a fuit rencontrer tous les deux, elle et *lui,* se promenant ensemble !

» Mon cœur s'est arrêté, et j'ai cru que j'allais tomber. Les boutiques, les murs, les maisons en brique, tout tournait autour de moi. N'aurait-elle pour but que d'exciter simplement ma jalousie ? Elle aurait tort, car je souffre tellement que je suis capable de tout, même de m'enfuir bien loin pour échapper à un supplice pareil. Si je pars, elle verra ce qu'elle a perdu, elle versera des larmes de sang, mais il sera trop tard. Moi, de mon côté, je ne sais ce que je deviendrai. J'ai cette femme dans l'âme, dans le sang ; elle m'a pris tout entier jusqu'au plus profond de mes moelles ; je ne puis songer à elle sans un frisson. Qu'est-ce que je vais devenir ? Je ne lui on veux nullement ; ce n'est pas un jaloux qui parle, c'est un malheureux bien triste, bien découragé, capable de tous les pardons, de toutes les concessions, de toutes les lâchetés, pour voir revenir à lui son amie.

» Voici les faits, monsieur, je vous en supplie, racontez-les, arrangez-les ; prêtez-moi le secours de votre plume. Si elle lit votre volume, et je ferai on sorte qu'elle le lise, peut-être comprendra-t-elle tout

ce qu'elle va détruire par son inconséquence et sa légèreté ? Les amours vraies ne sont déjà pas si fréquentes ; une affection aussi profonde que la mienne vaut qu'on y tienne. Enfin, que voulez-vous ! Je suis comme un homme qui sent qu'il se noie et qui se raccroche à toutes les branches. Je vous en supplie, ne m'abandonnez pas, et je vous en aurai une reconnaissance éternelle.

» RODOLPHE S...»

C'est fait, mon pauvre amoureux ; j'ai fait ce que vous me demandiez, parce que j'ai senti que vous deviez souffrir, et que vous étiez follement épris.

Puisse la reproduction de votre lettre faire un miracle – je le répète, *un miracle.* Si, par contre, vous parvenez à guérir, vous verrez que la vengeance la plus douce à celui qui a beaucoup aimé une femme est de voir cette femme en aimer beaucoup un autre.

## RÊVE DE FRAÎCHEUR

Dans ce temps-là, j'avais une maîtresse qui s'appelait Rirette. À la vérité, elle ne s'appelait pas Rirette, mais comme, pour des raisons à elle connues, elle m'avait baptisé Ri-Ri, moi je l'avais baptisée Rirette. Donc, un certain matin, le soleil était entré dans notre chambre plus joyeusement que d'habitude, et Rirette m'avait dit :

— Tu ne trouves pas, petit homme, que nous avons eu joliment chaud cette nuit ?

Évidemment, nous avions eu chaud. Peut-être avions-nous fait tout ce qu'il fallait pour ça, mais certainement la température était torride, les draps étaient roulés en corde, et les couvertures étaient je ne sais où. Je vous vois d'ici vous exclamer d'un air scandalisé : « Mais, monsieur, vous étiez donc couché avec cette Rirette ! » Mais certainement, ma bonne madame, j'étais couché avec mademoiselle Rirette, et, en temps, habituel j'y trouvais un plaisir extrême. Pourtant, cette nuit-là, je le reconnais, la température avait été très au-dessus de la normale, comme disent les météorologistes en chambre. J'acquiesçai donc à l'observation de ma maîtresse avec un mutisme voisin – oh ! combien ! — de l'abrutissement, et Rirette continua :

— Vois-tu, Ri-Ri, ce que nous devrions faire ? Nous devrions louer une petite maison à la campagne. Au moins, les nuits seraient fraîches, et nous nous aimerions bien davantage.

J'avais de la méfiance :

— Où ça, à la campagne ? demandai-je.

— Je ne sais pas, du côté de Bougival ou de Robinson. Je suis sûre qu'il y a par là des petits nids très gentils, où l'on pourrait être heureux, si heureux ! Veux-tu, mon Ri-Ri, veux-tu ?…

Cette suave Rirelte avait une façon de demander les choses, en s'enlaçant autour de vous comme une liane, en vous étreignant dans ses bras nus, en vous soufflant dans le nez son haleine de fraise des bois… Elle m'aurait demandé à ce moment-là la colonne Vendôme que j'aurais essayé de la lui donner… Cependant, j'objectai encore :

— Voyons, nous sommes si bien dans notre petit nid du boulevard Haussmann ; nous avons la vue de tous les arbres du monument expiatoire. Ça ne te suffit donc pas comme campagne ?

— Oh ! non, je voudrais la vraie campagne, la vraie, celle de Robinson.

Et allez donc, les bras satinés ; et allez donc, les lèvres de fraise. Le grand jeu. Toute la lyre ! Je répondis en balbutiant :

— Eh bien, quand nous nous lèverons, nous prendrons le chemin de fer de Sceaux, et nous chercherons.

Nous nous levâmes une grande demi-heure après – jamais je n'avais eu si chaud ! C'est vrai pourtant que Paris devenait impossible – et nous voilà partis pour la station de Port-Royal, En arrivant près de Bourg-la-Reine, nous apercevons, non loin de la voie, un petit chalet, gentil comme tout, qui s'appelait : « La Bicoque » et au balcon un écriteau :

*Propriété meublée à louer.*
S'adresser à l'épicier.

Nous descendons du train, et nous visitons. Charmante, cette bicoque. Un pavillon à un seul étage, avec balcon circulaire en bois découpé, autour duquel un lierre peu soigné s'était mis à pousser avec une exubérance folle. Les volets étaient verte, la maison elle-même était verte tant elle était tapissée de vigne vierge. Quant au jardin, il était certainement moins soigné que celui du monument expiatoire, mais il y avait un grand marronnier qui donnait beaucoup d'ombre, et sur la pelouse une boule d'argent dans laquelle, lorsqu'on se regardait, on apparaissait rond comme une pomme. C'était très gai.

Les conditions furent bientôt faites. Mille francs par mois ou doux mille quatre cents francs pour la saison, payés d'avance.

— Loue pour la saison, me souffla Rirette. C'est bien plus avantageux de cette manière nous gagnons six cents francs.

— Comment diable est-ce que nous gagnons six cents francs ?

J'essayai de calculer mentalement, mais j'avais le cervelet un peu liquéfié par la chaleur, et m'en rapportant à l'arithmétique de Rirette – quelque chose de joli ! – je louai pour la saison.

Le soir même, nous nous installions. Rirette n'avait apporté que des vestes de piqué blanc, des costumes de toile, de linons, de batiste écru, que sais-je, froufrou joyeux d'étoffes à nuances claires qui faisaient mon ravissement. Avec son nécessaire de toilette et les mille bibelots dont, elle ne pouvait se passer, notre chambre de cretone à gros bouquets était devenue charmante. Dans les tiroirs, mes cravates erraient au milieu des chemises brodées, et dans les placards mes complets disparaissaient sous les costumes, Jusqu'à une heure du matin, nous clouâmes, nous rangeâmes (est-ce assez laid cette première conjugaison !) Puis après, l'on se coucha pour inaugurer le grand dodo du milieu. Comme je vous ai déjà dit que je couchais avec Rirette, j'espère que cette fois vous ne serez pas choqués. Péché avoué est à moitié pardonné ; donc quand on l'a avoué deux fois, l'absolution doit être pleine et entière. La nuit fut fraîche ; évidemment elle devait être plus fraîche

qu'à Paris ; cependant j'eus encore bien chaud. Nous avions laissé d'abord la fenêtre ouverte, mais cela attirait de gros papillons qui trouvaient le moyen, avec une seule paire d'ailes, de chatouiller nos deux nez en même temps. On ne connaît pas de choses pareilles, et il n'y a qu'à la campagne que peuvent se constater des phénomènes aussi bizarres.

Mais, par exemple, le lendemain matin fut exquis. Les arbres du jardin se profilaient dans un léger brouillard ; l'herbe était humide de roséo et, sur les feuilles, de petites gouttes d'eau brillaient comme des perles, tandis qu'ailleurs s'étaient formés comme de longs fils de la vierge. Dans les bois, les oiseaux s'éveillaient en gazouillant ; avec cela un petit vent frais délicieux. C'était certainement mieux que le jardin du monument expiatoire. Et lorsque le matin, Rirette descendit dans le jardin avec un chapeau de paille tout simple, relevé par derrière sur le haut chignon et rabattu sur les yeux, juste au-dessus d'une petite frange de cheveux frisottés, avec son costume court, le cou et les bras nus, sans bijoux et sans poudre de riz, il me sembla qu'elle était encore cent fois plus jolie qu'à Paris. On se promena devant le château Trévise, on poussa une pointe sur la route d'Antony, presque jusqu'à la pittoresque auberge du « Bœuf couronné », à la Croix-de-Berny ; bref, la matinée passa très bien, et l'on déjeuna de bon appétit sous la tonnelle, car il y avait de tout dans ce jardin,

une tonnelle, un petit rocher, un bassin avec un jet d'eau cassé.

Après le déjeuner, la sieste, puis, à trois heures, essai de promenade, mais la route d'Antony était devenue impossible. Un soleil !

— On n'arrose donc pas dans ce sacré pays ! commence à grincher Rirette : c'est assommant cette poussière qui vous grimpe dans les jambes ! Le fait est qu'il faisait beaucoup plus chaud qu'à Paris. Les maisons donnent bien plus d'ombre que les arbres. On rentra sous la tonnelle.

J'allumai un cigare. À cinq heures nous avions pris la douce habitude de nous en aller en cab à Armenonville boire un sherry-cocktail ; je proposai une petite visite à pied dans le premier café de Bourg-la-Reine, où l'on nous servit, faute de mieux, un amer-menthe qui ne pouvait décemment soutenir une comparaison même lointaine avec le sherry-cocktail. Nous rentrâmes un peu attristés ; le petit rocher et le bassin étaient toujours là, et le dîner était encore servi sous la tonnelle.

— Qu'est-ce que nous allons faire ce soir ? demandai-je un peu inquiet.

— Ce soir ?

— Oui. Comment allons-nous employer notre après-dîner. Nous ne pouvons cependant pas nous coucher comme les poules !

— J'ai une idée, me dit Rirette triomphante. Après le dîner, nous prendrons le train pour Paris, et nous irons aux Ambassadeurs.

À neuf heures, heureux comme deux évadés, nous aspirâmes avec délices l'air saturé de gaz, sous les grands arbres des Champs-Elysées ; nous dégustâmes, avec des pailles, un exquis sherry-cobler, rosé et glacé, tout en écoutant la voix suave de Sulbach. Au fond, c'était là le vrai bonheur.

Nous sommes rentrés boulevard Haussmann, et nous avons donné l'ordre de raccrocher l'écriteau au balcon de « la Bicoque ».

Le jardin du monument expiatoire est superbe… et les maisons y poussent si bien !

## À LA SUEUR DE TON FRONT !

Il était tout petit, le pauvre Fred, lorsque son père, le Révérend John Harfield, qui avait eu onze enfants – Dieu bénit les nombreuses familles – lui répétait à tout propos le fameux verdict lancé à la porte du paradis perdu, avec commandement d'expulsion signifié par un ange – l'huissier du temps – armé d'une épée flamboyante :

« Tu mangeras ton pain à la sueur de ton iront. »

Il avait toujours eu du pain, sinon des confitures pour mettre dessus ; mais ce pain, il l'avait toujours péniblement gagné. Du plus loin qu'il se souvenait, il n'avait jamais eu dans sa poche un penny, ou un shelling qu'il n'eût conquis à la force du poignet dans l'âpre lutte pour la vie. Et, s'il avait beaucoup sué dans ce dur et incessant combat, il était devenu débrouillard, intelligent, robuste et très joli garçon, ce qui ne gâte rien. Grand, mince, très brun de cheveux, avec une moustache châtain clair, effilée et soyeuse, il trouvait te moyen d'avoir l'air élégant avec les *suits* les plus simples, et le moindre veston bombant sur son torse solide, semblait toujours sortir de chez le grand faiseur. Cependant, Fred avait parfois ses heures de tristesse et de découragement lorsqu'il voyait passer dans les allées d'Hyde-Park

ou de Rotten-Row toutes ces belles jeunes filles en amazone, tous ces lords corrects et cossus, en chapeau gris, conduisant de beaux spidders ou installés dans des huit-ressorts moelleux, il se demandait si, pour lui aussi, ne viendrait pas à sonner l'heure du luxe, l'heure des jouissances sans effort ni transpiration.

Cette heure sonna. Dans un tea-party organisé à Leicester-Square, il rencontra mademoiselle Conchita, fille de Domingo Nevadas, le roi du pétrole. Elle était rousse, un peu grêlée, avec des yeux clignotants percés en trou de vrille et douée d'un embonpoint précoce qui lui donnait l'air d'un pot à tabac… mais elle avait quarante millions, – quarante millions ! À première vue, elle s'éprit follement de Fred Harfield, et, de toute la soirée, ne voulut danser qu'avec lui. Elle s'appuyait complaisamment sur son épaule, se laissait aller dans ses bras, et lorsqu'entre deux valses, en se dirigeant tendrement enlacés vers le buffet, le fils du clergyman, tout en s'épongeant le front, trouvait que le sandwich réparateur était gagné, toujours suivant le précepte divin.

Le lendemain, le senor Domingo vint, contrairement à tous les usages, et le revolver au poing, demander au Révérend John Harfied la main de son fils pour sa fille qui, depuis la veille, enfermée dans sa chambre, sanglotait en poussant des miaulements de chatte férue d'amour. Le pauvre Fred ne put

s'empêcher de terriblement hésiter. Quoi ! enchaîner son existence à celle de ce saucisson à pattes ! Respirer toute sa vie les effluves fauves de cette pilosité rubescente – je ne sais pas si je me fais bien comprendre – imprimer des baisers de mâle convaincu sur ces lèvres lippues et faire tressaillir du divin frisson ces chairs molles et flasques ! Quel ardu problème, surtout lorsque jusqu'ici on n'a eu qu'à vouloir pour posséder les plus belles filles de « *Criterion* » ou de l'*« Empire »*, voire même les plus gracieuses ladies, dans ces retours en mail, à l'heure où la nuit mystérieuse permet les plus tendres caresses. Il eut un moment d'horreur invincible, et confia ses perplexités à son père. Mais celui-ci, le doigt sur la « holy Bible », lui répéta qu'on n'était pas jeté en cette vallée de larmes pour avoir de l'agrément, et qu'il fallait gagner son pain à la sueur de son front.

Le petit Fred songea que pour quarante millions il pourrait enfin avoir beaucoup de pain blanc, et les fiançailles eurent lieu. Il demanda seulement que le mariage fût célébré à Paris, ville qui lui apparaissait, dans ses rêves de jadis, comme la cité paradisiaque par excellence. Et les familles s'installèrent à l'Hôtel-Pyramidal. Il y eut des fêtes splendides auxquelles on convia toutes les élites et toutes les aristocraties. On vint beaucoup, un peu par curiosité, un peu parce qu'on savait que le vin de champagne *extra-dry* serait de première marque, mais aussi avec

un vague désir de dénigrement. On trouva généralement Conchita affreuse, mais peut-être pas autant qu'on l'eût désiré. Et pourtant, la pauvre enfant paraissait encore plus laide avec ces robes de linon, ces ceintures de satin qui soulignaient son embonpoint et sa taille contrefaite, ces chapeaux catapultueux qui, campés sur cette tignasse rutilante, faisaient songer à ces toques empanachées dont on coiffe les singes qui dansent sur les orgues de barbarie. Ce n'était pas sans un effarement d'épouvante que Fred voyait arriver le jour du suprême sacrifice. Sous prétexte d'installation de l'hôtel – un immeuble merveilleux rue Velasquez, avec jardin donnant sur le parc Monceau – il tâchait de gagner du temps, ralentissait le zèle des tapissiers, exigeant des étoffes et des tentures introuvables.

Enfin, sur les instances du papa Domingo qui, toujours le revolver au poing, commençait à rouler des yeux terribles en lançant des « carambas » inquiétants, il fallut bien finir par s'exécuter, et la cérémonie fut fixée au mois suivant.

Nous avons tous été à ce mariage-gala qui a rappelé, toute proportion gardée, le couronnement du tsar. Nous avons vu l'église de la Madeleine toute tendue de tapis de Smyrne, les entrecolonnes garnies de massifs d'orchidées et de roses, l'archevêque de Grenade venu tout exprès d'Andalousie et entouré d'un état-major exotico-sacerdotal, nous avons en-

tendu les soli chantés par Renaud, Alvarez et madame Caron, l'orchestre de l'Opéra alternant avec celui de l'Opéra-Comique, et dehors nous avons contemplé cent mille personnes amoncelées sur les trottoirs de la rue Royale, les tables de Durand prises d'assaut, le service des omnibus arrêté, la police sur pied, les agents renforcés par un escadron de gardes municipaux avec la grande tenue, la culotte blanche et le plumet.

À notre tour, après avoir occupé notre fauteuil d'orchestre – pardon, de nef numéroté – nous avons suivi la foule, qui s'étouffait, dans la direction de la sacristie, et, tandis que les orgues jouaient la marche nuptiale, avec accompagnement de tambour et de grosse caisse, nous n'avons pu nous empêcher de songer à Guy chantant :

Et voilà comment, nous les rastaquouères – rrres !
Les rois du pétrole et des mines d'or,
Nous faisons des choses extraordinaires – rrres !
Que ne sauraient faire encor
Aucun de vos millionnaires – rrres !

Nous avons félicité le petit Fred, qui paraissait un peu embarrassé de nos compliments ironiques, tandis qu'à côté de lui, béate, béante, affreuse, apparaissait Conchita, tire-bouchonnée dans sa robe de satin blanc et auréolée de fleurs d'oranger. Spectacle véritablement épouvantable, donnant à l'élégante

sacristie parisienne comme une vague ressemblance avec le musée des horreurs.

Il faisait quarante degrés à l'ombre, et malgré toute sa robustesse, Fred Harfield se sentait absolument déprimé. Le papa Domingo avait inséré dans le contrat un certain paragraphe conditionnel sur le *bueno comportamiento,* le *good behaviour* du mari qui donnait à réfléchir. Serait-il à hauteur ? Ou, au contraire, allait-il marcher à une honteuse défaite ? Il comptait beaucoup sur le cadre luxueux de l'hôtel, sur la demi-obscurité du nid conjugal permettant les illusions d'optique, mais surtout sur la fraîcheur bienfaisante de la nuit.

Il mangea comme un ogre, but comme un Templier les vins les plus généreux ; puis, le soir venu, il ouvrit toutes grandes les fenêtres de la chambre qui donnaient sur le parc. Hélas ! pas un souffle d'air ne glissait à travers les grands arbres endormis dans une torpeur lourde. Une buée chaude s'élevait du sol et envoyait des effluves à une température de hammam. Haletant, Fred se sentit absolument oppressé, sans aucune force virile pour réagir contre cet abrutissement général de la nature. La réaction produite par les crus commençait à se faire sentir, et son front était couvert de sueur.

Quelle situation ! En vain, pour se donner du cœur, il essayait de penser aux quarante millions. Les mines de pétrole n'éveillaient encore que des visions

de flamme et que des idées chaudes. Pauvre petit Fred ! Alors, il songea à la phrase du clergyman, à ce précepte terrible qu'il avait, toute sa vie, entendu résonner à ses oreilles :

« Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. » Et, épongeant son crâne sur lequel perlaient les gouttes, il pénètre chez son épouse dans la chambre à coucher, j'allais dire la *chapelle expiatoire* – très accablé, très inquiet de lui-même et sentant plus que jamais le poids de la malédiction divine, et de la tare originelle.

# L'ASCENSION

On était arrivé au croisement de l'allée des Acacias avec celle de la Reine-Marguerite, lorsque Georges, assis à côté de moi en voiture, envoya un gentil bonjour à une brunette qui passait très fière, couchée dans un mylord de louage. Il y avait de tout dans ce salut, de l'affection, du désir, mais aussi une nuance de protection très perceptible.

— Qui est-ce ? demandai-je à Jacques.

— Mon cher, c'est un nouveau produit de l'année. Ginettes des Bruyères, vingt et un ans, petit corps merveilleux – un Clodion – et tempérament hors ligne. Il y a quinze jours, elle s'appelait Régine et était simplement femme de chambre chez les Vermandoys. Elle m'y a passé bien souvent mon paletot dans l'antichambre. Ah ! si j'avais su… mais voilà, l'antichambre est un peu sombre et je suis assez myope.

— Mais alors, il y en a eu un qui n'était pas myope et qui a vu clair, même dans l'antichambre ?

— Évidemment, il y a eu quelqu'un puisque maintenant la voilà, sinon lancée – elle a tant de choses à apprendre, la pauvrette – du moins en bonne voie. C'est Mezensac qui a procédé au lancement.

— Mezensac, allons donc ! Mais je le croyais du dernier bien avec la comtesse de Vermandoys.

— Précisément. Voici ce qui s'est passé : Vermandoys, que tu connais de reste, et qui n'est pas un mari comme les autres – du moins, c'est lui qui l'affirme – avait remarqué au cercle l'heureux aménagement des petites boîtes montantes et descendantes qui, par un ingénieux système de contrepoids, permettent d'expédier les pardessus dans le sous-sol. En voyant, à l'appel du grand laquais en culottes courte, son mac-farlane partir avec son parapluie dans la profondeur de la terre, puis remonter plus tard, propre, bien accroché et sans aucune avarie, il était resté rêveur puis il s'était dit : « Tiens, si je faisais installer un système semblable dans le cabinet de toilette de Berthe ? » – Berthe, c'est madame de Vermandoys.

Oui, oui, nous le savons tous.

— C'est peut-être vrai, mais il ne faut pas le dire. Donc le comte s'était dit : « Ma femme se plaint toujours de n'avoir pas assez de place ; eh bien, avec un simple appel de tuyau acoustique, elle recevra de la lingerie la robe qu'elle voudra mettre et renverra par le même chemin celle qui l'encombrera. De cette manière elle aura toujours un cabinet de toilette, sans peignoirs, jupons ou hardes pendantes ; ce sera beaucoup plus élégant, et beaucoup plus propre. »

— Et que dit la comtesse Berthe ?

— Elle fut attendrie de cette nouvelle attention ; elle a l'attendrissement facile, la chère dame, mais il faut aussi rendre justice à Vermandoys, c'est qu'il ne songe jamais qu'à lui être agréable. C'est sans doute pour cela qu'il est trompé. Il ne faut pas développer outre mesure, chez la femme, les facultés amatives, ni les bosses de l'attendrissement. On fait venir l'architecte du cercle qui, en un rien de temps, installe dans le cabinet de toilette de madame, deux petits cercueils verticaux, l'un montant, l'autre descendant, munis de patères, et de tout ce qu'il faut pour emporter vers les combles et *vice versa,* toutes les fanfreluches féminines. Madame était ravie. C'était tout ce qu'il y a de plus commode et de plus pratique. Or, dernièrement, Vermandoys avait annoncé à sa femme qu'il irait à *Lysistrata*, et, bien entendu, celle-ci s'était empressée de téléphoner à Mézensac de venir l'aider à passer cette soirée de solitude et prendre le thé avec elle dans le cabinet de toilette.

— Du thé de la caravane ?

— Tu es dur pour la comtesse. Malheureusement il arriva que Vermandoys, mis très en verve par le second acte de la pièce de Donnay, par toutes les femmes demi-nues étendues sur des peaux de tigre chez Salabacca, mais surtout par la danse suggestive de la belle Sorel, avec rotation ombilicale et mordillement de pétales de rose, éprouva tout à coup le be-

soin – comment dirais-je ? – de se faire lysistrater, et sans attendre la fin du spectacle il rentra chez lui.

» Au bruit de la porte de l'hôtel qui se refermait, la comtesse accourut à la fenêtre, et vit Vermandoys qui, très guilleret, traversait la cour.

» – Ciel ! mon mari ! s'écria-t-elle.

» – Où fuir, riposta Mézensac qui, sans doute à cause de la chaleur, avait adopté un costume des plus primitifs, un costume de *tea-party* tout ce qu'il y a de plus… Princedegallesque.

» Tandis qu'il cherchait des yeux une issue, Berthe, la femme de sang chaud et de sang-froid, avait saisi le frac, le gilet et le pantalon de Mézensac, et avait fourré le tour, y compris le propriétaire, dans l'armoire mobile numéro 1 ; puis, prompte comme l'éclair, elle avait envoyé le chargement complet au troisième, à la lingerie où Régine travaillait tranquillement à la lueur d'une lampe rose. En même temps, l'armoire montante numéro 1 était remplacée par l'armoire descendante numéro 2, contenant un peignoir violine avec ceinture de satin et grand col en guipure d'Angleterre, qu'elle s'empressa de revêtir.

» – Mon Dieu, Berthe, que tu es gentille ainsi ! avait déclaré Vermandoys, en entrant très émerillonné.

L'œil encore ébloui des batailles d'hier,

» Oh ! cette Sorel !… En vain la comtesse voulut se débarrasser de son mari le plus rapidement possible. Cet homme avait vu *Lysistrata* et il avait son idée, une idée absolument fixe ; et quand un homme caresse une idée fixe depuis la rue de la Chaussée-d'Antin, il n'a pas plus d'oreille que le modèle de Falguière. Le renvoi prit donc un certain temps. Ô hyménée ! que de crimes on commet en ton nom !

» Pendant ce temps, la petite Régine avait été bien surprise de voir débarquer dans sa lingerie un beau monsieur, vêtu à la mode d'un jeune Dieu, et portant sur le bras un complet de soirée. De son côté, Mezensac avait trouvé tout à fait gentille cette caméristeen col droit avec un corsage moulant d'agréables rondeurs. Les yeux étaient superbes, en dépit d'un certain effroi bien naturel, et le teint sous la lumière de la lampe avait de jolies teintes roses. Note bien que Mezensac avait été dérangé en pleine conversation, alors qu'il se sentait absolument en verve, et ajoute si tu veux qu'il avait, dans le gousset de son gilet en cœur, une petite bourse très bien garnie…

» Toujours est-il, qu'en dépit de la pause un peu trop prolongée de Vermandoys, Mézensac ne trouva pas le temps trop long, et je crois, par Cypris, qu'il avait complètement oublié la comtesse, lorsqu'un coup de sifflet retentit dans le tuyau acoustique :

» – Tulu ! Tulu ! Vous êtes là, Régine ?

» – Oui, madame, répondit la femme de chambre d'une voix pâmée.

» – Eh bien, renvoyez-moi immédiatement l'armoire numéro 1.

» – Bien, madame.

» L'armoire numéro 1 redescendit, mais à vide. Nouveau coup de sifflet strident :

» – Tulu-Tulu lu-lu !!! Êtes-vous folle ! Je vous ai demandé l'armoire numéro 1, mais avec son contenu. Vite ! Je suis pressée. Renvoyez immédiatement par l'armoire numéro 2.

» Il y eut un silence, puis ce fut le sifflet qui retentit à son tour dans le cabinet de toilette de la comtesse, mais un coup de sifflet en douceur :

» – Tu-luuuuu ! Madame, le contenu répond qu'il ne peut pas passer sa nuit à monter et à descendre. Toutes ces ascensions le fatiguent.

Il est au troisième étage, et il y reste.

» – Dites-lui que je lui ordonne de venir immédiatement.

» – Zut ! répondit une voix masculine ponctuée par un formidable éclat de rire.

» Et voilà comment, conclut mon ami, Régine est devenue Ginette des Bruyères, et comment elle se promène aujourd'hui, au Bois, en locati au lieu de surveiller l'ascension des armoires. Tiens, la voilà qui repasse. Comment la trouves-tu, décidément ?

— Très gentille ; mais quand s'est passé ce petit drame intime ?

— Mon cher, la semaine dernière.

— Eh bien, en voilà une qui a dû célébrer la fête de l'Ascension !

## LE POÈTE ET L'INCONNUE

J'ÉTAIS EN TRAIN de lire le dernier livre : *Femmes et fleurs*, de mon vieil ami Rodolphe Brenner, toutes ces poésies si passionnées, si pleines de flamme, qu'on les croirait inspirées par la muse de la première jeunesse, alors que Rodolphe a dépassé la cinquantaine. Mais cette âme vivace était restée jeune pour la passion littéraire ; la sève en lui remontait toujours et dans toutes les branches ; la végétation intérieure du désir, de l'espérance et de l'illusion était continue, et les intempéries du monde ou les déceptions de la vie n'arrivaient pas à la flétrir ou à l'écraser. Jamais il n'a connu celle résignation partielle qui est le fruit habituel de l'expérience, et qui conduit au désintéressement de tout, au découragement et au désabonnement universel. Et je savourais sa *Romance à madame*, lorsque je vis entrer chez moi Rodolphe, portant beau, la tête rejetée en arrière, la barbe blonde étalée en éventail, les cheveux drus coupés en brosse, légèrement grisonnants vers les tempes, et dans toute sa personne, quelque chose de rayonnant, ce que les Anglais traduisent si bien par *glorious.* Comme toujours, il était vêtu de clair avec des nuances trop jeunes pour son âge – un complet gris qui tirait sur le rose – et sous le col rabattu à la

Colin s'étalait un immense nœud de foulard à pois, un nœud bouffant éminemment artistique dont les bouts retombaient dans une harmonieuse symétrie.

— Vous voyez, mon cher maître, lui dis-je en lui désignant mon meilleur fauteuil, vous me surprenez en flagrant délit. J'étais en communion intellectuelle avec vous.

— Ah ! ah ! s'écria-t-il, cela tombe bien, car c'est précisément au sujet de ce dernier livre que je viens vous demander conseil.

— Un conseil à moi ? Allons donc.

— Oui, oui, vous vivez plus que moi dans les milieux mondains, vous en avez accepté le décor obligé, les convenances et les petites contraintes ; vous avez pris là une façon légère et gaie de voir les choses, de jouer avec la vie, et de n'y cueillir que l'amusement de la journée ou de l'heure. Je voudrais ne pas faire un pas de clerc. Bref, voici la lettre que j'ai reçue.

Il sortit de son portefeuille un papier eau-du-Nil, très parfumé, et lut avec complaisance, tout en lissant de la main sa belle barbe blonde :

« Il y a si peu de démarcation entre l'originalité et la folie que je me demande lequel de ces deux termes vous allez choisir pour me juger. Que diriez-vous d'une femme de vingt-deux ans, mariée depuis six mois, qui sent en elle toutes les curiosités et toutes les ambitions, en même temps que le besoin

d'être guidée, conseillée par un vrai maître en l'art de la vie.

» Que diriez-vous si ce « maître » choisi par une inconnue était précisément l'auteur de *Femmes et fleurs,* le poète qui connaît si bien la femme et les fleurs ?

» Et que diriez-vous surtout, si vous étiez forcé de donner une réponse franche et sérieuse à cette demande franche et sérieuse, quelque folle qu'elle puisse paraître ?…

» JACQUELINE DE W.
*» Poste restante, rue Montaigne ».*

Il me regarda, puis avec un regard qui démentait sa phrase :

— C'est une farce, n'est-ce pas, une aimable farce de quelque bon camarade qui a voulu se payer la tête de Rodolphe Brenner ?

— Qui sait ? ripostai-je. Pourquoi n'y aurait-il pas, de par le monde, une femme jeune, jolie, romanesque, que vos beaux vers auraient enthousiasmée. Ces choses-là arrivent encore. Elle se dit curieuse, ardente, ayant toutes les ambitions… peut-être même celle du bonheur. Hé ! hé ! cela vaut la peine d'un essai loyal.

— Enfin, que répondriez-vous ? En cas de fumisterie, je ne voudrais pas avoir l'air ridicule.

— Eh bien, je sauverais la face, comme disent les Italiens. Je répondrais qu'il s'agit *sans doute* de quelque plaisanterie, mais que si, par hasard, la proposition était sérieuse, je trouverai ce rôle de conseiller éminemment flatteur, et serais prêt à en accepter la complète responsabilité.

— Bravo ! c'est cela, c'est tout à fait cela ; je vais répondre séance tenante.

Il se mit à mon bureau, écrivit la lettre avec cette belle écriture héraldique et les jambages qui s'enchevêtrent les uns uns dans les autres en amoureuses spirales ; puis il partit la jeter à la poste.

Quelques jours se passèrent, et je craignais déjà que mon chez poète n'eût été victime de quelque mystification, lorsque hier je le vis revenir radieux :

— Il y a une réponse, me cria Brenner du plus loin qu'il me vit.

— Une bonne réponse ?

— Tenez, lisez vous-même.

Il me tendit le papier, et je lus :

« Pourquoi une plaisanterie ? Elle n'aurait pas de but – et tout doit avoir sa raison d'être.

» Quoi qu'il en soit, la réponse, telle qu'elle est, plaît à Jacqueline qui se promènera mercredi, à quatre heures, au parc Monceau, près de l'étang. Elle ne donne aucun signalement. De même que l'Élève a choisi son Maître, le Maître doit choisir – ou au

moins reconnaître son Élève parmi les promeneuses du parc.

» Sinon, Jacqueline ne veut même pas être connue !…

» J…»

— Eh bien ! mon cher ami, cela m'a l'air de marcher à merveille, vous n'avez qu'à accepter le rendez-vous.

— Mais, je n'ai pas le moindre indice. Elle ne me dit même pas si elle est brune ou blonde.

— Bah ! Le parc Monceau, surtout aux environs de l'étang, n'est guère fréquenté que par de pauvres ouvrières ou des enfants de concierge. Dans ce milieu sale et dépenaillé, il ne vous sera pas bien difficile de distinguer une femme de vingt-deux ans, jolie et élégante.

Rodolphe Brenner partit, portant la tête plus en arrière que jamais, et moi je songeai qu'il risquait peut-être une désillusion, un mécompte, ou tout au moins une petite souffrance d'amour-propre. Il était très possible qu'une jeune provinciale – le style était prétentieux et province – mariée depuis six mois, et désillusionnée par la monotonie du pot-au-feu conjugal, se fût monté l'imagination sur le poète qui l'emporterait sur ses ailes d'or vers les régions éthérées de l'idéal. Elle se disait curieuse, pleine d'ambition et de désirs inassouvis. Elle avait sans

doute rêvé entre le beau poète et la belle inconnue une rencontre romanesque, au milieu des colonnes en ruines, des bouquets de verdure et des cygnes du parc Monceau.

Mais que dirait-elle, lorsqu'elle se trouverait tout à coup en présence de Rodolphe, éclairé non pas par la lueur propice des bougies mais par l'implacable cruauté du soleil, de Rodolphe apparaissant avec ses fils d'argent aux tempes, non pas drapé dans la chlamyde grecque, mais vêtu de son complet gris rose et se frayant un passage difficile au milieu des fils de concierges montmartrois, de Rodolphe enfin qui pouvait être largement son père ?…

Hier soir, j'ai rencontré au foyer de l'Opéra mon Brenner qui, penché sur une barre d'appui, causait joyeusement avec deux petites coryphées du corps de ballet.

— Comment, lui dis-je, nous sommes déjà infidèles à notre inconnue ? Et cette aventure ?

— Eh bien, me dit-il, ça n'a pas marché…

Et comme je m'étonnais de la fatuité superbe avec laquelle il me faisait cet aveu, fatuité bien peu en rapport avec le résultat négatif, il continua :

— Moi, je l'ai reconnue tout de suite. Elle était délicieuse avec son costume de mohair beige clair soutaché d'une étroite dentelle, son chapeau toque en paille mordorée orné de petits bouquets de muguet, et ses grands yeux d'enfants. On lui eût donné

seize ans à peine. En se voyant abordée par moi, elle a manifesté un réel étonnement. Figurez-vous, mon cher, qu'elle me croyait plus vieux ! Oui, ce qu'elle voulait c'était un guide, un mentor qui pût lui donner de bons conseils et la diriger, mais non un homme jeune encore et pouvant lui faire la cour.

… Et comme je restais absolument ahuri devant cette stupéfiante déclaration, Brenner, très rasséréné, et plus confiant en lui-même que jamais, continua, souriant, à faire la cour aux petites danseuses, tout en lissant sa belle barbe blonde.

## LE MARIAGE AU TZIGANE

Le comte Aqua-Sacerty avait voulu que son mariage avec la richissime mademoiselle Félicie Ratin (chocolat Ratin, le seul qui brunisse en vieillissant) fût environné d'une pompe vraiment royale et de tous les raffinements connus et inconnus. Grande, blonde, avec des yeux verts où passaient parfois les lueurs les plus étranges et son profil de camée antique, Félicie était assez féeriquement belle pour que le comte eût l'air de faire moins un mariage d'argent qu'un mariage d'amour, et cette beauté-là sauvait l'honneur, mais aussi obligeait à faire grand.

La chambre nuptiale avait été garnie de satin gris perle drapé à la grecque et relevé par des bouquets de roses. Le tapis était jonché de fleurs. Au-dessus du lit très bas, profond comme un tombeau, s'élevait un dais de satin blanc surmonté d'une couronne, et derrière le lit, dans une chambre voisine, dissimulé par une portière, tout l'orchestre tzigane du chef Patykarès. Celui-ci avait eu au préalable une conversation avec le comte Aqua-Sacerty ; il fallait en effet que, grâce à lui, la comtesse eût une nuit d'amour inoubliable, une de ces nuits poétiques, toute vibrante de passion, et de frissons éoliens…

comme jamais elle n'aurait pu en rêver chez son chocolatier de père ; quelque chose de surhumain !

Patykarès, élégant et bien pris dans sa redingote rouge à brandebourgs jaunes, sa culotte collante et ses bottes hongroises, maigre, basané, avec un magnifique mouvement de moustache menaçante et fière, était bien convenu de tout, et le programme était réglé de point en point. Cela commencerait par une valse lente… une plainte lointaine comme un sanglot étouffé tout à coup, puis revenant très doux, puis mourant encore. À cet appel mélancolique et tendre du violon répondraient les frères, les autres violons, puis ses amis la clarinette, le violoncelle et la basse, soutenus lourdement par le cymbalum. La valse s'élèverait au ciel en spirales sonores, planerait un instant au-dessus du lit et retomberait en flots d'harmonie – un bain de sons – sur le couple extasié. L'attaque de violons surtout ferait tressaillir, le boyau se tordrait, les basses sembleraient consoler et bénir, tandis que, dans la clarinette hululante, on percevrait distinctement des cris de femme pâmée.

— Mais où trouverez-vous cette musique ? avait demandé le comte un peu surpris.

— Que monsieur le comte ne s'inquiète pas. Jamais nous n'écrivons notre musique ; je joue comme je sens, comme je pense, et mes camarades me suivent d'instinct. Mon silence fait trou, mes reprises ramènent de plus belle la mélodie maîtresse, mes

compagnons semblent lire dans mes yeux et le mouvement de mes doigts ; tous égaux d'ailleurs, tantôt nous écoutant, tantôt nous annihilant dans une harmonie commune ce sont comme des voix amies qui s'appellent, se cherchent, se meuvent au gré de leur caprice.

— Soit ; mais après cette fameuse valse langoureuse ?

— Après, comme il vous faudra quelque chose de plus gai, j'attaquerai le *Pizzicato-polka* de Strauss, et je finirai par la magistrale *Marche de Ragotsky,* pour célébrer votre triomphe.

— C'est entendu, avait dit le comte, ravi, je crois que ma nuit de noces aura de l'allure.

Et, de fait, le soir du mariage, Patykarès était venu avec ses douze musiciens, types plus étranges les uns que les autres. Tous barbus et chevelus, avec de féroces hérissements de moustaches et de mèches rebelles ; le joueur de cymbalum, avec sa barbe blanche, avait toute la majesté d'un magnat hongrois. La caméristé était partie, laissant la comtesse en tête à tête arec le comte. Enfin, seuls ! Celui-ci avait toussé trois fois d'une voix sonore : « Hum ! Hum ! Hum ! » C'était le signal convenu.

Immédiatement, Patykarès s'était levé, bien campé sur une hanche, l'œil terrible sous le sourcil fourni, et la musique avait commencé. Dans un appel plein de langueur, le violoncelle avait jeté une gerbe

de traits brillants, s'élevant dans l'air comme une fusée dans la nuit, tandis que le cymbalum égrenait à l'infini ses gammes cristallines, ténues et aériennes. C'était un thème se déroulant à l'infini, changeant de ton, de mesure, de sentiment et, peu à peu, se perdant dans un inextricable enchevêtrement de broderies folles ou de variations lointaines.

La comtesse, un peu surprise d'abord, s'était mise à écouter toute attendrie, toute frémissante ; mais quand le comte, voulant profiter de son extase, voulut approcher ses lèvres qu'il tendait – il faut bien le dire – en forme de petite trompe, – elle le repoussa durement, en disant, les yeux perdus dans son rêve ;

— Laissez-moi donc entendre encore !

Prêtant l'oreille, elle suivait ces sons étranges, ces dissonances troublantes mais d'une si impérieuse originalité, ces marches qui tantôt s'alanguissaient comme un adieu de femme, pour reprendre ensuite plus résolu et plus farouche.

Et tout à coup elle s'écria :

— Qu'est-ce qui joue cela ?

— C'est Patykarès, le fameux Patykarès avec son orchestre.

— Je veux voir !

Et avant que le comte Aqua-Sacerty eût pu la retenir, elle bondit vers la porte, souleva la tenture, et regarda de tous ses yeux le tzigane qui soutint le

choc sans faiblir. Au contraire, descendant de son estrade, il avança vers la jeune femme, l'hypnotisant de son regard étrange, et, approchant la caisse de son violon tout près de l'oreille de la comtesse, il continua à la griser d'harmonie. À travers les innombrables arabesques de cette vertigineuse mélodie, air de danse ou chant de guerre, elle percevait des traits d'une indicible fierté, d'une tendresse déchirante. Ce n'était plus le chef d'orchestre, espèce de bohémien déguisé en hussard de cirque Corvi, mais je ne sais quel héros de ballade, presque debout sur les étriers, le cou nu, longues moustaches pendantes, avec le bonnet fourré à triple aigrette, et sur les épaules une peau de tigre flottant au vent, tandis que le cheval galopait harnaché de lanières de cuir et d'ornements de métal, sous sa housse à franges d'argent surchargée de rubis et d'émeraudes. C'était le guerrier luttant pendant des siècles contre le Turc et l'Allemand, toujours à cheval et le sabre à la main, tourbillonnant sans fin d'un ennemi à l'autre sur un étroit espace arrosé de sang, rempli de victoires et de désastres…

Patykarès avançait toujours vers la comtesse Aqua-Sacerty, qui, extasiée, les mains jointes, reculait pas à pas, et, oublieuse de tout, il allait pénétrer dans la chambre nuptiale, lorsque le comte énervé l'arrêta net, en lui disant :

— Voyons, chef d'orchestre, mon ami, vous vous oubliez ; retournez avec vos musiciens, et attaquez

moi la Marche de Ragotsky, tandis que je vais enlever mon frac.

Il repoussa le tzigane, laissa retomber la portière, et passa un instant dans sa chambre, afin de revêtir un petit complet de nuit, en même temps riche et décent, une espèce de dalmatique de velours à manche flottante qui devait s'harmoniser à merveille avec les tchardaz entendues. Et, tout en se déshabillant en hâte, il criait par la porte :

— Eh bien, Patykarès, mon bon, cette Marche de Ragotsky, à quand ? Chaud, chaud ! Ne laissons pas languir. Il ne faut pas que la comtesse redescende sur terre.

Mais la musique ne marchait plus, le silence régnait dans l'appartement.

— Bah ! se dit philosophiquement le comte, les *chevaliers* prennent un moment de repos ; en somme, ils l'ont bien gagné, mais leur reprise, tout à l'heure, n'en éclatera que plus entraînante, et ce sera le vrai moment.

Il noua autour de ses reins une cordelière dont le gland d'or devait lui donner une contenance, et après avoir donné un dernier coup d'œil au miroir, il rentra dans la chambre nuptiale. La comtesse n'était plus là !

Il se précipita vers le salon voisin et trouva les tziganes qui, tranquillement, repassaient des pardessus élimés et des macfarlanes défraîchis sur leur dol-

man écarlate, et resserraient leurs instruments dans les étuis de soie.

— Où est la comtesse, rugit le comte, où est la comtesse ?

— Madame la comtesse, répondit le joueur de cymbalum, celui qui avait la barbe blanche avec la tête de magnat, elle vient, avec Patykarès, de filer à la hongroise. Même que nous voilà encore une fois sans chef d'orchestre. Cela nous arrive à chaque instant, toutes les fois que nous jouons chez les femmes du monde, et c'est bien ennuyeux. Vous vouliez une nuit de noces qui eût de l'allure. Elle en a. Bonsoir, monsieur le comte.

# VINGT ANS APRÈS

## *OU LE MOUSQUETAIRE*

DANS SON BOUDOIR Louis XVI laqué vert, à filet blanc, la vicomtesse de Palangridaine, accotée sur son canapé, le corps soutenu par une foule de petits coussins, lit le *Gil Blas,* bien entendu. Vous ne voudriez pas qu'elle lût un autre journal. Grande, brune, avec un adorable embonpoint qui lui donne l'air d'un beau fruit, savoureux, bien à point, elle est restée charmante, en dépit de la quarantaine qui approche. Sa robe en foulard bleu foncé à fond blanc, avec fichu en lainon écru, corselet et nœud de satin bleu foncé est d'une suprême élégance. Dans un gros vase de Chine des roses se meurent lentement en exhalant dans l'air leur âme embaumée, et le temps s'écoule, scandé par le tic tac très doux d'une petite pendule de Saxe. À ce moment, le domestique entre et apporte sur un plateau une carte de visite.

LE COMTE D'ARAMIS

Madame de Palangridaine lit et ne peut s'empêcher de s'exclamer :

— Lui ! Comment, c'est lui !

Elle ferme les yeux, remuant les souvenirs lointains, et une rougeur fugitive monte à ses joues ; mais elle se remet très vite, et du ton le plus naturel, elle dit :

— Faites entrer.

Et le comte apparaît, plastronnant. Il a dû être fort bien autrefois, et le visage, un peu empâté, a conservé une certaine noblesse. Cheveux rares, mais bien servis. Œil un peu clignotant sous le monocle ; moustache retroussée au fer pour laisser voir les dents restées très belles ; corps épaissi, sanglé dans une redingote grise un peu défraîchie, mais éclairée au revers pur une énorme orchidée mauve. Il avance, l'air inspiré, et embrasse frénétiquement la main que lui tend la vicomtesse.

— C'est vous ! Enfin, je vous retrouve ! Quelle joie de vous revoir !

La vicomtesse est beaucoup plus calme et constate les ravages inévitables apportés par l'aile du temps aux traits du bel Aramis ; elle lui indique un petit fauteuil auprès d'elle et dit :

— Le fait est que je vous croyais mort, Voyons, il y a bien… une vingtaine d'années que nous ne nous sommes vus.

— Ma foi, oui, à peu près… les hasards de la vie nous avaient séparés. Je me suis beaucoup occupé de politique et puis (un peu embarrassé) je me suis marié, vous le savez.

— Je pouvais l'ignorer, car permettez-moi de vous faire remarquer que vous ne m'avez jamais présenté la comtesse Aramis.

— Quo voulez-vous. Je n'ai pas osé. La situation entre nous était délicate. Je vous avais beaucoup aimée – oh ! permettez-moi de le dire aujourd'hui. Je vous aimais encore (il se passa la main dans les cheveux avec un effet de manchette), mais il me fallait faire un mariage de raison, une union qui n'a été, pour moi, que désillusions… de toutes sortes. J'ai été bien puni… Mais vous, de votre côté, n'avez-vous pas aussi éprouvé un peu d'amertume un peu de tristesse ? N'avez-vous pas vos heures de mélancolie automnale ?

Madame de Palangridaine n'a nullement envie d'être plainte. Elle se redresse, la poitrine en parade, l'œil brillant, et dit :

— Oh ! ma foi non. Aux diverses périodes de ma vie, j'ai fait des choses différentes sans jamais regretter celles que je ne faisais plus.

Chaque âge a ses plaisirs. Quand j'étais enfant, je faisais des petits pâtés avec le sable, après j'ai joué à la poupée. Après, j'ai eu d'autres distractions. Aujourd'hui j'arrive au sommet de la montagne. Je suis riche, bien posée, j'ai une très bonne situation mondaine, je ne songe pas à regarder en arrière pour remuer des regrets inutiles ; je jouis de la vie de mon

mieux, telle qu'elle est, c'est-à-dire en somme très luxueuse et très agréable.

— Mais enfin, il no vous manque rien ? Tous ces plaisirs mondains sont bien vides lorsqu'on n'y mêle pas un peu d'amour !

— Oh ! je tiens trop à ma tranquillité, à mon repos. Voyez-vous, il y a certaines folies qu'on ne commet que dans la première jeunesse, parce qu'on ne réfléchit pas ; après, on recule avec une terreur instinctive devant l'inconnu, devant tout ce qui pourrait troubler la quiétude si chèrement acquise. La sagesse c'est de ne pas désirer un plaisir qui peut être suivi d'une souffrance.

— Évidemment, l'inconnu a un côté effrayant, et puis la confiance est si longue à venir ! Mais, par exemple, on peut relire un livre déjà lu, refeuilleter les pages d'un roman dont on a déjà pu apprécier autrefois toute la tendresse, toute la sincérité, et toute la douceur.

Il prend la main de la vicomtesse qui la retire avec un petit cri de douleur :

— Aïe !

— Je vous ai fait mal ?

— Oui, en promenant mon chien à la campagne, je suis tombée sur le poignet, et il m'est venu une petite grosseur. Ce n'est rien, mais cela m'oblige à me faire masser tous les matins pendant une heure. Voyez-vous, c'est là.

D'Aramis saisit la balle au bond, et palpe avec une mansuétude câline ;

— Il me semble, en effet, qu'il y a une petite bosse. C'est moi qui vous masserais bien. Ces praticiens sont brutaux ; ils ne comprennent pas toute la finesse satinée d'une épiderme féminine.

Il embrasse le poignet de madame de Palangridaine, en s'arrangeant pour que sa moustache soyeuse produise un chatouillement agréable à la naissance du bras.

La vicomtesse, qui a une belle santé bien équilibrée, et qui est restée très impressionnable, tressaille malgré elle sous ce baiser et veut retirer sa main, mais M. d'Aramis la rotient avec une douce pression.

— Je vous en prie, ne me repoussez pas ! Ah ! si vous saviez, si vous saviez !…

— Si je savais quoi ?

— Si vous saviez les sentiments attendris quo j'éprouve en me retrouvant auprès de vous ! Je suis tout bouleversé. (Il entame son grand air.) C'est toute ma jeunesse qui me remonte au cœur, c'est comme un bouquet jadis respiré, dont je retrouve tout à coup le parfum aussi grisant, aussi capiteux que jadis. Voyons, rappelez-vous, il est impossible que vous ayez tout oublié ?

— C'est vous qui avez tout oublié, puisque vous vous êtes marié.

— Je vous ai expliqué pourquoi. (Soupirant). Il le fallait.

— (Très coquette) Et… est-ce qu'elle est mieux que moi, madame d'Aramis ?

— Ma femme !… je vous ai dit quo je n'avais rencontré que désillusions et chagrins. Ah ! le bonheur était auprès de vous, si jeune, si belle ! Mais si vous vouliez, on pourrait réparer l'erreur commise, on pourrait encore être heureux. Laissez-moi reprendre ma place, une toute petite place dans votre vie.

Il couvre de baisers prolongés et savants la main, le poignet, on remontant le plus haut possible le long du bras potelé. Malgré elle, madame de Palangridaine est un peu troublée. En somme, d'Aramis n'est plus ce qu'il était autrefois, mais il est encore présentable. Qui sait ?… Ce serait peut-être très bon, et puis, il y aurait le plaisir de se venger de la comtesse d'Aramis qui n'a jamais mis les pieds chez elle. Elle regarde le comte avec une certaine indulgence relative :

— Alors, vraiment, mon pauvre ami, vous n'avez pas été heureux ?

— Je n'ai eu que malheurs sur malheurs, D'abord mon beau-père a fait de mauvaises affaires, et il n'y avait pas du tout la dot qu'on m'avait promise. J'ai été indignement volé. Ensuite ma candidature à la députation dans l'Indre-et-Cher, – candidature où je

représentais les intérêts conservateurs, – a échoué et m'a coûté énormément d'argent.

Madame de Palangridaine se refroidit visiblement, mais d'Aramis, très emballé, ne s'aperçoit de rien. Il continue en montrant ses dents :

— Où est-il le temps où les grandes dames, sous Louis XIII, donnaient à leur amant une bourse pleine d'or, où le mousquetaire Porthos, partant pour la guerre, s'enorgueillissait de devoir son bel équipement à la générosité de sa maîtresse ! C'était la grande époque !

La vicomtesse retire sa main et commence à faire une tête de Méduse. La « grande époque » ne l'excite pas du tout, et d'Aramis poursuit un peu décontenancé :

En somme, entre gens du même monde, on se doit aide et protection. N'est-ce pas votre avis ? (Un silence pénible.) Heureusement, ça été celui de quelques-uns de mes bons amis qui, Dieu merci, m'ont tiré d'embarras momentané. Ainsi, en venant vous voir, j'avais eu d'abord l'idée de vous parler d'affaire… mais, vous voyant si désirable, j'ai tout oublié pour ne me souvenir que de notre ancienne tendresse. (Long regard qui porte à froid. Effet raté.) En somme, je ne suis pas encore trop à plaindre. Il me reste une quarantaine de bonnes mille livres de rente. Ce n'est pas la grande vie que j'avais rêvée avec mes goûts aristocratiques et artistiques, mais

c'est du pain. Pourquoi ne répondez-vous rien ? Vous aurais-je fâchée sans le savoir ? (Avec une explosion de désespoir) : Ah ! je vois bien que vous ne m'aimez plus ! (Il porte son mouchoir à ses yeux parfaitement secs) : Au moins, m'autorisez-vous à revenir vous voir de temps à autre ?

— Mais certainement, *monsieur,* seulement, je vais partir pour la campagne. L'hiver prochain, si vous voulez venir, à mon jour…

— Adieu, madame.

Il se lève et embrassa respectueusement une main glacée et inerte, puis il se retire, portant beau. Aussitôt qu'il est parti, la vicomtesse de Palangridaine se précipite à l'antichambre :

— Jean, vous avez bien vu ce monsieur, n'est-ce pas ? S'il revient, vous lui direz toujours que je suis sortie. – Toujours !

## LE CANAPÉ LOUIS XV.

L'AUTRE SOIR au cercle, alors que la nuit tombait lentement sur la terrasse, on causait de la maison hantée de Valence-en-Brie, des apparitions de Tilly-sur-Seule, et l'opinion générale était que nous devenions décidément bien moyenâgeux. Un vent d'incrédulité soufflait dans les arbres, tandis qu'au loin la voix de Maurel nous arrivait de l'Alcazar, racontant avec verve l'apparition de l'ange Gabriel :

Le baron Dicord me prit par le bras et m'entraînant dans une allée du jardin, il me dit, avec une voix singulière :

— Tous ces gens-là sont bien sceptiques.

C'est vite fait de nier et de blaguer ce qu'on ne comprend pas. Mais moi, mon cher, je crois fermement que certains objets dégagent une influence bonne ou mauvaise, un fluide auquel on ne saurait échapper. Il y a des villes de Suisse, où, à l'ombre des vieilles églises protestantes, devant les lacs limpides et bleus, on se sent certainement envahi par un calme tout à fait vertueux ; il y a d'autres endroits au contraire où l'air est saturé de microbes vicieux émanant non seulement des êtres, mais aussi des choses. Rappelez-vous la fameuse guérite du faction-

naire dans laquelle tous les soldats se tuaient. Évidemment le bois de la guérite dégageait des idées de suicide. Moi je n'avais pas de guérite chez moi, bien entendu, mais j'ai eu en ma possession un certain canapé Louis XV, il faut que je vous raconte cela… c'est très curieux.

Je ne sais pourquoi, ce mot de canapé fit surgir en mon esprit la gracieuse silhouette de la baronne Dicord, avec son petit nez retroussé, ses lèvres sensuelles, ses yeux gouailleurs et son toupet fauve de clownesse, et je répondis très intéressé :

— Racontez-moi l'histoire du canapé.

Nous nous assîmes sur deux chaises de fer assez éloignées des camarades dont la conversation continuait ponctuée d'éclats de rire et de refrains de café-concert, et le baron commença :

— Je ne sais pas si vous avez connu autrefois Andrée, ma femme ? Andrée première manière ? Je l'avais choisie dans un milieu essentiellement paisible et bourgeois. C'était la fille d'un chef de division au Ministère des finances, homme intègre, décoré, qui avait épousé une sainte, une véritable sainte. Andrée avait reçu une excellente éducation, elle avait des principes religieux. Bref, je croyais avoir déniché une perle. Ah, mon ami, si vous l'aviez vue alors avec ses petites robes de drap noir, ses cols blancs tout plats, ses bandeaux à peine ondés vers les

tempes ! C'était tout à fait le type de ces dignes matrones destinées à filer la laine et à garder la maison.

» Nous faisions notre installation petit à petit, sans nous presser, achetant les meubles et les bibelots un à un, suivant les ventes et n'ayant pas de plus grand plaisir que de nous en aller ainsi, bras dessus, bras dessous, à la découverte. Tantôt je rapportais quelque jolie commode demi-lune, en bois de rose, à arabesques feuillagées, quelque chiffonnier en bois laqué blanc, quelque joli paravent à trois vantaux, gainé au revers de soieries vieux rose ; ou encore quelque petite table-rognon genre vernis-Martin. Peu à peu, notre petit nid devenait un véritable musée ; mais je n'avais pas encore trouvé de chaise longue à mon goût, lorsqu'un beau jour, mon ami, maître Boullard, commissaire-priseur, m'envoya le catalogue de la vente de Fanny Lignoret, la fameuse Fanny Lignoret, qui liquidait son mobilier après fortune faite. Il avait souligné au crayon rouge :

*« 380. Belle chaise longue ancienne en bois sculpté et doré, époque Louis XV, encadrement à ton de feuillage, couverte de brocart d'argent, dessin à fleurs et grands ramages sur fond rouge, garnie de passementeries, avec coussin long en ancienne broderie d'Orient doublé de soie rose pâle. Provenance authentique du Parc aux Cerfs, »*

» À peine Andrée avait-elle lu ce paragraphe que voilà ses yeux qui s'illuminent, et elle s'écrie :

« — Ah ! je t'en supplie, mon ami, achète-moi ce canapé, ce canapé historique sur lequel Louis-le-Bien-Aimé a oublié les soucis du pouvoir, sur lequel Fanny Lignoret a édifié toute sa fortune ! Que de souvenirs gracieux et charmants évoquera ce petit meuble dans notre chambre. Il me semble qu'il y fera naître les baisers et la joie.

» Et elle m'avait jeté ses deux beaux bras autour du cou, et je sentais une femme toute frémissante de désir. Jamais je ne l'avais vue comme ça. Bref, que vous dirai-je ? Je suis parti pour la rue Galilée où avait lieu la vente de la grande demi-mondaine, j'ai fait signe à M. Blache, l'expert, et le canapé m'a été adjugé pour quatre mille trois cents francs. C'était une folio, mais je savais qu'Andrée en aurait tant de plaisir !…

» Hélas ! je n'avais pas cru deviner si juste. À partir du moment où ce maudit meuble pénétra dans notre chambre à coucher, mon ami, on eût dit qu'il apportait dans ses soies et dans ses laines tout un relent de débauche, d'appétits brutaux et de vices. Du jour au lendemain ma femme changea du tout au tout. Elle abandonna ses tenues simples pour des robes catapultueuses de chez nos grands couturiers ; les bandeaux ondés firent plane à une frisure au petit fer avec toupet en pointe qui lui donnait la physio-

nomie la plus provocante du monde. Chez elle, elle ne revêtait plus que des peignoirs très lâches en batiste rose, à peine noués par une ceinture de satin, avec des dessous très fanfreluchés, des pantalons extraordinaires tout garnis de nœuds de rubans et de Valencicnnes, des bas brodés de fleurs multicolores ; et ainsi vêtue, elle restait de longues heures étendue sur la chaise longue Louis XV, jambe de ci, jambe de là, les yeux mi-clos, fumant des cigarettes turques et rêvassant, Dieu sait à quoi, sans doute à ce qui s'était passé sur cette chaise longue, à tous les soupirs qui avaient été poussés sur le coussin rose pâle où elle reposait sa jolie tête, à tous les voyages dans les paradis artificiels faits par le roi, ou les heureux mortels auxquels Lignoret avait daigné offrir une voluptueuse hospitalité.

» J'aurais dû me méfier, lorsqu'en rentrant je la trouvais ainsi plongée dans une espèce d'engourdissement délicieux, d'anéantissement général. C'était le fluide du meuble qui opérait sur ce cerveau féminin en le détraquant peu à peu, on y faisant naître je ne sais quelles pensées perverses, en y développant je ne sais quel prurit enflammé d'orgie.

» Bref, mon cher, que vous dirais-je ? Puisque je suis à l'heure des confessions, j'irais bravement jusqu'au bout. Il y a quelque temps, je m'étais rendu à l'Opéra tout seul, Andrée ayant préféré ne pas sortir. C'est le soir où le contrepoids du lustre est

tombé, écrasant une vieille concierge, je ne sais pas si vous vous rappelez, et cet accident a interrompu la représentation à dix heures. Je suis donc rentré beaucoup plus tôt qu'on ne m'attendait. Les domestiques étaient remontés dans leurs chambres ; j'avais ma clef, je franchis l'antichambre, le salon, un épais tapis de Smyrne, étouffant le bruit de mes pas, et j'arrive ainsi jusque dans la chambre à coucher éclairée par une simple lampe persane. Et là, devant le fameux canapé Louis XV, le canapé du Parc-aux-Cerfs et de Fanny Lignoret, j'aperçois le capitaine de Pardaillan, mon meilleur ami, agenouillé et chantant le grand cantique à Éros, cantique dans lequel Andrée, les cheveux épars, faisait sa partie avec conviction, je vous prie de le croire ! Le doute n'était pas possible.

» À ma vue, Andrée a poussé un cri terrible, enfouissant sa tête empourprée dans les broderies d'Orient du coussin vieux rose, et le capitaine, se relevant, a ramassé son képi, m'a salué, et m'a dit qu'il se tenait à ma disposition.

Puis il est sorti avec dignité, car il voyait bien que je n'étais pas content.

— Et alors, qu'est-ce que vous avez fait ?

— Eh bien, mon ami, j'ai reconnu une fois de plus l'influence néfaste des choses, le fluide dont je vous avais parlé. Rien de tout cela, j'en suis intimement convaincu, ne serait arrivé si je n'avais pas introduit chez moi ce meuble maudit et si j'avais sim-

plement acheté un sofa chez un honnête tapissier de la rue Saint-Antoine. Cependant les choses ne pouvaient se passer ainsi. Il me fallait une réparation, n'est-ce pas ?

— C'est absolument mon avis. Et alors ?

— Alors, je n'ai pas hésité… J'ai vendu le canapé.

## LA REDOUTE

Tous les ans, le jeune vicomte Hector de Gratin quittait en mai le manoir des Haudriettes, en Vendée, pour venir passer six semaines de folle fête à Paris et mener la grande vie si possible. Quand on reste onze mois de l'année enfermé dans son castel, forcément les relations parisiennes deviennent assez rares, et Gratin repartait le lendemain du Grand-Prix, juste au moment où il commençait à voir les salons se rouvrir, après avoir déposé force cartes destinées à rappeler qu'il n'était pas mort.

Cette situation l'obligeait à se rabattre un peu sur la demi-monde, à son grand regret ; car, au contraire de Buridan, entre la grande dame et la courtisane, il n'eût pas hésité, et toutes ses préférences étaient pour la première. Mais il est certainement plus facile d'aller au Jardin de Paris que chez la maréchale duchesse d'Arcole, et une Sylvia Nychon rencontrée au Bois à cinq heures se laisse plus aisément inviter à Madrid pour le soir même qu'une Labrochefoucauld. Cela tient à un vieux restant de préjugés qui n'ont pas été balayés par le grand souffle de 89.

Et cependant, en retournant « pensif dans le fief paternel » comme le baron de Gondremark, n'eût-il

pas été doux de rapporter le souvenir de quelque liaison aristocratique, de quelque succès bien flatteur, de quelque étreinte dans les bras satinés d'une de ces fières patriciennes qui passe dans le monde, hautaine et dédaigneuse.

> Indifférente aux mots lâches et doux que sème
> L'homme attendri, tout bas.

Au lieu de cela, sur sa liste, des jolies filles sans doute, des professionnelles connaissant admirablement leur métier, s'habillant très bien et se déshabillant mieux encore ; des baisers convaincus, et des soupirs qu'on eût jugés nature mémo à titre d'experte, des notes de restaurant et de couturières, l'amour à l'heure et à la course, un grand mal aux cheveux et un immense vide à l'âme – je ne parle pas de celui de la bourse – tel était le bilan de l'existence de Gratin, pendant ces six semaines, alors que tous hobereaux vendéens l'accusaient de mener une vie de bâton de chaise.

Pourquoi dit-on *de bâton de chaise ?* Après tout, c'est peut-être une vieille locution vendéenne. Quoi qu'il en soit, parodiant la devise de ses ancêtres : *Plus d'honneur que d'honneurs,* le petit vicomte aurait pu écrire sur son papier à lettre : *Plus d'amours que d'amour,* sans que ce pluriel parût le moins du monde singulier.

Aussi, jugez de sa joie lorsqu'il apprit que, sous prétexte de venir en aide à de nobles infortunes,

la marquise de Palangridaine se décidait à donner une grande redoute dans son magnifique hôtel de l'avenue Hoche. Aucun besoin de présentation ; il suffisait de laisser un louis chez le concierge avec son nom, et celui-ci, en échange, remettait une belle invitation signée de la main même de la digne marquise, persuadée que la fin justifie tout et que, comme à dit saint Vincent-de-Paul, il faut se sauver par la charité.

Et les femmes ? On respectait leur incognito, mais encore fallait-il que l'invitation payante fût demandée par un monsieur connu, et sous sa responsabilité ! Évidemment, dans ces conditions, toutes les connaissances de la marquise de Palangridaine allaient profiter de cette fête, non seulement pour apporter leur obole aux chères veuves, mais encore pour prendre leur part d'une de ces redoutes merveilleuses comme en avait données jadis le cher maître Arsène Houssaye.

« Sous le masque, la beauté est de rigueur », disait ce dernier. Ce serait également les plus belles, les plus nobles, les plus dignes d'être aimées qui, sous la dentelle protectrice, franchiraient ce soir-là le seuil de l'hôtel Palangridaine. Il y avait donc pour Gratin une occasion unique, inespérée de réaliser son rêve et de faire la cour à une véritable grande dame.

Comme la carte portait : *Habit de couleur facultatif pour les hommes,* Gratin se précipita chez son

tailleur pour se faire fabriquer un frac rouge irrésistible avec le gilet blanc de casimir, la culotte et les bas de soie noire ; et impeccable, frisé, parfumé, l'œillet blanc à la boutonnière, il franchit, à onze heures, le perron de l'hôtel, entre deux haies de valets de pied en grande livrée à la française et poudrés à frimas. Sur les marches, il rencontra le capitaine de la Paillardière, qui, lui aussi, venu en culotte et en frac gris tourterelle, portait un petit paquet soigneusement plié dans un journal.

— Qu'est-ce que vous avez là sous le bras, mon cher capitaine ? demanda Gratin.

— Ça, c'est un pantalon que je vais déposer au vestiaire.

— Comment, un pantalon ?

— Oui, comme je suis en culotte courte, il faut prévoir le cas où, par suite des aventures, je ne coucherais pas chez moi cette nuit. Alors, pour ma rentrée demain matin… vous comprenez… le pantalon est nécessaire.

Gratin haussa les épaules. Étonnants, ces capitaines de cavalerie, et pas du tout dans la note exacte. Ainsi, la Paillardière se figurait bonnement qu'il allait trouver à cette redoute une duchesse qui l'emmènerait chez elle, comme ça, tout de suite, pour y passer la nuit ! Voyez-vous le fat. Ah çà, il se croyait donc au Moulin-Rouge !

Il pénétra dans les salons, merveilleusement décorés avec des guirlandes de fleurs partant de la rosace centrale, dans laquelle des lampes électriques jetaient leurs feux multicolores. Dans le fond, une espèce de guignol pris sur le jardin avait été dressé pour les tziganes qui faisaient entendre leurs czardas les plus entraînantes.

Puis, rangés en haie, et attendant l'arrivée des dominos, tous les clubmen, tous les élégants, la fine fleur du Paris qui s'amuse. On se sentait absolument en bonne compagnie. À vrai dire, pas encore beaucoup de femmes, mais aussi quel succès pour celles qui apparaissaient mystérieuses, un peu effarouchées et tout emmitouflées dans leurs dentelles ! C'était des acclamations, des applaudissements, des interpellations, des baisers envoyés à la volée. À minuit, la fête battait son plein, et l'on ne rencontrait dans les galeries, dans les salons, que des couples timidement enlacés et se chuchotant à l'oreille des choses qui étaient peut-être très intéressantes, peut-être tout simplement stupides, mais qui avaient le don de provoquer le rire, – le rire propice aux belles dents. Évidemment, tout ce que le faubourg Saint-Germain compte de jolies femmes était là au grand complet.

Gratin était perplexe, ne sachant qui choisir au milieu de ces nobles inconnues ; encore fallait-il ne pas se tromper, car à la faveur du déguisement,

quelque brebis douteuse aurait bien pu se glisser. Déjà, il avait bien cru reconnaître Émilienne de Besançon dans une femme que la Paillardière portait en triomphe. Peut-être, en somme, le capitaine avait-il eu raison d'apporter un pantalon ?…

Tout à coup l'attention de Gratin fut attirée par un grand domino de satin gris perle, tout ruché qui arpentait les salons, veillant à tout, et ayant l'air de donner des ordres. Sûrement celle-là était une intime de la maison ; qui sait, peut-être même une parente de la marquise de Palangridaine ; au moins, avec elle, on ne courait pas le risque d'une mésalliance.

Notre vicomte entama la conversation, se nomma comme entrée de jeu, et fut immédiatement bien accueilli.

— Venez, lui dit une voix douce, je connais un petit coin où nous serons à merveille.

Et elle l'entraîna derrière un paravent où se trouvait un minuscule canapé. Ils s'assirent tous les deux, tandis que la musique arrivait par bouffées, Gratin au septième ciel, indifférent aux plaisanteries des messieurs jaloux et sans compagne, qui regardaient par-dessus la tapisserie. C'était une grande, très grande dame. Elle connaissait toutes les plus illustres familles, tous les salons parisiens dont elle dévoilait les dessous ; elle nommait au passage les gentlemen les plus connus. Et quel tempérament ! Gratin ayant risqué un baiser dans le petit trou fait

par le gant, elle avait tressailli de la tête aux pieds, en murmurant, toute vibrante :

— Ah ! j'aime tant les caresses !

— Revoyons-nous ce soir, je vous en supplie, balbutia le vicomte d'une voix rauque. Soupons ensemble.

— Je veux bien, mais c'est difficile… Ici, je suis très surveillée… Vous pourriez faire comme si vous partiez et revenir ensuite me prendre devant chez moi.

— Où, madame, où ?

— Mais ici. J'habite ici même.

Ô joie ! ô ivresse ! C'était la maîtresse de la maison ! Ah ! notre jeune Vendéen avait eu la main heureuse. Mais quoi, la marquise ne pouvait-elle pas, elle aussi, céder à l'entraînement de cette belle fête donnée pour les pauvres. Est-e que la charité n'excuse pas tout, même les folies ? Immédiatement, il partait ostensiblement tout seul, disant adieu aux camarades, saluait le capitaine, qui emmenait Émilienne sans oublier le pantalon déposé au vestiaire, et une heure après, il revenait attendre, avenue Hoche, dans un fiacre fermé, l'inconnue ayant mis comme condition qu'elle resterait voilée… du moins quant à la figure.

On partit pour la Maison-d'Or ; le souper fut succulent, et le dessert si animé, si tendre, que je

suis obligé de vous chanter comme dans la *Vie Parisienne :*

Fermons les yeux,
Ne troublons pas les amoureux…

On revint à l'hôtel, où le domino s'engouffra rapidement, en refermant la porte. Il n'y avait pas d'erreur, c'était bien madame de Palangridaine. Oh ! ces femmes du monde ! Quelles Messalines !

Le lendemain Gratin, qui avait laissé sa carte entre les mains de sa bien-aimée, recevaiut un petit mot sur un ignoble papier à lettres :

« Mon chairi, Dieu que c'aitai bon cet nui. Nous recommencron biento – di – mais prévient moi d'avanze pourq je puise demandé la permicion de la coirée à madame la markise.

ADÈLE BRIFAUT.

… Et notre ami, très défrisé – les voilà bien les préjugés de caste – les voilà bien ! inscrivit mélancoliquement une femme de chambre sur la liste de ses conquêtes parisiennes.

## LE LENDEMAIN

La journée avait été une apothéose. Sur un superbe carrosse Louis XV surmonté d'un dôme de velours bleu garni de satin blanc, et traîné par six chevaux caparaçonnés, conduits par des piqueurs à la livrée bleue de France, la reine avait parcouru les boulevards, couronne en tête et sceptre en main, recueillant les acclamations enthousiastes de tout un peuple formant la haie, tandis qu'elle envoyait à la foule des sourires et des baisers.

En somme, n'était-ce pas un rêve ? Ces gardes municipaux qui l'escortaient rangés en bataille, ces trompettes à cheval, cette musique militaire, ces demoiselles d'honneur vêtues de toilettes de satin broché, dont les manteaux de cour formaient, pur un heureux assemblage, les couleurs françaises et russes, et qui étaient assises à ses pieds, tout cela existait-il réellement ? Il y avait des moments où elle avait envie de se pincer pour être sûre qu'elle était éveillée et que c'était bien elle, Nini Cruchon, la petite blanchisseuse de la veille, qui traversait ainsi Paris, devenue reine par élection.

N'avait-elle pas d'ailleurs la meilleure des royautés, la seule qui subsiste au milieu de tant de choses renversées, la royauté qui impose et qui

s'impose, celle de la beauté reconnue et proclamée sans conteste, celle qui ne dépend ni des hasards de la naissance, ni des combinaisons de la politique ? Ces cheveux blonds qui entouraient la gracieuse physionomie comme d'un nimbe d'or, ces lèvres pourpres laissant voir les dents éclatantes dans un sourire enchanteur, ces yeux jeunes, ces épaules rondes garnies de fossettes, tout cela ne constituait-il pas une suprématie indiscutable, celle devant laquelle s'inclinent tous les hommes, à quelque catégorie sociale qu'ils appartiennent, jeunes au vieux, riches ou pauvres ?

Et d'ailleurs il y avait, pour la rappeler à la réalité, un grand diable d'étudiant, très joli garçon, ma foi, qui s'était improvisé son garde du corps, et qui, à chaque halte, caracolant sur sa superbe jument alezane, venait prendra ses ordres avec une bonne grâce qui sentait son gentilhomme. Le béret de velours campé sur l'oreille, la barbe blonde soyeuse, le torse moulé dans un veston de velours fauve, les jambes garnies de bottes Chantilly impeccables, il avait tout à fait grand air, et ses façons nobles et aisées contrastaient absolument avec celles de ceux qui l'entouraient. Informations prises, la petite Nini Cruchon apprit que cet étudiant était un richissime Roumain Michel Biklesko, jouissant dans tout le *quartier* d'une influence et d'une popularité considérables et s'amusant à jouer au milieu de ses cama-

rades moins fortunés le rôle fastueux du prince Rodolphe des *Mystères de Paris*.

À chaque instant, il s'approchait du char, soit pour apporter à la reine des fleurs offertes par le Président ou par la rédaction de quelque journal, soit pour lui tendre une coupe remplie d'un vin de Champagne glacé et réconfortant. Il conservait toujours les mêmes égards, la même déférence respectueuse, la même courtoisie courtisanesque que s'il eût eu réellement affaire à une véritable princesse de sang royal. C'est lui qu'elle trouva au pied des marches de l'Hôtel de Ville pour lui donner la main lorsqu'elle alla saluer le Conseil municipal, et, quand la dislocation s'opéra, ce fut encore lui qu'elle aperçut le dernier, disparaissant dans une poussière d'or, au milieu des fleurs, des panaches et des bannières, et lui envoyant, à la volée, à pleine main, un baiser suprême.

Le soir, en rentrant chez elle, brisée de fatigue, tout en haut de la rue Popincourt, elle revit dans son imagination l'étudiant, beau comme un prince Charmant des contes de fée, puis elle s'endormit, ayant dans l'oreille comme le bruissement des vivats et des fanfares.

Le lendemain matin le réveil fut pénible rue Popincourt.

C'est fini ! Rêve éteint, visions disparues !…

comme chantait Victor Hugo. Dans sa chambre tendue d'un papier jauni, ornée de quelques grossiers chromos, Nini vit sur une chaise sa robe de cotonnade, son fichu de laine bleue, sa camisole rayée jaune et marron, tout son costume de travail. Il allait falloir reprendre le collier de misère, retremper ses beaux bras dans les baquets d'eau de javel, respirer la buée empuantie du lavoir, et redonner de grands coups de battoir sur le linge mouillé, fumant et exhalant je ne sais quel relent fade !

Malgré elle, elle se prit à songer au conte de Cendrillon qu'on lui avait raconté dans sa prime jeunesse, où, là, par un coup de baguette le beau costume de bal se transformait tout à coup en tenue de simple laveuse de vaisselle. Encore Cendrillon avait-elle désobéi à la fée. Mais elle, Nini, quel crime avait-elle commis pour être ainsi brusquement dépossédée ? Était-elle moins jolie que la veille ? Ses cheveux étaient-ils moins dorés, ses bras moins blancs et ses joues moins roses ? N'était-elle pas toujours rayonnante de beauté et de jeunesse ? Alors, pourquoi cette disgrâce ?

Instinctivement, elle jeta un coup d'œil au miroir ébréché accroché à la muraille qui lui renvoya son charmant visage ; puis, avec un gros soupir, elle se leva ; mais, vraiment, le contraste était trop dur, et, en revêtant une à une ses pauvres hardes, il lui semblait qu'elle était la victime de maléfices, et les

larmes lui vinrent aux yeux. La vie, si radieuse, si ensoleillée la veille, ne lui apparaissait plus que comme une grande avenue, toute grise, toute triste, où il fallait toujours peiner, toujours souffrir dans l'éternelle lutte pour l'existence.

Quelques articles de journaux où son nom serait encore cité ce matin-là, et puis ce serait fini pour elle, comme pour celles qui l'avaient précédée sur le trône éphémère, les Henriette Delabarre, les Eugénie Petit, les Louise Grenier, et qui avaient, à leur tour, repris le dur labeur. Où étaient les reines d'antan ?… Oh ! la pauvre Nini Cruchon, qui n'avait même pas une marraine à implorer dans sa détresse !

À ce moment, la concierge entra, apportant une lettre d'une grande écriture masculine, ferme, décidée, et Nini lut :

« Mademoiselle,

» Ne vous froissez pas de la lettre que vous allez lire. Je vous l'écris de tout mon cœur et sous le coup de la vive et sympathique admiration que vous m'avez inspirée hier. Les professeurs de morale en chambre vous diront sans doute que l'honnêteté est supérieure à la richesse ; qu'il est très beau, après avoir été reine d'un jour, de reprendre le noble travail qui purifie, qui sanctifie, le travail qui est la liberté… et autres balançoires. Ces phrases-là font très bien dans un drame à l'Ambigu, avec trémolo à

l'orchestre. Cependant, voulez-vous un peu réfléchir avec moi sur l'avenir qui vous est réservé ? Voulez-vous devenir la femme légitime d'un ouvrier qui vous fera des enfants tous les ans, qui vous battra et qui, même dans les meilleures conditions possibles, vous rendra malheureuse, par le seul fait qu'il n'appartient pas à la même race que vous, et qu'on ne saurait atteler dans les mêmes brancards un cheval pur-sang et un percheron de la Compagnie des Omnibus ? Vous voyez-vous faisant la cuisine, reprisant les chaussettes, récurant les casseroles, avec la perspective d'une beauté flétrie à trente ans ?

» Voulez-vous, au contraire, que le rêve d'hier devienne une réalité ? Voulez-vous que la soie, le velours, les diamants continuent à orner votre beauté triomphale ? Voulez-vous chausser de petits souliers de satin et monter dans une voiture de gala, traînée par des chevaux bien en mains et trottant vite ? Eh bien ! laissez-moi être le magicien qui remet les choses en place et qui répare de son mieux les bévues de la Providence. Laissez-moi glisser des bagues à ces doigts qui, hier, maniaient si gentiment le sceptre, placer des perles à ces petites oreilles qui ont entendu de si vibrantes et de si sincères acclamations. La reine est morte. Vive la reine ! Et si vous voulez, dites en chœur avec moi ce cri qui résume si bien la situation : Zut pour la vertu !

» Dans ce cas, sautez simplement dans le coupé et je vous attends devant la porte, laissez-moi vous enlever, fermez les yeux et rapportez-vous-en à moi pour le reste, car je vous adore, ô la plus divine, la plus exquise, la plus irrésistible des reines !

» Votre fidèle sujet,

» MICHEL BIKLESKO,
*» Etudiant en droit – par accident. »*

La petite Nini Cruchon n'essaya pas d'entamer une lutte avec sa conscience. Elle poussa un cri de joie délirante, et jetant sur ses épaules son petit châle de laine, elle dégringola, telle qu'elle était, toute ébouriffée, l'escalier de l'immeuble Popincourt, et ouvrant la porte du coupé, elle tomba dans les bras du beau jeune homme à la barbe blonde.

… Et tandis que la voiture s'éloignait au grand trot, M. Bérenger pleurait des larmes amères ; mais au ciel, des petits anges, nus comme des amours, souriaient en tourbillonnant dans des nuages roses autour d'un Dieu très indulgent, très paternel et très attendri.

## RÉACTION

À qui se fier, mon Dieu, à qui se fier ! s'écria Pontades en se laissant tomber, hier matin dans mon fauteuil.

— Épanche-toi, mon ami, lui dis-je avec commisération ; je suppose que c'est encore quelque histoire de femme.

— Qu'est-ce que tu veux que ce soit !

— Eh bien ! je t'écoute, seulement tu me permets de continuer à faire ma barbe.

— Tu sais, commença Pontades, avec quelle joie de collégien en vacances j'avais brisé la chaîne qui m'attachait à la comtesse Aqua-Sacerty, celle qui m'aimait *cérébralement.* Une femme supérieure, celle-là, poète, parlant six langues et déplorablement instruite. Ce que j'ai avalé de sonnets, d'élégies, de ballades… tu ne saurais t'en faire une idée. Belle personne, et ayant, quand elle redescendait sur terre, des moments assez agréables… parbleu, sans ça !… Mais il n'en est pas moins vrai qu'en sortant de chez, elle j'éprouvais un soulagement profond à causer avec ma cuisinière.

Aussi l'autre soir, comme à l'heure du couvre-feu, elle voulait absolument m'obliger à écrire une *pensée profonde* sur son album, j'ai pris rageusement

la plume, et, sous un quatrain de Pierre Loti, j'ai dit en grosses lettres :

« *Si j'avais su qu'il y avait un album, je ne serais pas venu.* »

Puis, profitant de la stupeur que lui causait cette incartade qui déshonorait la page, j'ai pris mon chapeau et je suis parti, à jamais.

— Mon cher Pontades, toutes mes félicitations ; si je n'avais pas mon blaireau à la main, je te serrerais dans mes bras.

— Tu vas voir ; j'arrive au cercle et je dis à Grangeneuve de me dénicher absolument pour le soir même une maîtresse bien commune, bien naïve, et admirablement bête, afin de m'abrutir physiquement mais de me reposer cérébralement. Grangeneuve se met à rire, et me dit :

» – Ça doit être facile de trouver cela chez Mater's.

» – Allons chez Mater's.

» Et nous voilà partis. Il y avait cette nuit-là un monde fou dans la grande salle du restaurant au premier. Les petites tables étaient encombrées de soupeurs faisant vis-à-vis à de jeunes personnes – quelques-unes fort jolies ma foi, quoique un peu fatiguées – vêtues pour la plupart de toilettes à tons clairs laissant voir le plus de peau possible. On avait

le sentiment instinctif qu'il n'y avait qu'une épingle à enlever, ou une agrafe à lâcher pour que tout le costume tombât à terre. Accoudées sur la table, les bras nus, elles épluchaient des écrevisses avec de jolis mouvements de doigts experts dans l'art de briser les carapaces récalcitrantes. C'était un brouhaha d'éclats de rire, de bruits d'assiettes, de bouchons de vin de Champagne sautant on l'air, d'interpellations aux garçons affairés. Un immense lustre de cristal éclairait, ce joyeux tableau répercuté à l'infini dans les glaces, tandis qu'au milieu des groupes, grave, gourmé, circulait le patron daignant parfois adresser la parole à quelque client de choix.

» Ce spectacle était nouveau pour moi, il m'intéressait comme un coin inconnu du Paris vicieux. Je prêtais d'ailleurs l'oreille aux propos de mes voisines, deux grandes filles, l'une mince, brune, avec des yeux qui lui faisaient le tour de la tête, et une superbe robe en soie mauve à tons changeants ; l'autre blonde, épanouie avec de grosses lèvres, une poitrine avenante, et un torse tout rond moulé dans une aveuglante robe de satin écarlate. Ah ! quelle drôle de conversation ! Potins de femmes, histoires d'amour, ennuis avec le concierge, lapins posés ou évités, le tout entrecoupé de *ma chère* et de *type* qui revenaient comme dans une litanie.

» Parfois, sans raison, pour rien, pour le plaisir de faire retourner tous les soupeurs et de paraître

s'amuser follement, elles éclataient d'un rire sonore, gras, qui les renversait en arrière, et agitait les corsages de mouvements convulsifs… à croire que la soie changeante et le satin cramoisi allaient craquer sur toutes les coutures. Il y eut même à la fin un petit couplet repris en chœur par les deux amies.

» Ceci me décida complètement. Elles me paraissaient aussi bêtes l'une que l'autre, mais peut-être la blonde, en raison de ses formes dodues, était-elle un tantinet plus canaille.

» En voilà une qui me changerait de la comtesse Aqua-Sacerty ! Elle ne devait pas aimer cérébralement, c'était bien mon affaire, et au moment où le garçon apportait l'addition du souper, je fis signe de déposer le petit papier sur ma table.

» Ces dames avaient mangé du museau de bœuf, de la salade de concombre, une choucroute garnie, et du fromage de Coulommiers. Le menu plébéïen de mes rêves !

» Ma générosité fut appréciée comme il convenait ; la conversation s'engagea immédiatement avec la grosse blonde qui s'appelait Lazarine – un joli nom évoquant vaguement l'idée de cet excellent Saint-Lazare – et cinq minutes après, sans observation, avec une bonne grâce touchante et une passivité de ruminant rappelant les temps bibliques, elle descendait le grand escalier.

» – Le cocher Jean de la rue Chambiges ! cria le chasseur.

» Et immédiatement un locati s'avança au grand trot. Je serrai la main à Grangeneuve qui me souhaita une bonne nuit, et montant dans la victoria avec ma conquête qui s'était remise à fredonner comme dans un rêve.

» Ce couplet ne m'inspirait pas beaucoup, et je ne savais trop que dire, mais bah ! je me rattraperais une fois arrivé au nid. La voiture s'était arrêtée devant une maison d'assez belle apparence. La portier devait avoir l'habitude d'être réveillé la nuit, car il ouvrit au premier coup de sonnette.

» – Madame Lazarine ! cria la blonde en passant devant la loge.

» Elle alluma un petit bougeoir à la veilleuse placée sur une chaise en bas de l'escalier, puis elle me dit :

» – Prends la rampe d'une main, mon bébé, donne-moi l'autre et laisse-toi conduire.

» On eût dit Juliette entraînant Roméo. C'est étonnant, pensai-je, comme il est pénible, à un certain âge, d'être appelé *mon bébé !*

» Enfin, nous traversons un salon ne possédant encore comme meuble qu'une table en bois de rose, surchargée de dorures, et un canapé en satin mousse (ces tapissiers sont d'une lenteur !) une salle à manger en chêne avec le bahut traditionnel, et enfin nous

arrivons à un cabinet de toilette-boudoir assez élégant avec piano et portraits de famille.

» – Mon père, me dit Lazarine en me montrant la photographie d'un honnête lieutenant de gendarmerie.

» Je saluai. Et tout à coup voilà ma blonde qui s'attendrit et ses idées qui changent de direction.

» – Ah ! me dit-elle, je n'étais pas née pour le métier que je fais. J'ai reçu une bonne éducation ; j'ai même une jolie voix et j'ai longtemps travaillé pour le Conservatoire. Voulez-vous l'entendre, ma voix ?

» – Ma chère amie, il est déjà deux heures du matin… et il me semble…

» – Non, non, vous devez être connaisseur, vous me donnerez des conseils.

» Patatras ! voilà une autre marotte. Elle continua avec volubilité, en s'asseyant sur le tabouret :

» – Vous allez voir, c'est une machine que Xanroff a composée pour moi. Cela s'appelle le *Voleur.* Il s'agit d'un amant qui rencontre un rosier. Il l'accuse d'avoir volé les couleurs de sa maîtresse, alors il coupe la rose et l'apporte à la bien-aimée, en matière de restitution. Hein ? C'est délicat. Écoutez.

» … Et la voilà partie. La malheureuse chantait comme un vieux chapeau. Les strophes succédaient aux strophes, les roulades aux roulades, les trilles aux trilles. De temps en temps, je disais timidement pour no pas froisser l'artiste ;

» – Pardon, il se fuit tard, si on se couchait ?…

» Mais elle prenait sur le piano une autre romance où il était question de petits oiseaux, de rossignolets, de soleils, ou bien encore de l'Alsace-Lorraine ; je devenais enragé, et ma parole je regrettais les couplets sur le po – le potage. Et là-haut le lieutenant de gendarmerie nous regardait impassible avec sa barbiche et ses croix. Où étais-je tombé !

» À cinq heures seulement, elle se décida à interrompre le concert au moment où j'allais peut-être la tuer.

— Bah ! dis-je à Pontades, une mauvaise nuit est bientôt passée. Tu en seras quitte pour ne pas retourner chez Lazarine.

— Mais si, mais si, j'y retournerai car, musique à part, cette fille a une qualité précieuse : elle est stupide. J'ai donné cent sous au concierge, et je l'ai prié de dire à sa locataire que si elle chantait encore pendant la nuit on la flanquerait à la porte. Qui sait, avec ce correctif, j'ai peut-être trouvé mon idéal ?

… Et j'ai regardé Pontades avec commisération, songeant à quels abîmes insondables vous conduisent les femmes supérieures qui vous aiment cérébralement.

## LE DOMPTEUR

Et, comme on discutait au cercle la pétition faite par les habitants du boulevard extérieur demandant que la fête de Montmartre ne pût pas s'étendre, comme aujourd'hui jusqu'à la place Pigalle, c'est-à-dire en plein centre, le peintre Regamard s'écria :

— Cette fête-là, c'est un danger public ! Il y a deux ans, j'ai failli y laisser ma vie.

— Quoi ? Vous êtes monté sur les montagnes russes ? Vous avez été dans la « mer sur terre » ? Vous vous êtes exercé au tir hydraulique ?

— Non ; j'ai fait tout simplement la cour à madame Salvini, la femme d'un dompteur qui s'était installé boulevard de Clichy, juste en face mon atelier.

— Aussi quelle drôle d'idée !

— Ah ! messieurs, c'est qu'elle était charmante, cette Teresita Salvini ! Et quelle ligne ! Le mari, le chevalier Salvini, s.v.p., obséquieux, petit, malingre, avec une raie médiane passant à travers une forêt de cheveux bouclés, avait un faux air de Ch. Lamy dans la pièce des *Forains*. Jamais je n'ai compris comment ce petit homme, un tantinet ridicule, pouvait faire obéir ses fauves ; mais sa femme était une superbe

créature, qui portait avec une crânerie toute masculine le spencer de velours rouge à brandebourgs et les bottes à glands laissant voir une jambe divine moulée dans le maillot bleu de ciel. Et puis (c'était absurde)… elle avait une certaine façon de se faire lécher le bout du nez par Brutus, un énorme lion de l'Atlas à crinière rousse, qui m'avait transporté. Véritablement, le roi du désert avait l'air de prendre à ce suggestif exercice un sensible plaisir, et je nourrissais la pensée, évidemment coupable, de le remplacer, le cas échéant.

» Je m'étais donc présenté courtoisement au chevalier – tous les arts sont frères – et je ne manquais pas une seule représentation. Au bout d'une huitaine de jours, une douce intimité s'était établie. J'étais de la maison, ou, si vous voulez, de la baraque. Je rendais des petits services. Je faisais claquer la chambrière ou j'allumais le cerceau de papier à travers les flammes duquel devait bondir la lionne Fatma. J'envoyais à madame des bouquets, des bonbons, et, ma foi, après certain soir où Teresita avait, tout le temps, travaillé pour moi, en me dardant avec ses yeux de dompteuse, qui me perçaient jusqu'au cœur, je me hasardai à faire parvenir un bracelet avec un billet où je déclarais carrément ma flamme et demandais la grâce de faire, moi aussi, « mon petit Brutus en chambre ».

» À la fin de la représentation, j'allais me retirer le dernier, comme d'habitude, lorsqu'un gigantesque nègre qui faisait la parade à la porte et qu'on appelait l'*« Hercule soudanais »*, me dit, dans son parler enfantin :

» – Bon maître à moi vouloir parler à toi.

» Je le suivis sans la moindre appréhension dans la roulotte que Salvini appelait pompeusement son cabinet de travail, et qui, en effet, était meublée comme un véritable salon. Elle communiquait directement avec la salle de spectacle. Assis devant une table, mon Salvini paraissait plus souriant et plus obséquieux que jamais. Il me dit :

» – Cer *signor,* prenez donc oune çaise, ze vous prie. Maintenant, dites-moi qué cé qué c'est qué ça.

» Et il me mit mon bracelet sous le nez.

» – Mon Dieu, balbutiai-je, c'est un pari… une petite discrétion que j'avais perdue avec madame Salvini…

» Le chevalier fourra le bijou dans sa poche, en disant avec philosophie :

» – *Va bene.* Mais il reste la lettre. Qué voulez-vous dire avec « votre petit Broutous en çambre ? »

» – Simple métaphore, pour indiquer que je suis, moi aussi, dompté par sa beauté, Ce n'est pas bien grave.

» – Enfin, signor, tout cela compromet Teresita. Ça n'est pas grave ?… Ze l'espère bien, *per Bacco !*

Aussi ze vais vous pounir très lézèrement de vos lézèretés !

» Là-dessus, il sort de la roulotte. Je veux le suivre pour continuer mes explications rassurantes, mais voici que, devant la porte de communication, je me trouve en présence d'un geôlier inattendu. C'était Brutus, le terrible Brutus, qui ne léchait plus rien du tout, mais paraissait au contraire fort mal disposé. À ma vue, il fait entendre un rugissement – vous savez ce bruit que les Arabes appellent *raad*, c'est-à-dire « tonnerre » – et, en même temps, il me montre, menaçantes, deux rangées d'incisives dans un rictus des plus significatifs.

» Ce lion aimait évidemment les peintres comme on aime le gigot. Quelle mauvaise plaisanterie ! Je ne fais pas le malin. Je me replie en désordre derrière la table, tandis que mon Brutus se couche en travers de la porte, tout en continuant à me darder avec ses yeux mi-clos dans un demi-sommeil qui ressemblait beaucoup trop à celui du gendarme. En effet, dès que je faisais le moindre mouvement, il se ramassait sur lui-même, tout prêt à bondir. Cela dura ainsi six heures, six mortelles heures de nuit, pendant lesquelles mes cheveux devaient blanchir. Hypnotisé, craignant toujours une attaque, contre laquelle je n'aurais eu pour me défendre que mon stick, je vous assure que je ne pensais guère à

m'endormir. Enfin, au petit jour, le chevalier vint me délivrer, toujours souriant et goguenard.

» – Eh bien, signor *pittore,* commé va ? Avez-vous passé oune *bona notte ?* Puisque vous vouliez faire le « petit Broutous en çambre », z'espère bien que mon pensionnaire vous a donné oune bonne leçon. En tout cas, si ça ne vous souffisait pas, il pourrait, oune autre fois, vous en donner oune encore meilleure. Toujours tout à votre service, signor, tout à votre service !…

» J'étais exaspéré.

» – Chevalier, lui dis-je, il est possible que vous ayez eu à vous plaindre de moi, mais votre vengeance n'est pas digne d'un galant homme. Vous m'avez gravement offensé en me laissant jouer, pendant toute une nuit, un rôle ridicule, et j'espère que vous ne refuserez pas de me rendre raison.

» – Mais parfaitement ! Oun Italien ne récoule zamais. Ze me tiens à votre disposition.

» – Eh bien, puisque nous sommes si bien d'accord, abrégeons les formalités. En ma qualité d'offensé, je choisis l'épée.

» – L'épée, parfaitement.

» – Et, sans qu'il soit besoin d'autres pourparlers, je vous attendrai avec mes témoins à midi, dans le bois de Marnes, devant l'hospice Brézin.

» – L'hospice Brézin ? Entendou.

» Nous nous saluons cérémonieusement, et, à midi, avec deux de mes amis, Petrus et Labassol, flanqués du docteur traditionnel, j'arrive au rendez-vous indiqué. Pas le moindre chevalier, mais à sa place je trouve l'Hercule soudanais. Celui-ci, à ma profonde stupéfaction, me déclare que bon maître à li, indisposé, l'a délégué pour le remplacer !

» – Au moins, demande Labasaol, très conciliant, avez-vous apporté des armes ? »

» Et voilà mon nègre qui nous explique, avec force grimaces, qu'après tout rien ne l'oblige à se battre à l'épée plutôt que d'une autre manière et que la boxe anglaise lui parait un mode de combat très convenable pour s'expliquer et régler un cas litigieux entre deux hommes. Puis, sans plus de discours, sans même me laisser le temps de me mettre en garde, il m'envoie un formidable coup de poing en pleine figure, si bien que je vais rouler à dix pas.

» Le docteur me relève, très détérioré, tandis que Petrus et Labassol, exaspérés, s'emparent, non sans peine, de l'Hercule soudanais pour le traîner chez le juge de paix. Celui-ci, après avoir beaucoup ri, condamna mon nègre à une assez forte amende et à quelques jours de prison. Quant au chevalier Salvini, il déclara que, quant à lui, ce dénouement lui paraissait fort congru et qu'il considérait l'honneur comme absolument satisfait.

» Voilà mon aventure, conclut Régamard. Elle m'a à tout jamais guéri des femmes de dompteur, même de celles ayant de la ligne comme Teresita. Seulement, j'ai gardé la haine instinctive des forains, et je suis furieux en voyant de nouveau notre cher boulevard envahi par ces baraques, mauvaises non seulement pour l'hygiène publique, mais dangereuses pour la sécurité des peintres, toujours épris de la forme et de la beauté.

» Et voilà pourquoi, messieurs, j'ai signé la pétition. Il faut que les forains reculent, ou, alors, ce serait admettre que Montmartre n'est plus le « cerveau de Paris », comme disait le cabaretier gentilhomme Rodolphe Salis. »

## AUTRES TEMPS !…

JACQUES était avant tout poète, rien que poète. Rodolphe Salis, dans ses soirées du Chat-Noir, l'appelait jadis le « bon barde ». Il portait une barbe de mage, une chevelure invraisemblablement noire, touffue et crespelée, si épaisse qu'il pouvait, avec des épingles, rajouter par en dessous des bigoudis savamment ondulateurs, et cette barbe, et cette tignasse, et ces bigoudis lui donnaient un peu l'air d'un Auvergnat… mais d'un Auvergnat Watteau.

Il avait inventé la nature après Rousseau et après Georges Sand et il avait perfectionné l'invention, car il ne voyait pas le paysan dans lo môme zéphyr que Zola. Un des premiers, il avait découvert que les petits oiseaux dans les branches faisaient « cui ! cui ! » que les bœufs, les bons bœufs au mufle humide et au poil roux, regardaient les étoiles avec attendrissement, et il connaissait à fond le langage des acacias en fleurs. À la lecture ses vers ne signifiaient pas grand'chose ; mais, quand il les récitait avec son accent du Midi et son zézaiement enfantin, cela ne signifiait plus rien du tout.

Et alors les esthètes se pâmaient.

Ils étaient tout un groupe – au moins cinq— vêtus de velours, avec des teints pâles, des cols dé-

colletés jusqu'à la poitrine, et des cravates de dentelle – qui ne juraient que par lui, n'admettant même pas qu'on le discutât, et qui l'applaudissaient avec une intransigeance farouche. Jacques Buisson avait en effet un jour, écrit ce vers en l'honneur de Dorah, la grande tragédienne :

Inactalique artiste aux yeux paraphernaux

On ne discute plus un poète qui a trouvé un vers semblable ; ce vers seul, comme celui de la tragédie qu'allait entendre le brave général du *Monde où l'on s'ennuie*, suffit à immortaliser un homme. « Inactalique » était merveilleux, mais « paraphernaux » était génial. De ce jour, il fut sacré ; il fut non seulement l'invité de l'Œuvre, du théâtre des Poètes et des soirées de gala de la Renaissance (série A), mais encore il fit dans ce dernier théâtre quelques nobles connaissances qui l'introduisirent dans certains salons littéraires du faubourg Saint-Germain. Là, Jacques Buisson se campait devant la cheminée, passait sa main dans ses bigoudis, de manière à pouvoir, au besoin, faire une concurrence sérieuse à l'affiche de l'Hérissé ; puis, de sa voix chantante, il commençait le récitatif de ses poèmes. Et les duchesses apprenaient avec ravissement que les petits oiseaux faisaient « cui ! cui ! » et les marquises sentaient leurs yeux se mouiller de douces larmes en découvrant que les bœufs reconnaissaient les étoiles et que les

acacias en fleur avaient un langage. On se regardait de côté, en approuvant et en dodelinant de la tête, et l'on murmurait : « Ah ! vraiment, c'est délicieux ! Quel génie ! Quel artiste ! Il n'y a que lui ! Il n'y a que lui ! »

Une seule ne partageait pas l'enthousiasme général : la princesse Olga Palatieff, une de ces Russes merveilleuses qui ont mérité par leur esprit, leur instruction et leur grâce d'être surnommées les « Parisiennes du Nord ». Dans un coin lointain du salon – très lointain afin de pouvoir fuir plus aisément – la princesse, bien emmitouflée dans sa barinya en breit-schwantz doublée d'hermine, écoutait, un peu dédaigneuse, tous ces petits récits nuls et prétentieux, toutes les descriptions de cette campagne artificielle, avec ses faux paysans, ses arbres bavards et ses vaches sentimentales.

C'est en vain que le « bon barde » lançait vers elle ses strophes ailées : l'œil bleu de la princesse restait froid, sa bouche esquissait un sourire moqueur, et, quand c'était fini, elle se penchait vers sa voisine pour lui murmurer à mi-voix :

— Ne trouvez-vous pas, ma chère amie, que ce que nous raconte ce poète est absolument idiot ?

Et, comme il arrive toujours en pareil cas, ce fut surtout celle-là que Jacques Buisson aurait voulu conquérir. Il en devint éperdument épris comme d'une espèce de chimère intangible. À quoi bon les

admirations des esthètes en velours, l'estime littéraire de Dorah et les applaudissements des nobles marquises, tant qu'il n'aurait pas attendri ce cœur farouche et altier qui se renfermait orgueilleusement dans une tour d'ivoire et refusait de céder à l'engouement général ? Il lui semblait que cette princesse vivait loin, très loin, dans une île enchantée où il ne pourrait jamais atterrir, dans une atmosphère qu'il ne serait jamais admis à respirer. Il avait pourtant composé en son honneur une ode merveilleuse, si belle qu'il ne pouvait s'empêcher de pleurer en se la récitant à lui-même devant la glace. Orphée n'avait jamais fait mieux, et cependant, quand il chantait, les lions venaient lui lécher les pieds, ce qui, pour un poète, doit constituer une jouissance délicate et particulière. Ah ! si la princesse pouvait un jour connaître cette ode !

Quand je te vis divine et d'or divin coiffée,
Princesse, j'ai senti qu'un espoir surhumain
Soudain m'enveloppait d'une chaude bouffée,
Et je croirais mourir si je touchais ta main...

Évidemment, il aurait pu envoyer ses vers par la poste, à l'hôtel où elle demeurait, 6, rue Murillo ; mais la lecture ne donnait qu'une idée imparfaite et incomplète. Il fallait la voix du poète, avec ses notes musicales, ses vibrations et ses redondances ; il fallait le regard flamboyant pour faire comprendre « l'espoir surhumain » et l'agitation fébrile de la che-

velure aux bigoudis pour affirmer la chaleur de la « bouffée » enveloppante, tandis que la pâleur du visage ferait présager la mort prochaine du troubadour ingénu rongé par l'amour, anémié au point de tomber à la renverse au seul contact de la main, comme les jeunes marchands de Mossoul ayant osé soulever le voile qui cachait la statue des *Mille et une Nuits* et tombant foudroyés. Comme ces apparitions des anciennes légendes féeriques, il était sans doute impossible d'approcher la princesse, sous peine de la voir s'évaporer dans l'éther, et elle passait, inexorable, à distance prestigieuse des hommes, qui se prosternaient le front contre terre ou restaient changés en statues !…

Les choses en étaient là, et la princesse était loin de se douter de l'amour religieux et mystique qu'elle avait inspiré, lorsque Jacques Buisson reçut une invitation pour la soirée de gala à la Renaissance, où l'on donnait, pour la gratineuse et crémateuse série A, la *Princesse lointaine.*

Ce fut pour le poète une révélation. Lui aussi avait une princesse lointaine. Il n'était séparé d'elle que par une vingtaine de mètres, car la princesse Olga trônait en face, dans l'avant-scène ; mais dans cette avant-scène il ne pouvait entrer : elle était défendue par un abîme social. Comme le poète Bertrand d'Alamanon, il lui faudrait parcourir des dis-

tances incalculables sans avoir même l'espérance d'être reçu en audience privée.

Mais que faisait le brave Bertrand ? Il se présentait bravement au palais, renversait les gardes, tuait le geôlier, le terrible chevalier aux armes vertes, et, quand, tout sanglant, échevelé, il arrivait enfin en présence de la princesse et que celle-ci lui demandait : « Eh bien, qu'avez-vous à me dire ? – Des vers », répondait simplement le poète. Et cette réponse était couverte d'applaudissements unanimes, et la princesse devenait immédiatement éprise du poète.

La conduite de Jacques Buisson était toute tracée. Le lendemain matin, armé d'une trique vigoureuse, il se présentait inopinément à l'hôtel de la rue Murillo. Après avoir appris de la bouche du suisse que madame la princesse n'était pas visible, il poussait le cerbère dans sa loge, où il l'enfermait à tour de clef ; puis, comme attiré par les cris du bonhomme, un valet de pied accourait, d'un coup de pied formidable il le faisait dégringoler dans l'escalier qu'il montait précipitamment ; au second étage, il se heurtait à une caméristeaffolée, qu'il faisait, d'un coup de poing, rouler à terre, et, enfin, il pénétrait dans la chambre à coucher de la princesse, qu'il trouvait en déshabillé de mousseline de soie brodée d'or.

— Que voulez-vous ? s'écria la princesse Olga hautaine et courroucée.

— Je veux vous dire des vers, répondit Jacques Buisson, en mettant un genou en terre.

Et il commença :

> Quand je vous vis divine et d'or divin coiffée,
> Princesse, j'ai senti qu'un espoir surhumain…

Il n'eut pas le temps d'achever. En même temps que l'« espoir surhumain », il sentit les deux mains d'un sergent de ville qui le cueillaient et l'emmenaient s'expliquer chez le commissaire de la rue des Écuries-d'Artois.

Oh ! le triste temps que les temps d'aujourd'hui, où les princesses lointaines sont plus défendues contre les entreprises des bons poètes que les fiancées gardées par les séides de l'empereur de Byzance, où les menottes, si douces des Melissinde sont remplacées par *celles* du poste de police et où les Auvergnats Watteau n'ont plus qu'à chanter leurs paysanneries au « Chien-Noir », entre le *Vieux Mendiant*, de Delmet, et la *Terreur de Grenelle*, de Jules Jouy !…

## TROP PARFUMÉE !

Croyez-vous, sérieusement, nous dit Pontades, que la myopie fasse commettre des méprises comme celle de Chamorin, dans *Ma Gouvernante*, et qu'un mari, parce qu'il n'a pas ses lunettes, puisse en arriver à ne pas reconnaître sa femme ?

— Parfaitement, reprit le gros baron Foucard, et il m'est arrivé, la semaine dernière, en pleins Champs-Élysées, une aventure du même genre.

— Mais je croyais que vous étiez veuf depuis une dizaine d'années !

— Aussi ne vous ai-je pas dit « la même histoire » ; je vous ai seulement parlé d'une aventure analogue.

— Contez-nous ça, Foucard ; mon bon Foucard, contez-nous ça !

— Ma foi, messieurs, vous êtes tous ici un tas de coureurs, de chasseurs, de sondeurs et de marcheurs assez peu scrupuleux… parfaitement… et peut-être mon cas pourra-t-il servir de leçon et d'exemple salutaire à certains d'entre vous.

— Mon cher baron, la morale vous va comme un caleçon à un éléphant.

— Merci de cette bonne parole, qui m'encourage à continuer. Donc, jeudi dernier, si vous vous en souvenez, il faisait un temps superbe. Le tailleur m'avait apporté un pantalon à carreaux qui me plaisait, le déjeuner avait bien passé, le cigare avait été excellent, et, à la suite d'un petit envoi d'argent nécessité par les costumes de la nouvelle pièce qu'on répète à la Comédie-Française, j'avais reçu, le matin, de Sabrette une lettre débordante de reconnaissance sincère et de tendresse désintéressée. C'est, à cinquante-cinq ans, ce qu'on appelle être aimé pour soi-même.

Bref, j'étais dans un état d'âme où, la digestion aidant, on trouve la vie agréable.

À deux heures, je campai sur mon occiput, dans l'angle voulu pour dissimuler la tonsure, mon chapeau étincelant (Sabrette m'a dit cent fois que j'étais bien mieux avec mon chapeau) et, le cœur léger, épanoui par une sensation de bien-être indéfinissable, je descendis l'avenue des Champs-Élysées d'un bon pas élastique et souple.

Jamais Paris ne m'avait paru aussi joli. Les marronniers étaient tout en fleurs et faisaient des arceaux verdoyants se prolongeant jusqu'à la place de la Concorde, où les chevaux de Marly se cabraient dans un nuage d'or. Tout était lumière et poussière. Sur la chaussée, les voitures passaient au trot cadencé, se dirigeant vers le Bois ; le soleil piquait des

étincelles sur le cuivre des harnais, sur les chaînes des attelles ; un magnifique peloton de gardes municipaux à cheval, casque en tête, avec les buffleteries blanches, les aiguillettes et les grandes bottes, s'en allait placidement prendre son service d'ordre à l'allée des Acacias et marchait à petits pas, précédé par un maréchal des logis rouge, pansu et satisfait.

Dans les allées, on entendait, aux environs de Guignol, des rires d'enfants qui résonnaient comme des cascades de perles, et je me rappelais ce vers du poète :

> Les femmes étaient de rose rosées,
> Et les amoureux avaient tous vingt ans.

Moi – n'exagérons pas — je ne m'en sentais pas plus de quarante. C'est vrai qu'elles étaient toutes jolies, ce jour-là, les mâtines, avec leurs camails, leurs mantes Valois à haut col de velours, laissant voir la taille, leurs petites toques en paille dorée, couvertes de fleurs, ou encore leurs grands chapeaux « merveilleux », empanachés, gigantesques, évoquant les souvenirs d'Henriette d'Angleterre ou de la duchesse de Berry. J'avais essuyé mon monocle pour mieux voir et je ne perdais pas un détail de ces séduisantes apparitions.

Tout à coup, à vingt pas devant moi, je découvre une promeneuse dont la démarche attire immédiatement mon attention de connaisseur. C'était, en même temps, onduleux et rythmé, et, à chaque pas,

scandé par la bottine bien d'aplomb sur le bitume, la robe de drap beige oscillait harmonieusement, comme si elle eût laissé derrière elle un sillage. La veste, venant à la taille, était entièrement brodée avec de petites nervures de chenille noire. Sur les épaules, un « montespan » en peau de soie, était tout garni de grelots perlés d'or, avec revers de velours noir ; enfin, sous le voile blanc très épais, sans doute pour protéger le teint contre les premières ardeurs du soleil, je distinguais une petite toque en jais cabochonné de perles mates, avec grand nœud papillon en dentelle blanche. Et avec cela un parfum ! Un parfum âcre, capiteux, qui eût permis de suivre la promeneuse à vingt pas, un parfum engageant, qui semblait dire : « Vous savez, suivez-moi, osez : je ne demande pas mieux. »

Ma foi, moi, j'ai osé, c'est-à-dire que, sans marcher à la même hauteur, ce qui eût été compromettant pour elle… et un peu aussi pour moi (dame ! je pouvais rencontrer ma fille ou mon gendre), j'ai emboîté le pas par derrière, et, sans avoir l'air, je me suis mis à lancer des petites phrases d'une voix très distincte et que l'on percevait parfaitement :

— La jolie tournure !… Une démarche de reine… Hum ! Il n'y a encore que les grandes femmes pour savoir porter la toilette… Hum ! Hum !… Madame, je vous trouve tout bonnement exquise…»

L'inconnue, en entendant ma voix, avait fait un mouvement imperceptible mais très vite réprimé, puis elle avait poursuivi sa route. Et moi, je continuai, très suppliant :

— Madame, ne vous fâchez pas : je ne vous demande rien, pas même de vous retourner. Continuez de marcher triomphante, insolente et divine, indifférente aux mots lâches et doux que murmure tout bas l'homme attendri. Je ne réclame ni une parole ni un regard. Je vous supplie seulement de me laisser marcher sur la même route que vous, m'enivrant de votre vue, respirant avec délice votre parfum, sans rien savoir, ni qui vous êtes, ni d'où vous venez, ni où vous m'emmenez, oubliant tout le reste du monde et marchant sur vos traces, hypnotisé comme les mages qui suivaient l'étoile, avec musique de Fragerolles, au Chat-Noir…

J'entendis sous la voilette comme un petit rire étouffé, preuve certaine qu'on n'était pas fâché. Peut-être, cependant, avais-je eu tort de parler du Chat-Noir et de la marche à l'étoile : il ne faut pas ainsi mêler le sacré au profane. Aussi je continuai, très humble et en faisant ma voix la plus douce :

— Il est possible que vous me trouviez un peu ridicule et que, fière de votre printemps, vous pensiez que je suis un vieux monsieur désœuvré et coureur. Ah ! madame, quelle erreur est la vôtre ! Je suis sérieux, très sérieux ; mon cœur a des trésors de ten-

dresse en réserve pour celle que j'en jugerais digne, et, croyez-en ma vieille expérience, ce sont les hommes de mon âge qui savent réellement aimer. Les jeunes gens vous aiment en égoïstes, pour la galerie, vous prennent à la hussarde et vous lâchent après la victoire, meurtries, écœurées et désillusionnées. Nous, nous vous aimons pour vous, n'ayant qu'une idée : embellir votre existence, chasser les cailloux de votre route, capitonner, pour ainsi dire, votre vie, remplaçant la première jeunesse, que nous n'avons plus, par une tendresse affectueuse, un peu paternelle, pleine d'abnégation et de dévouement…

Mon inconnue avait, je dois le dire, esquissé un léger haussement d'épaule ; mais moi, j'étais emballé et je ne pouvais plus m'arrêter en si beau chemin.

— Oui, madame, croyez-moi, celle qui n'a pas été la maîtresse d'un quinquagénaire – bien conservé, s'entend – ne sait pas ce que c'est que d'être réellement aimée. Nous comprenons qu'il faut faire oublier les cheveux blancs que nous avons sur les tempes par des égards, des attentions, des cadeaux, et obtenir la générosité du cœur par notre générosité matérielle. J'ignore, madame, quels peuvent être les désirs et les caprices que vous voudriez satisfaire, mais je mets ma fortune à vos pieds.

Comme elle ne paraissait pas persuadée, je compris qu'il fallait prouver et frapper un grand coup :

— Vous ne me croyez pas ? Eh bien, j'ai vu, avant-hier, un petit hôtel, rue de Courcelles, à deux pas de l'avenue Hoche, avec vue sur le parc Monceau…

Cela produisit un effet merveilleux. Immédiatement, la dame s'arrêta, et, se retournant brusquement vers moi, elle me dit :

— Eh bien, monsieur, allons acheter ensemble le petit hôtel.

Puis elle releva son voile, et je reconnus… qui ? Ma fille, la comtesse d'Arfeuille, qui, éclatant de rire, me cria :

— Bonjour, papa ! Fi, que c'est vilain !

La situation était délicate ; mais je m'en tirai à mon honneur. Sans me laisser démonter le moins du monde, je répondis, avec beaucoup de calme :

— Je t'avais reconnue du premier coup ; mais j'ai voulu te montrer qu'avec ta manie de te couvrir d'odeurs à outrance on peut te prendre pour une cocotte. J'espère que la leçon te profitera à l'avenir et que tu comprendras enfin, comme je te l'ai répété cent fois, qu'une honnête femme ne doit être parfumée que de ses vertus.

Là-dessus, je lui serrai la main et je m'éclipsai avec beaucoup de dignité, la mine sévère et attristée, comme un père de famille qui a la conscience d'avoir accompli un devoir.

## LES GUÊTRES

Tu regardes mes guêtres chamois, me dit Champerel, qui était en train de terminer sa toilette, pour aller déjeuner avec moi au cercle.

— Oui… et je n'aime pas beaucoup ce luxe. Je trouve que ça a l'air « vieux monsieur ».

— Je pourrais te répondre, continua mon ami, qu'en effet, c'est beaucoup plus chaud sur le cou-de-pied que des bottines, et cette raison serait suffisante par ce temps où nous barbottons dans de la neige fondue au sel ; mais j'ai un autre motif d'aimer ces guêtres. Elles m'ont débarrassé de Marcelle, tu sais, Marcelle du Gymnase.

— Marcelle ? Je croyais que ta bien-aimée s'appelait Renée, la petite baronne.

— Précisément. Renée a pris la suite, ce qui eût été impossible du temps de Marcelle.

— Raconte, vieux complice, raconte.

— Eh bien, mon cher, au bout de six ans de liaison, Marcelle était devenue insupportable. J'avais par-dessus la tête de ses rôles, de son directeur, des passe-droits, des injustices de sa boite, des répétitions à suivre derrière un portant, des tirades à faire apprendre et des longues stations en fiacre le soir, devant le couloir enfumé par lequel s'effectuait la

sortie des artistes. Vois-tu, n'aime jamais une comédienne ; son art tient vraiment trop de place.

Il faut respecter avant la première, inventer, après la représentation, des adjectifs superlativement élogieux et dithyrambiques, qui ne sont jamais à hauteur de ce qu'on croit mériter, ou, en cas d'insuccès, trouver les paroles qui consolent et les baumes inconnus qui pansent les blessures d'amour-propre. Une véritable fatigue morale.

— Mais, alors, pourquoi continuais-tu ?

— Est-ce qu'on sait jamais ! Je restais par veulerie, par crainte de déranger les habitudes prises, et de changer la vie paisible et béate pour entrer dans l'ère des récriminations, des pleurs et des drames. Chaque jour rivait un peu plus ma chaîne, et la situation était d'autant plus tendue qu'au printemps dernier, à une soirée chez les Balleroy j'avais fait la connaissance de Renée qui m'avait immédiatement conquis par sa simplicité et sa grâce. Ah, mon ami, quelle différence avec Marcelle ! Plus de potins de coulisses, plus de calembours de revue, plus de discussion sur le talent du père noble ou de la jeune première ; mais des conversations spirituelles, aimables, des aperçus fins sur les choses et les gens de notre monde ; un esprit très orné, très frotté de littérature, sans aller cependant jusqu'au pédantisme ; une connaissance approfondie des généalogies et des titres historiques. Bref, avec Renée, je me sentais absolument dans mon mi-

lieu, je me retrouvais à ma place sociale ; j'échappais à toute une promiscuité de grandes coquettes fripées, de duègnes obèses et de *m'as-tu vu* faméliques.

— Elle connaissait ta liaison avec Marcelle ?

— Oui, et ce fut longtemps un obstacle entre nous. Un jour, après un dîner passé en tête à tête, elle se donna simplement, sans pose, sans discussion, sans calcul, réalisant les trois conditions qui font d'un homme – au dire de Dumas fils – l'éternel obligé d'une femme. Mais, de ce jour, la vie devint un enfer. Ah ! crois moi, n'aie jamais deux maîtresses ! On se lance dans tout un système de combinaisons, d'hypocrisies, de complications et de mensonges. Renée souffrait la première de cet état de choses, et, toutes les fois qu'elle me voyait, elle revenait sur le même sujet, me suppliant de quitter Marcelle, et d'être tout à elle comme elle était toute à moi. Parfois, elle ajoutait très triste :

— Vous verrez, ça ne durera pas. Je vous supporterai ainsi tant que je le pourrai, mais un beau jour, je m'écouterai, ça craquera… et vous aurez perdu quelque chose de bien bon.

» Et cela continuait ainsi, moi, tiraillé en deux sens contraires, mais n'ayant pas le courage de rompre carrément et virilement. Un bienheureux hasard se chargea de me tirer d'affaire. La semaine dernière, étant sorti en petits souliers, je me trouvai dehors avoir si froid, que j'entrai chez mon bottier pour

acheter une paire de guêtres, celles que tu vois là. Puis, ayant trouvé ce qu'il me fallait, je me rendis d'un pied léger chez Marcelle pour lui faire ma visite quotidienne. Aussitôt qu'elle me vit entrer, avant même de m'avoir dit bonjour, la voilà qui s'exclame :

— Tiens, tu as des guêtres !

— Mais… oui, comme tu vois.

— Ah ! quelle drôle d'idée ! Mais, mon ami, ça ne se porte pas à Paris. On ne met des guêtres que pour aller à la campagne.

— Pour aller à la campagne ! Et pourquoi seulement pour aller à la campagne ?

— Tu ne vas pas m'apprendre n'est-ce pas, comment on doit s'habiller ? Toutes les fois que la pièce se passe à la campagne, tous les acteurs ont des guêtres ; mais jamais, au grand jamais, on n'en porte, si l'acte se passe à Paris.

Il était bien inutile de discuter, n'est-ce pas, et je m'inclinai devant la science vestimentaire de Marcelle, lui faisant toutes mes excuses pour mon manque de goût ; puis je partis, et comme, le soir, elle jouait dans les *Demi-Vierges,* j'allai passer ma soirée chez Renée. Elle ne me fit elle aucune observation sur mes guêtres chamois. Dès l'arrivée, elle m'avait jeté ses deux bras autour du cou, collant ses lèvres sur les miennes, écrasant contre moi son déshabillé en gros crépon de soie lilas. Il y avait une garniture de volants de dentelle sur les épaules tombant de-

vant en coquillé, et encadrant des quilles de mousseline de soie ivoire plissée, tout cela froufroutant, capiteux, exhalant une subtile odeur de femme et de verveine. Et ce qu'il y avait de particulièrement exquis dans ce déshabillé, c'est qu'on comprenait très bien qu'il n'y avait qu'une épingle à enlever, un nœud de satin à tirer pour laisser la déesse émerger, impeccable et quasi nue dans sa chemise diaphane.

*Incessu patuit d*ea,

comme disait notre professeur à Condorcet.

Bref, je ne sais plus trop pour quelles raisons, à mon tour, je fus amené à enlever mes guêtres qui m'étaient d'ailleurs tout à fait inutiles pour l'exercice auquel je me livrais dans cette chambre tiède où les heures sonnaient heureuses. À peine quelques vagues reproches au sujet de Marcelle, reproches étouffés sous des avalanches de baisers, et des serments de tendresse folle ; puis, vers les minuit, – la crainte du concierge est le commencement de la sagesse – je songeais à me retirer, et à aller jouir chez moi d'un repos bien gagné.

Seulement, il arriva ceci : c'est que, le corps un peu las, la tête un peu vide !… – ah ! dame ! – peu habitué, d'ailleurs, à cette superfluité de costume, j'oubliai complètement de remettre les fameuses guêtres qui avaient glissé sous un fauteuil près de la

descente de lit et je rentrai chez moi, ne pensant plus le moins du monde à cet ornement chamois.

Or, le lendemain matin, Marcelle était venue me demander à déjeuner et, comme j'avais un vague mal aux cheveux, la conversation traînait un peu en dépit de quelques coups de patte envoyés par ma douce compagne à Jane Hading, pour ne pas en perdre l'habitude, lorsque mon domestique entre et me dit :

— C'est un petit paquet que madame la baronne envoie à monsieur.

Il était tout petit, le paquet, enveloppé dans du papier de soie, entouré d'une belle faveur bleue ; on eût dit une boite à bonbons. J'ouvre sans défiance, et il en tombe mes guêtres chamois, avec un petit mot au crayon :

« Voilà ce que vous avez oublié hier au soir. »

Tableau !

Et Marcelle de s'écrier, cramoisie :

— Voulez-vous me dire, monsieur, pourquoi, vous avez laissé vos guêtres chez la baronne ? Voulez-vous me le dire ?

En bonne conscience, j'ai fait un effort d'imagination prodigieux, mais peut-être étais-je un peu abruti ? Je n'ai absolument trouvé aucun motif vraisemblable, et admissible. Je suis resté coi, regardant, hébété, mes guêtres étalées sur la table, tournant et retournant le paquet révélateur et murmurant à tout hasard :

— Ah, voilà qui est bizarre ! J'avais oublié mes guêtres !

— Mais pourquoi les aviez-vous retirées ?

— … Je ne m'en souviens plus.

Alors Marcelle a pris sa serviette, en a fait une jolie boule et me l'a lancée à la tête en matière de projectile. Puis, elle est sortie noblement, en me déclarant que je ne la reverrais plus de ma vie.

Elle a tenu parole, moi aussi. Et voilà pourquoi je contemple mes guêtres avec attendrissement, les guêtres libératrices, et voilà pourquoi cela m'est tout à fait égal d'avoir l'air « vieux monsieur ». Allons déjeuner.

## LE RÊVE DE MIKLESKO

Ce n'est pas sans un gros espoir que Miklesko, le chef des tziganes entendus tout cet été au bois de Boulogne, avait mis le cap sur Chic-sur-Mer, où l'appelait ainsi que son orchestre un brillant engagement. Il devait jouer tous les soirs, sous la tente, pendant les dîners élégants que servait Pyramidal-Hôtel, et il était stipulé que l'estrade se dresserait à l'extrémité de la tente, l'orchestre faisant face aux convives. Dans le fond et comme horizon, la mer immense, avec le soleil couchant devant environner le grand artiste dans une gloire, comme d'un nimbe d'or.

Il avait commandé une tunique neuve, bleu marine avec des brandebourgs de soie brodée de jais, et renonçant résolument au pantalon, il était revenu à la culotte élégante avec des bottes à glands moulant la jambe fine et nerveuse, la culotte de Ragotsky, la culotte de cavalier luttant pour l'indépendance de la patrie, contre le Turc, l'ennemi séculaire !

Et en pliant soigneusement cette tenue brillante dans sa petite malle, au-dessus du compartiment spécial réservé à la botte à violon, il songeait. Est-ce que, vraiment, jeune et beau garçon comme il l'était, et surtout avec son immense talent très su-

périeur à celui des Rigo, des Boldi et autres chefs en vogue, il n'arriverait pas, lui aussi, à décrocher la timbale, à avoir une de ces aventures extraordinaires qui mettent à tout jamais un homme à l'abri du besoin et des czardas. Ses compagnons, ainsi que l'a dit un jour Marcelin, grand seigneur et artiste de la *Vie parisienne,* avaient dans leurs yeux pensifs toute la mélancolie des siècles de servitude ; mais lui, avait, dans les siens, au moins dix siècles de servitude de plus que les autres ; la mélancolie ruisselait ; il était le digne représentant de cette race fière, de cette nation-femme, héroïque, passionnée et coquette, dont aujourd'hui il ne reste plus rien que le souvenir de ces chants de guerre et de la pelisse de ses hussards.

Chic-sur-Mer était leur plage rêvée. Il y avait en effet là, non seulement, comme partout pendant la saison des bains, des femmes du monde, des tendresses et des artistes connues, mais on pouvait y trouver ce personnel tout à fait spécial de Nice, de Monte-Carlo et d'Aix-les-Bains, ce monde cosmopolite et étrange, marquises italiennes, ladies anglaises, princesses russes, grandes dames roumaines, ayant toutes un nom, mais déclassées à la suite de galanteries trop retentissantes, quêteuses d'aventures et même d'amour, capables, le cas échéant, de ce qu'on appelle, par euphémisme, un coup de tête,

et de toutes les folies pour le gaillard sachant leur plaire.

C'est devant elles que Miklesko allait faire entendre ses mélodies.

Le premier soir, quand huit heures – pas une minute avant — eurent sonné à l'horloge du Pyramidal-Hôtel, il monta avec ses camarades sur l'estrade ; ils étaient quatre accompagnateurs : une petite flûte, une contrebasse, un second violon et l'inévitable cymbalum, tous également vêtus à neuf de soie bleu marine pour la circonstance, mais sans les culottes héroïques réservées au seul chef Miklesko. D'ailleurs qui pouvait lutter avec lui ? N'était-il pas la mélodie, le chant qui s'élevait tantôt voluptueux et tendre, comme une sérénade d'amour, tantôt mélancolique et grave comme une prière entrecoupée de sanglots ; son silence faisait trou ; les autres n'étaient là que pour le mettre en valeur, et l'escorter pour ainsi dire, dans son vol aérien, à travers les sphères de l'idéal.

Précisément ce soir-là, il se sentait en archet et « le vibrato » serait bon. Il promena son regard satisfait sur le tableau féerique présenté par la tente, avec ses petites tables ornées de fleurs et éclairées de bougies à abat-jour rose, autour desquelles se pressait

Tout ce monde enchanté de la saison des bains…

chanté par Musset. Linons écrus, étamine maïs, taffetas vieux rose, mousseline de soie Liberty, crêpe

de Chine avec entre-deux de guipure, pèlerines marabout en tissu de plumes blanches, tout cela froufroutait, ondulait, chatoyait, rehaussé de pierreries, de diamants, de colliers de perles fantastiques qui eussent valu la rançon de rois. Et sur les têtes bien ondulées, les capelines de paille d'Italie avec cocardes de moire, les grands gainsborough à plumes noires, les feutres gris argent, galonnés de gris avec deux plumes d'argus, les chapeaux de paille mordorée avec garniture de fleurs et paradis naturels se balançaient sous les feux de la lumière électrique dans des radiations lilas d'apothéose. Spectacle unique, comme seul pouvait en fournir Pyramidal-Hôtel à l'heure du dîner, pendant la semaine des courses.

Alors Miklesko se leva, bien campé sur les bottes à glands, dans une attitude en même temps gracieuse et martiale, où le violoniste cédait pour ainsi dira la place au crâne magnat. Ce n'était plus un archet qu'il tenait à la main, mais le sabre des charges héroïques ; alors, ses yeux de cuivre braqués sur l'assistance, il cherchait sa proie, *quærens quam devoret* : il attaqua une de ses plus jolies mélodies. Cela commençait allègrement, sur un rythme bien cadencé, comme une fanfare de cavaliers se mettant en marche ; puis, après quelques accords et roulements du cymbalum, la valse se dégageait d'abord lente, lascive, voluptueuse, semblant bercer et endormir les douleurs humaines ; puis, la mesure s'accélérait, le chant deve-

nait plus audacieux et plus vif, comme si le danseur excité par le frôlement du corps adorable qu'il tenait dans ses bras eût tout à coup senti s'éveiller en lui le démon de la chair. La Bête lançait des rugissements de rut, des cris d'amour et de folie, et les valseurs tournaient de plus en plus vite, comme si cette rotation eût dû apporter cette ivresse qui hypnotisa les derviches tourneurs. Et cela sa terminait le plus bizarrement du monde ; le chant s'arrêtait net, on eût dit que le couple, à bout de forces, était resté tout à coup immobile, ne pouvant pas prolonger une seconde de plus, sans mourir, cette tension des nerfs vers l'amour…

Les applaudissements éclatèrent frénétiques, et Miklesko salua noblement, très à son aise ; d'autant plus que, pour mieux conserver son prestige artistique, il était convenu avec le Pyramidal-Hôtel d'un *fixe,* et que par conséquent le deuxième violon n'avait plus à se promener de table en table, en tendant le petit plateau dans lequel la serviette masquait les offrandes. Le héros hongrois restait intact, sans que son héroïsme fût dépoétisé par aucune considération mercantile.

Alors Miklesko chercha sa proie au milieu de toutes ces femmes qui l'écoutaient extasiées, celle pour laquelle il risquerait la suprême partie. Et il crut l'avoir trouvée en la personne d'une grande femme blonde à l'air exquisement comme il faut, qui dînait

en tête à tête avec un personnage très cossu orné de favoris grisonnants et d'une rosette multicolore. Quelque haut personnage diplomatique sans doute. Elle était vêtue d'une robe de crêpe de China mauve, très pâle, avec applications de vieux Venise, surmontée d'une légère ruchette de mousseline blanc ivoire ; les manches également en vieux Venise étaient en transparent sur la peau et laissaient voir les bras très beaux et d'un dessin très pur.

Alors, il ne s'occupa plus des autres, et pendant toute la soirée continua à ne jouer que pour elle, descendant parfois de son estrade avec son violon, et tournant autour de la table qu'il inondait de mélodie au point de tendre son instrument jusqu'au-dessus des mets, entre les coupes Jacques et les corbeilles de fleurs. La blonde écoutait, sans mot dire, les yeux vagues, comme si elle suivait un rêve intérieur. Sa toilette, son collier de perles à cinq rangs, ses bracelets étincelants de pierreries, les nombreuses bouteilles de vin de Champagne à grande marque dressées sur la nappe, tout prouvait qu'elle était riche, très riche, et le mutisme qu'elle conservait avec son compagnon montrait combien elle était absorbée par la musique, et combien ce que Miklesko jouait, allait droit à non cœur de femme. C'était celle-là qu'il fallait à tout prix conquérir ; c'est par celle-là qu'il fallait réussir à se faire enlever. Elle était l'avenir, et la fortune !

Pendant toute la semaine des courses, Miklesko continua son manège, jouant véritablement comme jamais il n'avait joué. Par exemple, la tunique bleu marine ne se détachait plus sur un nimbe d'or, car le ciel devenait maussade, et la pluie avait obligé à fermer la tente du côté de la mer. Saisis par l'humidité, les convives se réfugiaient dans la salle à manger. Chaque jour, d'ailleurs, le mauvais temps aidant, le nombre des départs augmentait à l'Hôtel-Pyramidal. Mais qu'importait à Miklesko ! Médusée par lui la blonde restait fidèle au poste, sans se douter du froid ni des intempéries ; l'amour ayant ceci de divin qu'il fait tout oublier.

Hier, comme il n'y avait plus qu'elle sous la tente déserte, Miklesko se risqua. Roulant des yeux en boules de loto, il approcha de la dame, après une czarda où il avait mis toute son âme, et lui dit :

— Zé vois, madame, que vous aimez bien la mousique. L'artiste que zé souis vous dit merci avec son cœur.

Mais le compagnon à favoris grisonnants répondit :

— Non, ma femme est complètement sourde, mais moi, vos petites machines facilitent ma digestion. Donc déjà, jouez-moi donc encore une fois la Marche de Ragotsky. Cela fera peut-être passer les haricots panachés.

## LE BENJOIN

À CE MOMENT on frappa à la porte de madame deux petits coups discrets et un peu timides.

— Entrez ! dit madame, avec une nuance d'impatience, et tout en continuant à arranger ses frisons devant la glace duchesse.

Monsieur entra. C'était un petit homme blond, bedonnant, un peu chauve, avec deux gros yeux myopes qui clignotaient derrière un binocle d'or. Il jeta un regard circulaire dans cette chambre où il n'avait le droit d'entrer qu'après en avoir bien et dûment demandé la permission, et regarda le désordre résultant des préparatifs de la toilette. Eau de savon dans la cuvette, meuble intime exhalant un parfum de benjoin ; sur la table, entassés pêle-mêle, les pommades, les pots de crème, les cosmétiques, les fards, la poudre de riz et les pattes de lièvre mélangés aux accessoires du nécessaire, aux épingles et aux petites boules de cheveux formées par les démêlures. Sur le lit, jeté à la diable, un peignoir assez défraîchi, une chemise de nuit et un jersey de flanelle rose. Sur le tapis, deux petites mules étaient échouées auprès des bas portés la veille, des bas de fil d'Écosse à baguettes.

Au milieu d'un fouillis rappelant une loge d'actrice après le changement, madame se dressait, vraiment très jolie encore, en dépit d'un commencement de maturité. Ses cheveux, artistement ondulés, formaient sur sa tête un peu ronde un véritable casque d'or et dissimulaient quelques imperceptibles rides vers les tempes. Sa gorge opulente, bien servie, était moulée dans une robe en sicilienne damassée et le corsage à petits plis s'ouvrait sur un jabot garni de dentelle et de jais ; le pied allongé sur le barreau de la table montrait un fin soulier de chevreau ; et dans la chambre, le parfum de benjoin se mêlait à l'odeur fauve de la blonde.

— Peste ! dit monsieur avec un gros rire épais, on se met sur son trente et un ! Alors, c'est ce matin décidément, le déjeuner avec le ministre ?

— Mais oui. Je te l'ai dit depuis huit jours.

— J'ai préféré te laisser aller seule ; je ne voulais pas avoir l'air de mendier moi-même une distinction qui m'est due.

— Oh ! évidemment, si tu étais venu avec moi, je ne répondais plus de rien.

— Et… vraiment, est-ce que tu espères remporter la victoire, et me décrocher enfin ce malheureux ruban depuis si longtemps promis ?

— Dame, mon ami, je tâcherai de faire ce qu'il faut pour cela, répondit madame, en se souriant à

elle-même devant la glace, et en montrant ses dents qui étaient merveilleuses.

— Tu ta rappelleras bien la petite note que je l'ai remise… Mes trente années de service : Mes ouvrages sur *le meilleur mode de perception des contributions indirectes,* et sur *l'impôt foncier…* Et puis, mon rôle pendant la Commune, lorsque j'ai sauvé les Archives… C'est très important.

— Oui, oui, c'est entendu, fit madame en continuant son étrange sourire.

— Enfin, sois très aimable. Il faut absolument empaumer le ministre. Je te donne carte blanche. Voici le premier janvier qui s'avance, on va dresser les listes. C'est le moment psychologique. Je voudrais tant être décoré !

— Tu le seras, sois tranquille ; si ça ne dépend que de moi…

Là-dessus, madame campa sur sa tête une capote de velours glacé, avec passe en chenille froncée, surmontée d'une triomphante aigrette-colonel, jeta sur ses épaules un riche collet en velours du Nord, brodé de jais et garni de plumes d'autruche, et, après avoir lancé un dernier coup d'œil au miroir qui lui renvoya l'image d'une jolie blonde, bien en chair, très cossue, d'une élégance en même temps riche et sobre, elle s'en alla de son pas onduleux, tandis que lui penché sur la rampe de l'escalier, lui criait encore :

— Sois très aimable, très enjôleuse !…

Par la fenêtre, il la regarda monter en fiacre, et le remous de la longue jupe à godets s'engouffrant dans la portière, fit apparaître la jambe divine dans un bas de soie noire, brodé de fleurs multicolores. Monsieur ferma les yeux, remuant les souvenirs. Que de fois madame était déjà partie ainsi en guerre, toute voile dehors, rapportant le soir de belles promesses jamais tenues. Allait-on mieux réussir cette fois ? On avait affaire à un ministre jeune… c'est beaucoup… Il n'y a que les ministres jeunes pour apprécier, comme il convient, le vrai mérite. De ce déjeuner allait dépendre son sort…

En soupirant, il regarda sa boutonnière toujours vierge, sa boutonnière restée cousue depuis le jour, lointain déjà, où le tailleur avait livré la redingote noire ; et, prenant sa serviette sous le bras, comme midi approchait, il se dirigea vers son bureau. Ah ! la journée lui sembla longue, et ses signatures se ressentirent de cet état d'âme. Au lieu du nom, s'étalant en larges lettres bien formées, et terminé par un paraphe de bas en haut – signe ascensionnel – l'écriture était tremblante, avec des zigzags folâtres et biscornus ; volontiers, le pauvre bureaucrate, retenu dans sa prison eût pu chanter comme Piquillo dans la *Périchole* :

Ma femme, ma femme,
Qu'est-ce qu'elle peut faire pendant ce temps-là ?

Jamais les employés n'avaient trouvé leur chef aussi irascible, aussi nerveux, et le garçon reçut des reproches amers parce que la cheminée fumait, parce que la carafe du verre d'eau n'était qu'à moitié pleine. Enfin six heures sonnaient à l'horloge de la cour centrale, et monsieur descendit le grand escalier, an milieu de toute la foule des libérés, impatienté par les obstacles que cette procession bavarde et lente apportait à la rapidité de son exode personnel. Dès qu'il fut dans la rue il prit une allure rapide, devenu tout à coup, à son insu, très comique avec son chapeau en arrière et ses petites jambes qui frétillaient, en exécutant des pas aussi courts que répétés. Il monta son escalier quatre à quatre, et trouva madame décoiffée, démaquillée, enveloppée dans son peignoir d'intérieur, et étendue sur la vieille chaise longue. Elle somnolait vaguement et paraissait très lasse.

— Eh bien, dit monsieur, en entrant en coup de vent, ce déjeuner a-t-il bien marché ?

— Très bien marché. Le menu en était exquis. Il y avait certaines cailles en chaud- froid…

— Et… le ministre a été aimable ?

— Tout à fait charmant. Il n'avait, d'ailleurs, que peu de temps à me consacrer, car il était obligé de se rendre à la Chambre pour je ne sais quelle interpellation sur les chemins de fer. Il était navré de ce contretemps.

— Mais enfin, as-tu trouvé le temps d'enlever la chose ?

— Oh, parfaitement. Il n'est parti qu'à deux heures et demie. J'ai sa promesse formelle. Tu seras en tête de la liste au 1er janvier. Je l'ai vu t'inscrire de sa propre main.

La figure de monsieur s'illumina d'une joie céleste. Cependant il y avait une question, une diable de question qu'il avait sur le bout de la langue, une question qu'il brûlait de faire et qu'il ne savait comment formuler. On est bien aise de se rendre compte, de se renseigner…

— Et, dit-il, est-ce que ?…

Il n'osait pas finir, mais son regard interrogateur compléta sa pensée.

— Ah ! dame oui ! répondit bravement madame. Tu m'avais donné carte blanche. Qui veut la fin veut les moyens.

Monsieur resta un moment interloqué. Encore ! Il avait vaguement espéré que madame, si habile, si adroite, s'en tirerait cette fois à meilleur compte, avec quelques sourires et quelques banales amabilités. Mais, comme elle le disait avec une justesse profonde, qui veut la fin veut les moyens, et le ruban, qui se voit, vaut bien un petit sacrifice qui ne se voit pas.

— Ah çà ! dit madame impatientée, tu ne vas pas maintenant me faire une tête, n'est-ce pas ? Je me

suis sacrifiée pour toi, et en somme, quand on n'a qu'une heure après déjeuner pour sa digestion, ce n'est déjà pas si agréable !

— Pardon, ma bonne, pardon, ne te fâche pas ; mais au moins, tu m'as vu inscrit en tête de la liste ?

— Je n'ai consenti à passer dans le boudoir qu'après avoir lu ton nom. Là, es-tu content ? Je te dis que c'est sûr. Absolument sûr.

— Tu es un ange !

Madame essuya, avec résignation, une accolade de reconnaissance conjugale, sans pouvoir s'empêcher d'esquisser une petite moue de mépris, mais tout à coup, dans la rue, la voix d'un crieur, vendant les journaux du soir, monta, faubourienne et grasseyante :

— Demandez ! La séance complète des Chambres. La chute du ministère.

Pour le coup, monsieur devint très pâle. Il se précipita dans la rue, comme un fou, et deux minutes après il remontait atterré, tenant en main le fatal papier :

— Eh bien, dit-il d'une voix étranglée par l'émotion. C'est vrai. Le ministère est par terre. Encore un déjeuner inutile ! Tout est à recommencer.

— Ah ! bien, tu sais, mon ami, dit madame en s'étirant paresseusement sur son canapé, ce qu'on consomme de benjoin avec toi !… Cela devient éreintant à la longue !

## Y A QUELQU'UN !

Ce n'est pas sans une certaine inquiétude que je descendais au grand hôtel de Bax-les-Bains. J'arrivais en pleine saison, et j'avais tout à fait oublié de télégraphier au patron, M. Lestradère, pour retenir une chambre – le 19 – une belle pièce, au premier, à laquelle j'étais accoutumé de longue date. Je n'aime pas à changer mes petites habitudes.

Arrivé dans le vestibule, j'eus une première surprise. Coco, le perroquet toujours campé sur son perchoir, n'était plus là – un magnifique perroquet qui avait l'habitude, dès que la porte de l'hôtel s'ouvrait, de crier d'une voix glapissante : *Y a quelqu'un !* cri auquel monsieur Lestradère s'empressait d'accourir.

N'étant plus annoncé par Coco, je pris le parti d'entrer dans le bureau de l'hôtel, et là, je trouvais le patron, affalé sur son fauteuil et plongé dans d'amères réflexions.

— Bonjour, monsieur Lestradère, fis-je en entrant, j'arrive un peu tard, cette année. Pouvez-vous quand même me donner mon 19 ?

Je tremblais en attendant la réponse. Il leva sur moi un œil découragé :

— Je puis mettre à votre disposition le 19, et toutes les autres chambres du premier. À cet étage-

là, je n'ai plus un seul locataire oui, monsieur, c'est comme je vous le dis – plus un seul locataire.

— Il n'y a donc personne cette année à Bax ?

— Jamais au contraire on n'a vu pareille affluence de baigneurs.

— Alors ?…

— Alors, c'est toute une histoire. Tenez, monsieur, je n'ai pas de secret pour un vieux client… Asseyez-vous là dans le fauteuil pendant que le chasseur va monter vos malles au 19. Figurez-vous qu'au commencement d'août, vers huit heures du matin, Coco, crie : « Y a quelqu'un ! » et je vois descendre de l'omnibus de l'hôtel un ménage : monsieur et madame Barautin, accompagnés d'un ami, monsieur Limaret, En écrivant leur nom sur mon registre, ils indiquent comme profession : avoués à Besançon.

— Ah ! fis-je étonné, vous êtes tous deux avoués à Besançon ?

— Oui, et nos études sont voisines. C'est la concurrence, et ça ne nous empêche pas d'être les meilleurs amis du monde. Pas vrai, Limaret ?

Je regardai maître Barautin. Il était petit, bedonnant, glabre et fort laid. Son collègue, maître Limaret, sans être un Antinoüs, était évidemment mieux, grand, mince, avec la moustache retroussée d'une manière conquérante ; quant à madame Barautin, en dépit d'un aspect un peu provincial, elle était assez

jolie avec son profil délicat, son nez mince, ses yeux bleus expressifs et ses cheveux blonds cendré.

Immédiatement en voyant ce trio – on a parfois des pressentiments – j'eus l'intuition que j'avais devant moi le mari, la femme et l'amant, et pour la bonne tenue de ma maison, je leur fis la niche de les loger très bien ; c'est-à-dire qu'après avoir donné le 3 et le 4 aux époux Barautin, je reléguai le beau Limaret au 21, tout au bout du corridor, à côté de la porte vitrée du retiro sur laquelle s'étale W.C…

J'opinai de la tête en homme qui connaît les êtres.

Dans ces conditions, continua M. Lestradère, pas de rendez-vous possible. Les deux chambres des époux communiquaient et madame Barautin ne pouvait quitter le 3 sans que maître Barautin, installé au 4 en fût averti. D'ailleurs, après tout, mes soupçons n'étaient peut-être pas fondés. Le mari, la femme et l'ami ne se quittaient jamais, déjeunaient ensemble, dînaient ensemble, excursionnaient ensemble, et partaient pour la douche ensemble, mais M. Limaret ne restait jamais une minute en tête à tête avec la blonde, et les rapports paraissaient empreints de la plus franche et loyale camaraderie.

Un matin, en descendant, maître Limaret s'arrête devant Coco, se met à lui gratter la tête et me dit :

— Vous avez là, monsieur Lestradère, un bien joli perroquet ! Vous ne voudriez pas me le céder ? Là-bas à Besançon, mon garçon de salle dort toujours, et comme les visiteurs tournent le bouton de l'étude sans frapper, ce serait pour moi un très bon avertisseur. En voulez-vous deux cent francs ?

— Ma foi, lui dis-je, j'aime beaucoup mon perroquet et je ne tiens pas à m'en défaire.

— Voyons, fixez le prix vous-même. Trois cents, trois cent cinquante, quatre cents ?...

Je refusais toujours ; mais à cinq cents francs, je me laissai fléchir, et M. Limaret remonta dans sa chambre, tenant dans ses doigts mon pauvre Coco, qui me regardait d'un œil rond et triste. Hélas ! ce fut le commencement de mes malheurs ; on eût dit que cet oiseau emportait ma chance avec lui. Le lendemain, en effet, je vois entrer au bureau le comte et la comtesse Oursikoff.

— Donc, déjà, me dit le comte d'un air rogue, donnez-nous notre note.

— Comment ! vous partez, monsieur le comte ?

— Oui, ma femme et moi nous sommes un peu pris par les intestins.

— Bah ! fis-je en riant, c'est l'effet des eaux, *la Baxéine,* comme on dit ici ; vous payez votre tribut. Mais, avec un peu de bismuth, c'est l'affaire de trois ou quatre jours.

— C'est possible ; mais, dans ce cas-là, il vaut mieux être chez soi. Dans un hôtel, vous comprenez, on n'a pas toutes ses aises… Nous allons louer une villa particulière.

Il n'y avait rien à dire ; je m'inclinai navré, car le comte et la comtesse Oursikoff étaient des voyageurs de marque qui posaient bien la maison, surtout depuis l'alliance russe. Le lendemain, c'est le baron et la baronne Axenfeld qui demandent leur compte et celui de leurs six enfants. Puis ils sont suivis par M. Giacomi, le secrétaire de la préfecture ; puis, par monseigneur Suçonnet, évêque *in partibus ;* puis, par lady Pikwick ; et, enfin, par le général Rubas du Rampart – une exode en masse ; j'étais consterné. Sauf M. Cazenave, le notaire, tout mon premier étage allait se trouver vide ! Avec le général Rubas, du moins, je voulus en avoir le cœur net – un vrai militaire ne saurait mentir – et je lui dis :

— Pardon, mon général, vous me quittez, c'est très bien, mais pourrais-je savoir pourquoi ?

— Parce que j'ai votre sacrée *Baxéine,* parbleu !

— Eh bien, qu'est-ce que ça fait ? Mon installation est très confortable, à l'anglaise…

— Ah, vous trouvez que ça ne fait rien, rugit le général. Si vous aviez passé comme moi une nuit de souffrances, piétinant devant une porta qui ne voulait jamais s'ouvrir… Il est possible, monsieur Lestradère, que votre installation à l'anglaise soit confor-

table ; sans doute, doit-elle l'être trop, car vos locataires ne voulant plus en sortir. Franchement, ils abusent. Donnez-moi ma note !

Pour le coup, j'en avais assez, et je résolus d'ouvrir une enquête. Le soir même, je m'installai dans le couloir du premier, et me dissimulai complètement derrière les grands rideaux de la fenêtre. Or, savez-vous ce que je vis, monsieur ? Vous ne vous en douteriez jamais. À minuit, monsieur Limaret, en caleçon, sortit de sa chambre tenant sur son doigt Coco. Il entra un moment dans le W. C., déposa l'oiseau qui paraissait fort mélancolique sur la planchette, puis il referma la porte à double tour, et remporta la clef dans sa chambre.

Quelques secondes après, madame Barautin arrivait en peignoir blanc, essayait pour la forme, d'ouvrir la porte du retiro, tentative saluée d'un véhément : *Y a quelqu'un !* par Coco installé à l'intérieur, puis souriante et rassurée, elle entrait au 21 chez l'infâme Limaret, où elle passait vingt bonnes minutes. Et, pendant ce temps, j'eus encore la douleur de voir le pauvre M. Cazenave venir en courant se heurter contre la porte fermée, accueilli, lui aussi, par un furieux : *Y a quelqu'un !* Il attendit cinq minutes, le visage convulsé par la souffrance, fit une nouvelle tentative à laquelle Coco répondit par le même cri, et désespéré, retourna à sa chambre comme un damné.

Immédiatement, j'eus la clef du mystère. Dans une vision atroce j'aperçus le comte Oursikoff, lady Pikwick, le baron Axenfeld avec ses six enfants, l'évêque Suçonnet, et le général Rubas, tous se tordant devant une porte qui restait inexorablement fermée, entendant le cri ironique de Coco, tandis que les autres, les deux autres, amoureusement enlacés, trouvaient peut-être dans ces tortures comme un raffinement de volupté !…

Le lendemain, le notaire Cazenave m'a donné congé ; je n'ai pas demandé pourquoi, mais j'ai immédiatement prié les Barautin-Limaret d'aller essayer leur petit truc ailleurs. Ils sont partis tous les trois, emmenant Coco qui désormais fait partie inhérente de la famille.

Voilà, monsieur, conclut Lestradère, pourquoi je puis mettre à votre disposition tout mon premier étage si vous le désirez. Et puis, vous savez, la Baxéine peut venir. Soyez tranquille, désormais la voie est libre.

## LE NOUVEAU JEU

*Chambre à coucher tendue en soie bleu pâle, à rayures cannetillées; rideaux en taffetas rose pâle bordés de franges de soie. Immense lit en bois sculpté et doré, avec baldaquin solennel supporté par quatre rinceaux et garni à l'intérieur de volants de valenciennes.*

ELLE, couchée sur l'oreiller de droite, le bras replié sous la nuque, la gorge encadrée dans une chemise en toile de soie rosée avec deux entre-deux de dentelle juxtaposés; le bras libre se profilant nu sur le couvre-pied en vieille-guipure de Venise.

LUI, en tenue de soirée, avec un grand mac-farlane noir qu'il dépose, en entrant, sur une chaise longue.

ELLE. – Mon Georges! *(Elle lui jette les bras autour du cou.)*

LUI. – Mon Andrée! *(Il rend l'accolade avec enthousiasme.)*

ELLE. – Comme tu viens tard! Je comptais les minutes, les secondes, et chaque voiture qui passait dans la rue me donnait une palpitation de cœur. Je me disais : C'est lui!

LUI, *riant.* – Et ce n'était pas moi. *(Il commence à se déshabiller.)* C'est que, vois-tu, la partie de ce soir,

au cercle, était très intéressante. Flaubergeon avait pris une banque, et j'espérais me refaire – la reprise sociale, comme dit Drumont. Si j'avais seulement eu devant moi une heure de plus… mais je t'avais promis.

ELLE, *minaudant.* – Est-ce un reproche ?

LUI. – Non, évidemment ; mais tu ne peux pas comprendre comme, pour un joueur, il est parfois crispant de ne pas avoir du temps devant soi, de l'espace, du large et d'être obligé de tirer sa montre…

ELLE. – Ça vaut encore mieux que de tirer à cinq.

LUI. – Après tout, tu as peut-être raison. Qui me dit que je n'aurais pas pris la culotte, la fâcheuse culotte. *(Il enlève la sienne.)*

ELLE, *le regardant.* – C'est décidément vilain un homme en caleçon. Cela dessine un ventre en pointe, un petit bedon d'aspirant notaire. *(Elle rit.)*

LUI, *vexé.* – Ce n'est pas pour dire, mais je voudrais bien t'y voir, toi, en caleçon avec tes formes callipyges. *(Il pose son pantalon sur une chaise et une pluie de menue monnaie s'éparpille sur le tapis.)* Patatras ! Et dire que c'est toujours la même chose avec ces poches à l'anglaise ! *(Il se met à quatre pattes et cherche les pièces.)*

ELLE. – Tu es très drôle, ainsi accroupi, en ramassant tes sous par terre. Tu me rappelles Nini Buffet dans les cours. Veux-tu que je te chante les *Stances à Manon ?*

LUI. – Mon Dieu, que tu es donc spirituelle, ce soir ! *(Il continue ses explorations sous les meubles.)*

ELLE. – Mais aussi tu rentres à deux heures du matin, et tu n'en finis pas de chercher ton or. Est-ce que tu prends mon tapis pour la *Gold mining deep ?* Ma femme de chambre est une honnête fille. On te les retrouvera tes écus.

LUI. – Ce n'est pas par défiance, mais je n'aime pas mettre le pied sur quelque chose de froid. Ça me cause une impression désagréable.

ELLE. – Pauvre petit chat à sa mère ! Allons bon ! Qu'est-ce qui t'arrive encore !

LUI. – Voilà, j'ai voulu me presser et j'ai fait un nœud à mon soulier. *(Il s'escrime péniblement avec ses ongles afin de défaire le nœud.)*

ELLE, *énervée.* – C'est insupportable ! Quand on aime une femme, on témoigne un peu plus d'empressement à venir auprès d'elle.

LUI, *travaillant toujours.* – Tu ne veux pas que je m'introduise avec mes souliers dans tes draps garnis de malines !

ELLE. – Eh bien, casse le cordon ; coupe-le avec des ciseaux.

LUI. – Comme c'est bien femme, ce que tu dis là ; toujours l'absence complète de réflexion. Et, demain matin, je m'en irai avec un soulier pas attaché, qui bâillera et m'abandonnera dans l'escalier, à hauteur de l'entresol. Ton concierge m'arrêtera au pas-

sage comme va-nu-pieds ! D'ailleurs, voilà le nœud qui cède. Heureusement que j'ai des ongles longs. Si je n'avais pas eu les ongles longs et un peu pointus, jamais je n'en serais venu à bout. *(Il regarde ses mains avec complaisance.)*

ELLE. – Ta chemise de nuit est dans le cabinet de toilette. Dépêche-toi.

LUI. – J'y vais *(Il disparaît.)*

ELLE, *seule, monologuant.* – Deux heures et demie ! C'est absurde de veiller comme cela ! Et, le lendemain, on a les traits tirés, avec des petits plis sous les yeux. Léa me disait encore ce soir au Palais de Glace : avant tout, il faut de l'argent et du sommeil, parce que, pas d'argent, pas de sommeil, et pas de sommeil pas de fraîcheur ; et, si jeune qu'elle soit, une femme qui manque de fraîcheur… Est-ce que vraiment cela me fait si plaisir que cela de recevoir Georges la nuit ? *(Elle s'abîme dans de pénibles réflexions.)*

LUI, *dans le cabinet de toilette.* C'est bête, au fond, du découcher ! on n'a ni son tub, ni ses brosses, ni aucune de ses petites habitudes. Et le lendemain matin comme c'est agréable, au lieu de rester dans son lit à faire la grasse matinée, de décamper et de rentrer chez soi avec des gens qui regardent ironiquement votre tenue de soirée qui apparaît sous le pardessus. Ah ! les conventions ! Nuit d'amour « qui doit finir avec le jour ». Non, ce n'est pas le jour, ce n'est

pas l'alouette. C'est le doux rossignol… Rossignol, vieux fond de magasin. *(Il rentre mélancoliquement à petits pas dans la chambre à coucher).*

ELLE, *rageuse.* – C'est cela, mon ami, ne te presse pas. Tu sais qu'il va être trois heures.

LUI. – Je le déplore, mais c'est que j'étais en train de faire de la psychologie.

ELLE. – Tu étudiais ton moi, tu te regardais le nombril.

LUI. – Voilà, par exemple, une idée qui ne m'est jamais venue. Non, j'analysais simplement le plaisir de ce qu'on est convenu d'appeler une nuit d'amour.

ELLE. – Tiens, c'est curieux. Je me faisais exactement la même réflexion.

LUI. – Il y a comme cela des idées qui sont dans l'air.

ELLE. – Ainsi, par exemple, tout à l'heure, quand tu es parti, je t'ai regardé t'éloigner en bannière, avec tes petites jambes grêles et velues – un costume peu seyant, il faut bien le reconnaître ; et je me disais : Voilà l'homme que j'aime, voilà celui pour lequel je risque non seulement ma réputation et l'estime de mon concierge – mais ma santé, mon teint, ma taille même, car enfin un malheur est bien vite arrivé… et tout cela pourquoi, en somme, pourquoi ?…

LUI, *pensif s'asseyant sur un pouf en satin vieil or.* – Ah ! comme c'est vrai tout ce que dis là ! En

somme, c'est toujours la même chose, une simple petite secousse…

ELLE. – Et le lendemain, on a les yeux cernés, on est pâle.

LUI. – On a mal aux reins, mal aux cheveux ; on se sent incapable d'accomplir une œuvre intelligente.

ELLE. — Mais alors pourquoi continue-t-on ? Car enfin on continue. Il y a des gens qui font des enfants.

LUI. – Oui, ils sont rares, mais enfin il y un a encore ; en tout cas, il y en a beaucoup qui font du moins ce qu'il faut pour en avoir ; mais ils cèdent à la force de la vitesse acquise, à une vieille routine. Ils se croient, on ne sait trop pourquoi, obligés d'imiter leurs pères ; il doit y avoir de l'atavisme là dedans.

ELLE. – Évidemment, si l'on réfléchit un peu, l'amour dans la vie est plutôt un dérangement. Moi je crois que le seul amour qui se puisse concevoir, c'est l'amour de soi. Les autres donnent trop de mal.

LUI. – Vois-lu pour être vraiment heureux en ce monde, il faudrait être impuissant, insensible et idiot. Au reste, c'est la théorie du nouveau théâtre. Dans les pièces écrites par les auteurs modernes, on ne se tue plus, on ne se marie plus, on ne se couche plus. Spasmes, baisers, étreintes folles, vieux jeu. Regarde dans les pièces de Bonnay, les amants ne couchent jamais ensemble. On cause un peu de

minuit à deux heures du matin, on se dit de jolis riens, on grignotte à la rigueur des gimblettes, et l'on s'en va. C'est chic. *(Prise d'une idée subite.)* Si je me r'habillais !

ELLE. – C'est une idée. D'autant plus que vraiment je ne me sens pas en train. Je tombe de sommeil.

LUI, *réendossant sa tenue de soirée.* – Et puis, Flaubergeon sera peut-être encore à la table de baccara, et je pourrai avoir une belle passe.

ELLE. – Malheureux en amour, heureux au jeu. Bonsoir, mon Georges.

LUI. – Bonsoir, mon Andrée. Ce que nous faisons là est joliment plus intelligent que de noua livrer à quelques trépidations inutiles. Adieu, je vais ponter. Dors bien.

ELLE. – Merci. N'oublie pas, en t'en allant, de tourner le bouton électrique dans l'antichambre.

LUI. – Oui, oui, toujours comme dans les pièces de Donnay. Économisons notre lumière et notre phosphore. *(Exit.)*

*FIN*

# TABLE

LA POUPÉE
LE LEGS
UNE MAMAN
TROISIÈME LARRON
LA SUITE
LE PARFUM DE FORTUNIO
LE BIFTECK BOSSU
FAUTE DE GRIVE
SURMENAGE
IDYLLE TRAGIQUE
PARS POUR LA CRÈTE
UNE PAGE D'HISTOIRE
ROMAN DE PROVINCE
RÊVE DE FRAÎCHEUR
A LA SUEUR DE TON FRONT !
L'ASCENSION
LE POÈTE ET L'INCONNUE
LE MARIAGE AU TZIGANE
VINGT ANS APRÈS
LE CANAPÉ LOUIS XV
LA REDOUTE
LE LENDEMAIN
RÉACTION
LE DOMPTEUR
AUTRES TEMPS !
TROP PARFUMÉE !
LE RÊVE DE MIKLESKO

LE BENJOIN
Y A QUELQU'UN !
LE NOUVEAU JEU